

55e année, No 35

Montréal, 22 janvier 1944

Le Samedi



Prenez un "Coke" = Quel bon vent vous amène!



... une façon de dire aux Chinois "Fraternisons"

Dans les pays éloignés, s'il y a du Coca-Cola de disponible, c'est lui qui cimenter l'amitié entre les combattants des Nations Unies. Le Coca-Cola était connu de Tientsin à Changhaï, de Hong-Kong à Tsing-Tao. Pour les Chinois comme pour les Canadiens, *Prenez un "Coke"* sont des paroles de bienvenue, qui symbolisent la bienveillance et la liberté. De Montréal aux

confins des mers, le Coca-Cola signifie *la pause qui rafraîchit*, — et est devenu le symbole des gens à l'esprit bienveillant.

* * *

Nos combattants se réjouissent de trouver du Coca-Cola dans beaucoup d'endroits outre-mer. Le Coca-Cola est un globe-trotter "de vieille date". Malgré la guerre, le Coca-Cola est aujourd'hui embouteillé sur place dans plus de 35 pays du monde — pays de l'Empire, pays alliés et pays neutres.

"Coke" = Coca-Cola

Les noms populaires acquièrent naturellement des abréviations amicales. C'est pourquoi vous entendez dire "Coke" pour Coca-Cola.



Votre Santé et celle des Vôtres

APPEL DU DOCTEUR BRUNO LAHAYE EN FAVEUR DES CLINIQUES

"Même si vous croyez que votre enfant est bien portant, qu'il se développe normalement, conduisez-le au médecin-hygiéniste ou à votre médecin qui vous donneront quelques directives utiles et nécessaires à son développement normal. Voilà ce que conseille aux mères de famille, le directeur des Unités sanitaires de la province, le docteur Bruno LaHaye.

"Par ailleurs, ajoute-t-il, si votre enfant souffre de troubles sérieux ou de maladie, n'hésitez pas à consulter votre médecin de famille qui saura découvrir les causes de son indisposition et de ses troubles anormaux, et pourra remédier à son état, car le médecin-hygiéniste ne traite pas, il ne donne pas de médicaments. Si vous n'avez pas de succès, si votre bébé présente toujours les mêmes maladies, nous constatons invariablement après enquête, que la maman a omis ou négligé de suivre les conseils donnés.

"Mesdames, je vous engage donc à suivre scrupuleusement les directives du médecin-hygiéniste et de l'infirmière visiteuse; le développement normal de votre enfant en dépend.

"Permettez-moi de vous faire part d'une observation personnelle: une mère de famille se présentait régulièrement à la clinique depuis la naissance de son neuvième enfant, bébé alors âgé de sept mois; la mensuration, la pesée, la dentition, la digestion, tout s'effectuait d'une façon normale, l'enfant dormait toute la nuit et entre parenthèses la maman et le papa aussi, enfin ce petit faisait l'admiration des siens. Alors je lui dis: "Madame, votre bébé va très bien, n'est-ce pas? et vous êtes bien heureuse, et elle, de me répondre: "docteur, c'est une vraie bénédiction, aussi je me fais un devoir de venir assidûment à la clinique et je suis à la lettre les conseils que vous me donnez; réellement, docteur, lorsque je pense aux troubles, aux difficultés que j'ai eues avec mes premiers enfants, je voudrais recommencer à élever ma famille" et je m'empresse d'ajouter qu'elle était sincère.

"Bien, mesdames, à l'exemple de cette mère de famille, fréquentez régulièrement les cliniques de puériculture, suivez minutieusement les conseils donnés, et vous ajouterez le nom de votre enfant à la longue liste des beaux bébés que nous voyons aux nombreuses cliniques de puériculture organisées dans la province."

UNE DANGEREUSE MENACE

Tout en exerçant ses ravages au cours des quatre derniers siècles, la syphilis s'est quelque peu modifiée dans son évolution, perdant le caractère d'extrême virulence des épidémies primitives. Elle est mortelle, mais à moins brève échéance, et elle ne produit plus, avec la fréquence d'autrefois, les destructions hideuses des muscles et des os qui ont répandu la terreur de son nom. Par contre, la syphilis s'attaque davantage aujourd'hui au cœur, aux vaisseaux et au système nerveux, ce qui la rend plus insidieuse et discrète mais non moins redoutable.

Elle fait un grand nombre de cardiaques, d'infirmités, d'aveugles et de déments. Elle abrège la vie de ses victimes et plus d'un tiers de celles-ci se voient incapables par la syphilis à la période moyenne de leur vie, c'est-à-dire à celle qui devrait être la plus utile et la plus productive.

C'est pour notre pays une lourde perte économique à laquelle s'ajoutent des frais énormes de traitement, d'hospitalisation et d'assistance. Car la plupart de ces invalides seront tôt ou tard à la charge de la société. Leur nombre est déjà considérable et il n'est plus possible de se faire illusion sur l'étendue et les conséquences du mal vénérien dans cette province.

A l'heure actuelle nous possédons suffisamment de statistiques et d'observations pour conclure qu'il n'existe pas moins de 120,000 syphilitiques dans la province de Québec et que dans les centres industriels la syphilis atteint 5 à 6 pour cent des adultes, et s'est propagée récemment d'une manière inquiétante. Et ajoutons que la blennorragie fait encore un plus grand nombre de victimes.

Il est évident que le contrôle des maladies vénériennes constitue le problème le plus important, dans le domaine des maladies contagieuses, et l'un de ceux qu'il faut résoudre au plus tôt, pour le maintien de l'ordre économique et social.

14,592 VACCINATIONS ET IMMUNISATIONS EN UN MOIS

La diphtérie, la variole et la coqueluche, trois maladies qui ne peuvent résister aux moyens de prévention ont fauché, l'an dernier, dans notre pays, neuf cent trente-cinq vies d'enfants. La coqueluche est la plus mortelle de toutes. Les enfants de six mois ou moins en sont très souvent frappés, bien qu'elle s'attaque surtout à ceux dont l'âge varie entre un et trois ans. Pour prévenir cette maladie, on a fait la découverte d'un vaccin qui sert d'immunisation dans plus de 80 p.c. des cas et qui atténue les effets de la maladie lorsqu'elle est déjà contractée. Les moyens d'application en sont bien simples. L'enfant doit être inoculé entre les âges de six mois et un an au cours des trois visites chez le médecin et par deux injections à la fois. Une seconde préparation réunit à ce vaccin un autre vaccin surnommé anatoxine ou toxoïde, en usage contre la diphtérie. Ce procédé a pour effet pratique d'immuniser contre la diphtérie et la coqueluche.



PNEU-MO-CO-QUE est un perfide compagnon

(... et c'est la saison de chasse pour lui, en ce moment)

PNEUMOCOQUE est un germe qui cause la plupart des cas de pneumonie. C'est un chasseur adroit, qui affectionne les mois d'hiver, alors qu'il est plus difficile de repousser ses attaques.

Parfois, Pneumocoque frappe les gens en parfaite santé. Mais il s'acharne avec un malin plaisir sur quiconque



se trouve en état de résistance diminuée, peut-être par suite de surmenage, de mauvaise alimentation, ou de manque d'exercice.

Il fait surtout bonne chasse les jours de mauvais temps. Il est alors à l'affût des gens qui ne sont pas chaudement vêtus, ou dont les vêtements ou les chaussures sont trempés d'eau. Et il se complait surtout à suivre à la piste la personne atteinte d'influenza, ou d'un fort rhume, ou d'un rhume qui traîne. Ces infections du nez, de la gorge, ou des poumons, l'aident à déclencher une attaque de pneumonie en règle.

Dès lors que vous connaîtrez les trucs et les ruses de Pneumocoque, vous pourrez prendre les mesures qui s'imposent, pour déjouer ses machinations.

Si, malgré toutes les précautions, il réussit à s'introduire dans la place, alors, il faut agir vite. Lorsque vous verrez apparaître un des signes précoces de la pneumonie: frissons suivis de fièvre... toux accompagnée de douleurs dans le côté... crachats épais, couleur de rouille... respiration rapide... n'hésitez pas un instant, appelez le médecin immédiatement.

Dans la plupart des cas, le médecin trouve dans les médicaments "sulfa" une arme puissante contre la pneumo-

nie. Dans certains cas, le sérum est encore employé avec succès. Plus tôt le traitement sera institué, plus gran-



des seront les chances de hâter la guérison et d'éviter des suites graves.

Il y a des cas où Pneumocoque ne saurait être incriminé. La maladie peut être causée par un germe, ou virus, qui échappe aux effets des sérums et des "sulfas". Dans ces cas-là, les soins précoces du médecin et de l'infirmière sont d'importance capitale, car la guérison dépend des soins généraux.

Pendant les "mois à pneumonie", la meilleure chose à faire, c'est de se maintenir en bonne forme... d'éviter les refroidissements... de soigner le moindre rhume. Si vous avez un rhume violent, ou qui traîne, mettez-vous au lit... appelez le médecin.

Pour plus amples renseignements sur la pneumonie, demandez à la Metropolitan sa brochure gratuite: "Rhumes, Influenza, Pneumonie".

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)
NEW-YORK

Frederick H. Ecker,
PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln,
PRÉSIDENT

Direction Générale au Canada,
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada, Ottawa
Veuillez m'envoyer un exemplaire de
votre brochure: 1-S-44, "Rhumes, In-
fluenza, Pneumonie".

Nom _____
Rue _____
Localité _____ Prov. _____



TELEPHONISTE? Sténographe? Vendeuse? Fille de table? Quelle que soit votre occupation — l'essentiel est de bien accomplir votre travail. Marins, soldats et aviateurs comptent sur vous... ne les décevez pas. Mais il vous est impossible de remplir efficacement vos fonctions si votre santé laisse à désirer. Il importe que vous soyez d'attaque, que vous vous sentiez de votre mieux, afin de faire de votre mieux.

AU LIEU D'UNE JOURNÉE SANS ENTRAIN, SAL HEPATICA PERMET SOUVENT D'ACCOMPLIR UNE GROSSE JOURNÉE DE TRAVAIL

Vous êtes indolente? Vous avez la migraine? Vous ressentez des symptômes de grippe? Autant d'indices que vous souffrez de constipation ou d'un excès d'acidité d'estomac. C'est à ce moment que Sal Hepatica vous aidera.

SAL HEPATICA AGIT RAPIDEMENT

Une des caractéristiques de Sal Hepatica est son action rapide — d'ordinaire en moins d'une heure. Bien qu'étant exceptionnellement doux et expéditif, il agit naturellement, sans malaise ni colique.

Quand vous éprouvez le besoin d'un laxatif, c'est urgent. Pour cela, prenez Sal Hepatica: il est rapide.

Sal Hepatica

Un produit "Bristol-Myers" — Fabriqué au Canada.

SAL HEPATICA ENRAYE AUSSI L'ACIDITÉ

Ce bienfait additionnel rend Sal Hepatica doublement efficace. L'excès d'acidité de l'estomac accompagne habituellement et aggrave les effets de la constipation. Pour un soulagement complet, les deux maux doivent être corrigés. Sal Hepatica vous ramène vite à la normale en s'attaquant aux deux causes de votre détresse.

Quand vous vous lèvez avec la migraine ou un malaise causé par la bile, ou encore avec des symptômes de grippe, prenez deux cuillérées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau.

Vous constaterez que votre énergie prendra vite le dessus quand Sal Hepatica aura éliminé les deux causes de votre abattement. Procurez-vous chez votre pharmacien une bouteille de Sal Hepatica, format économique.

Dans le Domaine des Livres

Par
Fernand de Verneuil

LE DUC ET LA DUCHESSE D'ALENÇON, par Marguerite Bourcet.
Editions Variétés, Montréal.

Les deux illustres noms qui forment le titre de ce livre ne sont pas les seuls que l'auteur y évoque; on y voit défiler nombre d'autres personnages qui tintent la vedette au cours du dix-neuvième siècle dans une Europe qui nous semble maintenant appartenir à une autre planète. Quelques dizaines d'années seulement suffisent pour changer du tout au tout l'aspect des pays et aussi le caractère de ceux qui l'habitent.

C'est ainsi qu'on pénètre avec l'auteur dans cette ancienne cour d'Autriche si fermée aux profanes, qu'on prend contact avec la Bavière d'il y a trois quarts de siècle, alors qu'elle était encore un pays charmant — comme ceux des romances; on y côtoie le roi Louis II, mélomane architecte, qui fut quelque temps fiancé à celle qui devait être plus tard la duchesse d'Alençon mais finit prématurément sa vie dans la folie et par le suicide; on y voit aussi passer l'archiduc Dodolphe d'Autriche, le triste héros de Meyerling et d'autres encore dans des chapitres qui semblent autant de romans. On y est enfin témoin de l'éducation sévère donnée à certains princes et qui semblerait bien rude à beaucoup de nos modernes Crésus élevés dans des boîtes à coton. Bref, c'est un défilé de gens et d'événements qui surprendra plus d'un lecteur en leur déployant l'Europe du dix-neuvième siècle sous les yeux.

Marguerite Bourcet dit elle-même, dans un court prélude à son ouvrage, qu'elle a fait un livre "hybride et inclassable" à cause de la diversité des sujets traités; je me garderai bien de lui en faire reproche car ce serait se plaindre d'une abondance de biens qui ne nuit aucunement à la clarté de l'œuvre et l'enrichit même beaucoup. Elle a passé des mois, des années même à rassembler tous les documents qui lui étaient indispensables et qu'elle a voulu d'une exactitude absolue; malgré cela, le travail ardu qu'elle a dû faire "ne sent pas l'huile"; en d'autres termes, il est d'un naturel si agréable que les épisodes semblent se dérouler d'eux-mêmes comme des faits dont on serait témoin.

A TRAVERS LE TEMPS ET L'ESPACE, par C. V. Johnson.
Editions Beauchemin, Montréal.

Depuis un quart de siècle, la baguette divinatoire est revenue en faveur et la radiesthésie est enfin prise au sérieux. A vrai dire, l'ancienne baguette fourchue est plutôt remplacée par le pendule qui est d'un maniement plus commode et d'une précision plus grande. C'est de ses expériences avec le pendule que C. V. Johnson nous entretient de son livre.

Il fait l'histoire du pendule, en donne l'ajustement et en décrit les pouvoirs. Ce sont ensuite des théories, des hypothèses puis il passe aux expériences et chaque chapitre se complète de ses réflexions.

Tout ceci, qui est d'ailleurs fort intéressant, ne suffirait pas à justifier le titre de l'ouvrage, mais l'auteur y a pourvu. Et, vraiment, il en arrive à des conclusions qui sont pour le moins étranges et seraient de nature à bouleverser toute une partie de la science ainsi qu'à rectifier sur bien des points l'histoire du passé.

Grâce au pendule, l'auteur prétend retrouver non seulement les objets ou les gens perdus mais aussi les souvenirs oubliés. Mieux encore, ces rappels du passé peuvent s'accompagner de dessins guidés par le pendule et nous remettant sous les yeux la forme de choses maintenant ignorées.

Cela semble invraisemblable mais je n'en dirai que ceci: c'est extrêmement troublant car C. V. Johnson n'est certes pas un mauvais plaisant, c'est un expérimentateur de bonne foi qui, à n'en pas douter, a obtenu les résultats qu'il nous décrit.

Maintenant, comment les a-t-il obtenus? Par des réflexes inconscients du système nerveux, ou dans des conditions ne permettant pas ces réflexes? Il est d'autant plus difficile de se prononcer là-dessus que nous sommes loin de tout savoir et surtout de connaître la nature et l'effet de nombreux courants telluriques ainsi que de multiples ondes perpétuellement en jeu dans l'espace.

Ou ce livre est, dans sa partie expérimentale, une erreur complète, ou il est la préface de découvertes sensationnelles plus étonnantes encore que celle de la radio. Ceux qui s'intéressent à la baguette divinatoire, au pendule et donc à la radiesthésie ne doivent pas manquer de lire et méditer ce livre qui est assurément l'un des plus curieux de notre époque.

CARNET ÉDITORIAL

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél.: Plateau 9638

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL

Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Gérant de la circulation:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAoust
20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

HEURES DE BUREAU:

9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

LA COURSE A L'ABIME

VOICI une auto qui file sur la route comme si elle avait le feu à l'échappement; elle fait du cent à l'heure en attendant qu'elle fasse du sang à la minute. Un demi-mille en avant d'elle il y a un canal chevauché par un pont tournant qui est ouvert et commence tout juste son mouvement de fermeture; les freins de l'auto sont claqués et c'est un bonhomme saoul qui la conduit. C'est le temps de faire des paris sur les événements qui vont suivre.

Le pont sera-t-il fermé à temps pour livrer passage à l'auto, ou bien celle-ci fera-t-elle le plongeon dans le canal?

Situation critique, pensez-vous avec raison, mais vous ne vous doutez peut-être pas que c'est la nôtre, j'entends celle de toute la population terrestre qui file à une allure de ribouldingue sur une route inconnue et parsemée de ponts dont la plupart sont ouverts.

Il y a bien longtemps, l'humanité fit déjà une course folle de ce genre-là et tomba dans le déluge. En réalité c'est le déluge qui dégringola sur elle mais ça revient au même.

Avec les aventures on fabrique de l'expérience mais quand les aventures sont trop vieilles, elles ne servent plus qu'à fabriquer des histoires auxquelles on ne croit plus et la catastrophe diluvienne a perdu depuis longtemps son caractère d'avertissement. Nous filons actuellement sur une auto d'autant plus dangereuse qu'elle est scientifique et que le chauffeur saoul s'appelle le Progrès.

Il est saoul de gloire et de vanité; circonstance aggravante, il a, non la gueule de bois mais la gueule d'acier. L'humanité, elle, a le sourire inconscient et béat d'un bonhomme assis sur un coussin moelleux mais sans savoir qu'il y a une cartouche de dynamite dedans avec la mèche allumée.

Telle est la situation; elle est drôle peut-être, mais pas très rassurante.

Elle fait penser à celle de l'imprudent qui tombait du haut d'un vingtième étage et se disait pendant son rapide parcours: ça va bien jusqu'ici; pourvu que ça dure.

Depuis l'époque lointaine où l'homme frottait deux morceaux de bois pour allumer du feu jusqu'à celle du briquet automatique, la nôtre, il s'est passé quelques milliers d'années pendant lesquelles les savants pouvaient ne pas être classés parmi les espèces dangereuses. Il est de bon ton de qualifier aujourd'hui les époques lointaines de siècles candidement ignares et même d'en rigoler parce que l'on croyait alors la terre plate comme certains programmes de radio. Tout doux!... les gens d'autrefois se passaient fort bien de nos inventions ultra-modernes et il est à croire qu'ils se trouveraient mal à l'aise à se voir empêtés dedans.

La boule terrestre méritait alors son nom d'univers parce qu'on en ignorait les limites et les cent pas qu'un brave péquenot faisait autour de son carré de choux suffisaient amplement à son bonheur quotidien; les amoureux trouvaient le temps de roucouler au clair de lune et les bons vieux celui de devenir centenaires. On était riche avec une poignée de menue monnaie dans sa poche et l'on croyait encore que l'amitié n'était pas un vain mot.

Les menus incidents prenaient le caractère d'événements et remplissaient la vie beaucoup mieux que les drames à jet continu de notre civilisation raffinée; tout est relatif, sauf la cervelle des gens qui ne s'adapte pas toujours aux exigences de l'époque et du milieu.

Dans ce passé à jamais évanoui, les savants avaient deux ou trois creusets dans leur laboratoire et quelques idées biscornues mais généralement inoffensives dans la tête; ils inventaient des choses comme on en voit au rayon des jouets de nos bazars mais, à côté d'eux, l'humanité comptait tout de même des artistes à la caboche étonnante dont sortaient des chefs-d'oeuvre.

Je ne mentionnerai que pour mémoire le côté gastronomique de ces temps-là, celui des empiffrements sa-

voureux de succulentes boustifailles jusqu'à ce que la bedaine en craque, celui où Gargantua eût ouvert la gueule grande comme celle d'une baleine pour tonitruer des éclats de rire si on lui eût parlé de vitamines KK et de sandwiches à la mode d'Ottawa. Epoque de goinfres et d'ignorants!... disent dédaigneusement nos savants croqueurs de théorèmes et d'équations. Peut-être... mais la peau de leur bedaine ne faisait pas de plis disgracieux et l'enveloppe de leur cervelle n'avait pas de fuites dangereuses.

C'est loin, tout ça! Si loin que ça ne se trouve plus que dans les papiers jaunés des archives sentant le moisi et que même le siècle dernier nous semble dater maintenant de l'époque où l'on construisait les pyramides. En trente ans nous avons parcouru trente siècles. Et c'est à cette constatation-là que je voulais en arriver. Parce que nous avons démarré pour la course à l'abîme.

Et que si ça continue comme ça commence, ça ne continuera pas longtemps avant qu'il arrive quelque chose de pas drôle du tout.

Raisonnons froidement. Je ne ferai pas la liste des inventions magnifiques et autres dont nos fouille-au-pot scientifiques ont doté l'humanité depuis un demi-siècle seulement, cette liste serait trop longue; faites-là vous mêmes si ça vous amuse et vous serez littéralement épatés du nombre et de l'ampleur. Il me suffira de dire que la terre devient de jour en jour trop petite et que l'on pense aujourd'hui sérieusement à coloniser la lune; ou tout au moins à la ceinturer d'excursions de fins de semaine.

On joue avec l'électricité comme un moutard avec les allumettes et l'on tripatouille des ondes plus ou moins connues dont l'une ou l'autre finira par nous jouer quelque vilain tour avant que le soleil ait baissé de température. Les sous-marins rivalisent avec les poissons de la mer et ils vont même plus vite au fond quand ils sont boches, les avions sont des suraigles et la pétoire de Jupiter tonitruant se fait damer le pion par nos explosifs modernes; on fait flamber une ville entière presque aussi facilement qu'on allume sa pipe et l'on fait bien d'autres merveilles encore.

C'est très excellent, tout cela; Napoléon en tomberait de saisissement sur son impérial derrière s'il revenait parmi nous et pourtant c'était un fier lapin; alors quelles seraient nos réactions à nous-mêmes si nous pouvions voir ce qui se passera dans un siècle d'ici? Et surtout dans dix, si toute la vaisselle terrestre n'a pas revolé aux quatre coins du système solaire d'ici là?

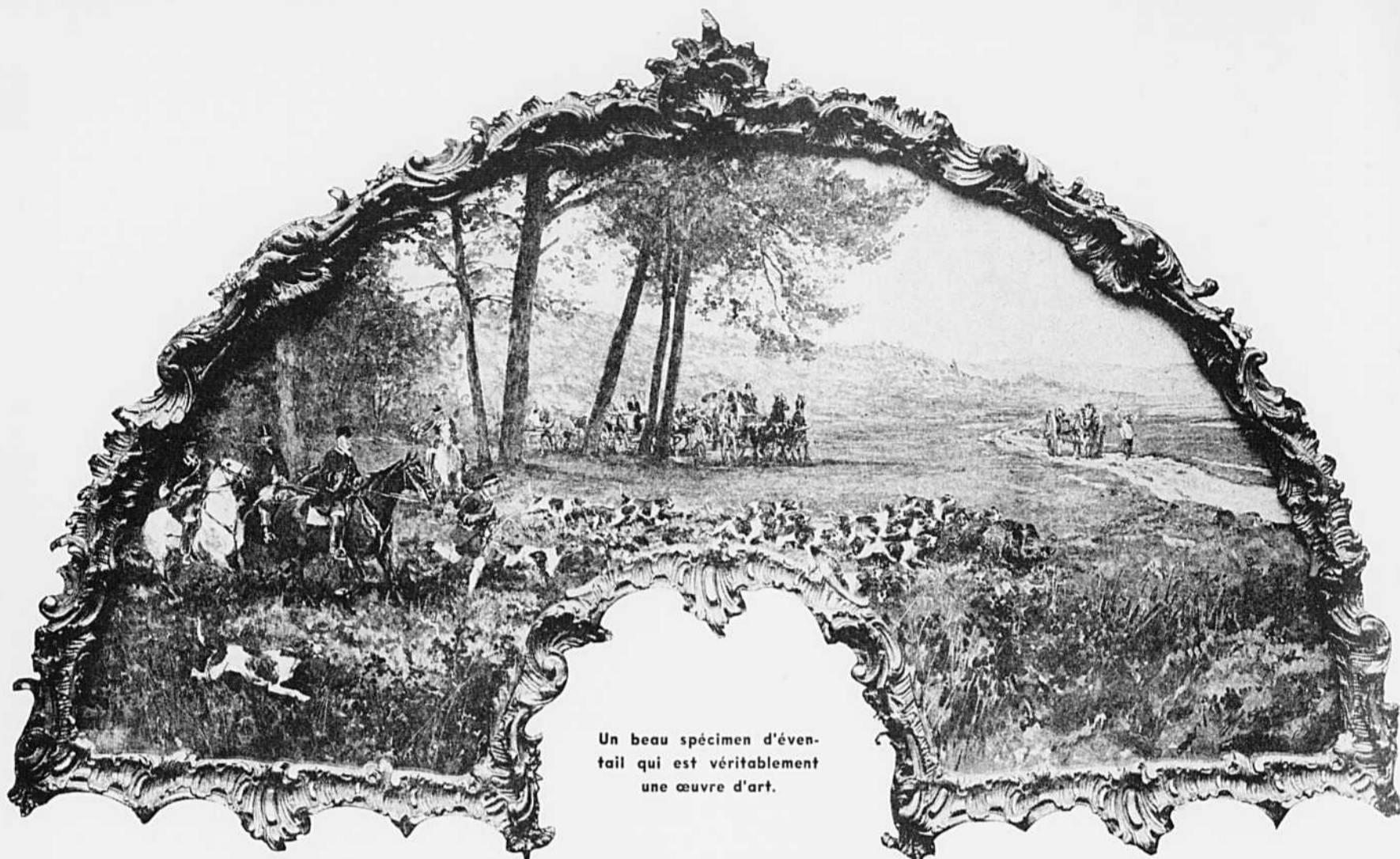
Il est un fait; c'est qu'à moins d'une catastrophe de grand style qui coupera net les ailes au génie humain, la science nous entraînera fatalement dans un tourbillon auprès duquel le Maelstrom n'est plus qu'une amulette pour sportifs en eau de mer. Nous sentons qu'il n'est plus possible de demeurer stationnaires et qu'il faut pousser de l'avant suivant une règle qui est au moins celle du carré des temps.

Dans cent ans tout ce que nous connaissons et pratiquons de superlativement formidable fera sourire nos successeurs. Comme nous sourions nous-mêmes en comparant le fusil à pierre d'il n'y a guère plus d'un siècle à nos sèmeuses automatiques de balles. Que seront le mode et le rythme de la vie humaine dans un tel milieu?

Nous faisons la course à l'abîme; nous sommes encore en petite vitesse et déjà le progrès pèse sur la pédale d'accélération. A noter que sa machine n'a pas de marche arrière...

La science est en avance sur l'homme; elle est peut-être aussi en avant de l'humanité. Comme le pont ouvert sur le gouffre...

Fernand de Verneuil



Un beau spécimen d'éventail qui est véritablement une œuvre d'art.

Le Sceptre Disparu

*Chronique documentaire
pour les dames*

Par Louis Roland

AU COURS du tiers de siècle écoulé, des trônes sont tombés et des sceptres ont disparu; par un privilège tout spécial, la femme a plutôt consolidé son trône mais elle a perdu un de ses sceptres. Elle ne semble pas en éprouver un regret bien marquant: il s'agit pourtant d'un sceptre dont le prestige fut grand, surtout à certaines époques. Ce sceptre était l'éventail.

Quelle était son origine? Bien malin qui pourrait le dire; elle remonte peut-être "comme celle des repas" à la plus haute antiquité. Si l'on en croit une très vieille légende chinoise, l'éventail daterait d'une fête de la lune dans la ville de Tamba; la foule était grande et la chaleur accablante, ce qui fit que Lam-Si, fille d'un puissant mandarin, ôta son masque pour l'agiter devant son visage afin de le rafraîchir. Ce geste, dit la légende créa l'éventail.

Le renseignement est vague. On sait, d'autre part, que les éventails furent en usage, dès les temps très anciens, en Egypte, dans l'Inde, en Grèce et dans d'autres pays; on en fit de soie, de bois, de bambou, d'ivoire et de feuilles d'arbres; les uns ronds, d'autres demi-circulaires ou elliptiques. On affirme qu'en Chine et en Egypte, ils servirent primitivement d'étendards ou de signes de ralliement à la guerre. Plus tard ils devaient être utilisés dans bien des escarmouches amoureuses, ce qui est parfois une guerre comme une autre avec ses surprises et parfois ses trahisons.

Sachez enfin qu'autrefois saint Jérôme considéra l'éventail comme une sorte de symbole de la continence et que l'Eglise Chrétienne en fit un instrument du culte. On le trouve mentionné, sous le nom de "flabellum" dans les premiers siècles du moyen âge à l'occasion des inventaires d'églises et d'abbayes; on cite ainsi le flabellum d'argent de Saint-Riquier en l'an 831, celui de soie de Salisbury en 1214, celui de soie et d'or d'Amiens en 1250 et celui de plumes de paon de Saint-Paul de Londres en 1295. Ajoutons à cela le flabellum de la reine Théodelinde qui date de l'an 600 et se trouve peut-être encore aujourd'hui dans la cathédrale de Monza. Depuis, il est resté un des insignes de la papauté mais il ne sert plus au service divin.

Au quatorzième siècle on fit des écrans à long manche et qui étaient agités par des serviteurs comme autrefois à Thèbes et à Rome pour renouveler l'air ou chasser les mouches; on en a une désignation dans ce passage de l'inventaire de Charles V, roi de France: "Trois bannières, ou esmouchoers de cuir ouvré, avec manches d'argent doré; plus deux bannières de France pour esmoucher le roi quand il est à table."

A la date de 1384 on trouve le mot "esventour" dont Rabelais fait "esvantoir" et enfin Brantôme "éventail". L'objet a, comme on le voit, une histoire intéressante malgré des origines imprécises.

L'Espagne fit bon accueil à l'éventail avant la plupart des autres pays d'Europe; c'était, nous dit la chronique du temps, de grands écrans ronds garnis de plumes, ou des éventails plissés et enjolivés de dessins d'or. Au dix-septième siècle, un peintre de genre de ce pays, Cano de Arevalo, se spécialisa dans la peinture des éventails mais il avait à lutter contre l'importation parisienne qui lui faisait sérieusement concurrence. Ne s'embarrassant pas de si peu, l'artiste peignait des "éventails de Paris authentiques" et les vendait comme des petits pains chauds.

Il a inspiré bien des paroles ou des gestes, l'éventail! Qui ne connaît les vers fameux:

*Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé...*

On sait moins, toutefois, que ce fut par un coup d'éventail que commença le roman d'amour de Louis

XIV et de Marie Mancini. Au cours d'une partie de chasse, la belle italienne l'avait laissé tomber devant le roi par mégarde... voulue; Louis XIV s'empressa de le ramasser pour le rendre avec un compliment royalement sentimental. N'insistons pas sur la suite.

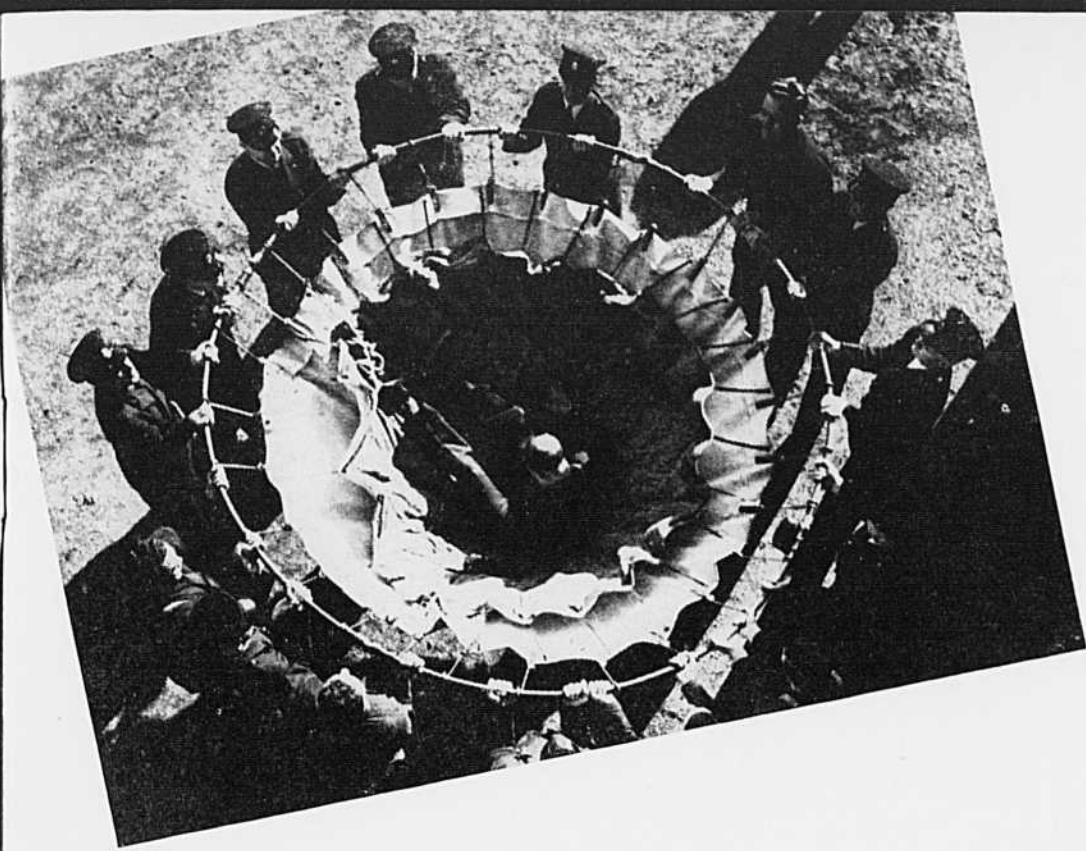
Un autre coup d'éventail et qui eut des conséquences bien différentes fut celui que donna le dey d'Alger à l'ambassadeur de France; sa conclusion fut la conquête de l'Algérie.

Entre temps, l'éventail fut mêlé à bien des aventures ou des intrigues, parfois à des drames. L'histoire nous raconte ceci: "A sept heures du soir, le samedi 13 juillet 1793, an 11 de la République, une jeune fille descendant de voiture, en robe mouchetée, chapeau à cocarde noire et portant un éventail est venue demander à parler à M. Marat." Cette personne était Charlotte Corday et l'on sait que ce n'est pas un coup d'éventail qu'elle donna à l'odieux bonhomme.

Au dix-huitième siècle, les peintres les plus en renom ne dédaignèrent pas de se faire peintres d'éventails. Ce fut le passe-temps, très rémunérateur, de Watteau, Boucher, Lancret, Fragonard, Pater et autres qui ornèrent ce sceptre féminin de pastorales, allégories, scènes héroïques ou mythologiques et surtout galantes. Quelques-uns de ces objets ont atteint des prix fous dans des ventes par la suite.

On a d'ailleurs fait aussi bien, sinon mieux, dans les temps qui suivirent; le maître éventailleur parisien Duvelleroy fabriqua un jour un éventail de six mille dollars pour une américaine. Sarah Bernhardt en eut un immense de plumes blanches qui fut célèbre en son temps. L'impératrice d'Autriche qui périt assassinée en avait un, par contre, de plumes toutes noires qui ne la quittait jamais.

Aujourd'hui, l'éventail est à peu près disparu, c'est-à-dire qu'il ne joue plus le rôle qui était le sien aux mains des femmes dans les réunions mondaines dont il était l'accessoire obligé et souvent obligeant. Que d'intrigues n'a-t-il pas masquées ou de petits complots décidant du bonheur ou du malheur de toute une existence!



Quelques pompiers de Montréal se livrant à des exercices de manœuvres. On remarquera, photo du bas, à gauche, que nos pompiers sont instruits des plus récentes méthodes dans l'art de combattre les incendies causés par des bombardements aériens. Il semble bien que ce danger nous échappera, mais les pompiers ne sont pas gens à courir de risques. Mieux vaut être préparé et ne pas avoir le mal que de l'avoir sans l'être. Photos CONRAD POIRIER.

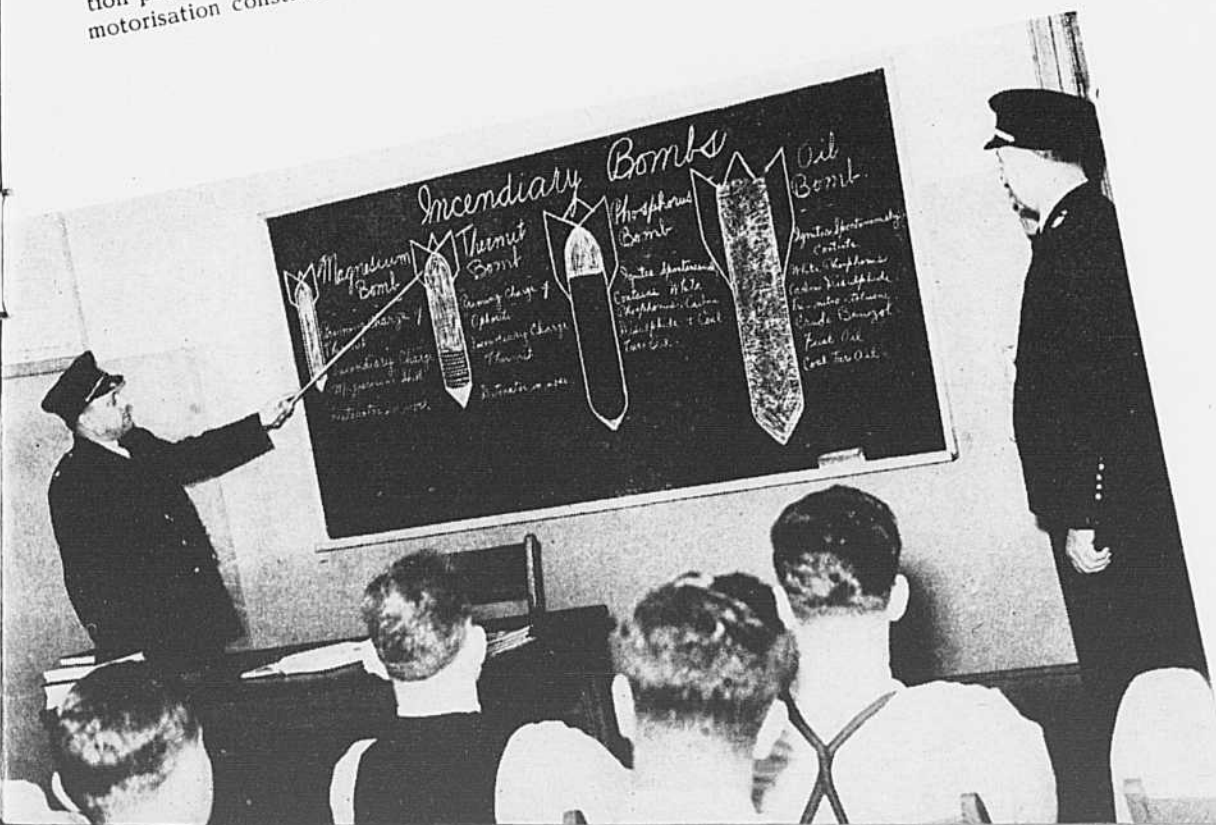


La Guerre à l'Incendie

IL N'EST PLUS LE TEMPS où l'on éprouvait une admiration enthousiaste pour ces fières et vaillantes montures qui traînaient à toute allure voitures et équipages allant combattre les incendies. Partout, le mode de locomotion est maintenant mécanisé. Finies également ces pittoresques pompes à vapeur qui émerveillaient notre jeune admiration. Le progrès, dans sa marche, que rien ne saurait arrêter, semble avoir relégué bien loin des souvenirs qui nous paraissent dater que d'hier...

Toutefois, il est une partie de cet ensemble qui n'a pas changé : c'est l'homme, le pompier, sans lequel les machines les mieux perfectionnées du monde seraient d'aucune utilité. Le pompier, aujourd'hui comme autrefois, est un brave par définition ; c'est un volontaire, en ce sens, qu'il assume, dès le début, une responsabilité dont les éventualités peuvent l'entraîner dans les pires dangers. C'est aussi, si l'on veut, un soldat, un soldat qui accepte non pas de combattre l'homme, mais au contraire, de protéger ce dernier contre la menace constante d'un élément qui peut être destructeur et meurtrier, selon qu'il échappe à son contrôle.

Dur métier que celui de pompier ! Dans chaque ville il compte des héros dont quelques-uns tombent parfois au combat... Son entraînement est long, méticuleux et difficile, car pour bien l'exercer, il ne suffit pas que d'être brave, il faut l'être mais avec discernement et adresse. On peut regretter que l'élément pittoresque d'autrefois soit disparu dans le train, mais rien ne saurait diminuer notre admiration pour l'équipage qui demeure aussi vaillant. Et puis, il faut bien l'admettre, la motorisation constitue un facteur supérieur de sécurité.



DESSIN DE LE ROY

Le Cheval Cosaque



C'est leur audace, leur endurance, leur habileté qui a valu aux Cosaques leur réputation de cavaliers incomparables; mais ils la doivent aussi aux qualités exceptionnelles de leurs chevaux, bêtes nerveuses, ardentes, intelligentes, qui connaissent leur cavalier et n'obéissent qu'à lui. Un de ces extraordinaires chevaux de la steppe est le héros du récit qu'on va lire, et qui exprime si bien la tendresse du Cosaque pour le compagnon de ses fantastiques chevauchées.

UNE SOTNIA DE COSAQUES chargea fougueusement les Autrichiens. Dans l'empressement de leur attaque, les Cosaques ne songèrent pas à se demander quelles étaient les forces de l'ennemi : or il se trouva qu'ils avaient affaire à une division de cavalerie tout entière.

Leurs lances et leurs sabres firent rage.

En entendant le hurlement assourdissant des Cosaques et en apercevant la forêt étincelante de leurs piques, les Autrichiens reculèrent instinctivement. Mais ils ne tardèrent pas à se rendre compte qu'ils n'avaient devant eux qu'une centaine de cavaliers, et, reprenant courage, ils attaquèrent à leur tour. C'est alors seulement que les Cosaques s'aperçurent de leur infériorité numérique.

— Eh, oncle Mathieu ! cria l'un d'eux, nommé Pankratitch, je crois bien que nous n'en viendrons pas à bout. Tu vois quelle horde de diables nous assaille.

Tais-toi, Vassili ; je ne le vois que trop, répondit un Cosaque âgé, à barbe rouge.

Mais personne ne recula : l'attaque continua.

Déjà, plusieurs avaient dû lâcher la lance pour se servir du sabre. Quelques-uns, blessés, se penchaient en dehors de leur selle ; mais leurs pieds tenaient toujours solidement l'étrier : ils savaient que, s'ils tombaient, ils seraient piétinés, ou, ce qui est pire, seraient faits prisonniers.

— Gorune, Gorune ! cria un Cosaque en montrant le chef de la sotnia chancelant sur son cheval, je crois bien que Son Honneur est blessé...

Plusieurs Cosaques s'élançèrent vers l'officier et le soutinrent, mais ils ne furent pas longs à s'apercevoir de la tragique réalité : une balle autrichienne avait pénétré dans l'œil et avait tué leur chef du coup.

Le rougeaud plaça le corps de l'officier sur sa selle et commanda la retraite. Après avoir ramassé ses blessés et quatre tués, la sotnia se dégagea des rangs ennemis et partit en coup de foudre.

Les Autrichiens tentèrent bien de la poursuivre, mais ce fut en vain : elle disparut en un clin d'œil.

— On a fait du bon travail, dit un Cosaque en passant la bride à sa main droite, la gauche ayant été entaillée par un sabre ennemi.

— Pour du bon travail, c'est du bon travail, affirma le Cosaque à la barbe rouge ; malheureusement nous avons perdu notre chef.

Les rudes cavaliers baissèrent les yeux. Ça et là, sur les faces hâlées, des larmes apparurent. L'officier était tout jeune encore, originaire du même village que la sotnia, et il avait laissé à la maison sa jeune femme.

— Que dira le colonel, quand il saura que nous avons perdu notre chef ? fit un autre.

Personne ne répondit. Un silence morne régnait. Soudain, le Cosaque à la barbe rouge s'écria :

— Et Tourkhantchik, où est-il ? L'aurions-nous laissé à l'ennemi, l'aurions-nous abandonné ?

A ces mots tous revirent le beau cheval de l'officier tué. C'était une bête intelligente et d'une allure magnifique. Si la maudite balle n'avait pas tué du coup son cavalier, le cheval l'aurait vite enlevé du champ de bataille et ramené chez lui.

— Ah ! les maladroits ! s'écria le rougeaud. Laisser perdre un pareil cheval ! Mais chacun de nous l'aurait payé trois cents roubles ! Et ce serait de l'argent bien utile pour la veuve...

— Si nous retournions pour le reprendre ? fit timidement un jeune.

— Allons ! à bander l'arc, on ne guérit pas la plaie... Ce serait impossible, du reste, tu as vu combien ils étaient, dit à son tour Pankratitch.

Malgré les pertes subies, le coup de main de la sotnia eut d'heureux résultats : il dérangerait un plan important de l'adversaire et força sa cavalerie à observer plus de prudence dans ses évolutions.

Le commandant du régiment félicita les Cosaques de leur action opportune, non sans ajouter toutefois :

— Vous vous êtes bien acquittés de votre tâche ; mais c'est un grand malheur que la perte de votre officier.

Le rougeaud et Pankratitch, les deux plus âgés et les plus gradés de la sotnia, baissèrent la tête.

— C'était la volonté de Dieu, Votre Haute Noblesse. Si seulement la balle ne l'avait pas tué sur le coup ! finit par répondre le rougeaud en s'armant de courage.

— Oui, oui, je sais... C'était un brave Cosaque : blessé, il se serait vengé, acquiesça le colonel.

Il fit signe que l'audience était terminée, lorsque, se reprenant, il ajouta :

— Attends, le rougeaud. Et le cheval du défunt officier, où est-il ? C'est une belle bête et je la prendrais volontiers.

Les deux Cosaques se troublèrent tout à fait : il fallait avouer également la disparition du cheval, un cheval magnifique et connu de tout le régiment.

— Perdu, Votre Haute Noblesse... Les Autrichiens l'ont pris, répondit d'une voix basse le Cosaque à barbe rouge.

Fut-il désarmé par l'air de soumission de l'homme, ou comprit-il qu'il n'y avait vraiment aucune faute de leur part ? En tout cas, le colonel ne fit aucune remarque et se contenta de dire :

— Vous pouvez vous retirer.

Cette attitude de leur chef, son air de résignation, eut pour effet d'exciter l'amour-propre des Cosaques. Leur colonel ne leur avait pas fait de reproches, eh bien ! coûte que coûte, ils reprendraient Tourkhantchik !

— Que le diable m'emporte si je n'enlève pas le cheval aux Autrichiens ! s'écria le rougeaud.

— Va, mon bon, tu ne le retrouveras plus. Où veux-tu le chercher, si les Autrichiens l'ont emmené quelque part, au loin ?

Au moment où le rougeaud avait saisi l'officier tué pour le placer sur sa selle, Tourkhantchik, ne sentant plus le poids de son cavalier, s'était élancé pour suivre les autres chevaux des Cosaques ; malheureusement, sa bride s'était prise à quelque chose de résistant qui sortait du sol. L'intelligente bête chercha en vain à s'en arracher, ses yeux s'injectèrent de sang, ses jambes de devant s'arc-boutèrent, rien n'y fit.

Les mouvements désespérés du cheval cosaque attirèrent bientôt l'attention des Autrichiens. Un officier regarda Tourkhantchik et, d'un œil de connaisseur, apprécia tout de suite ses rares qualités. Il galopa vers lui, le saisit par la bride et, d'un coup de sable, le délivra de l'obstacle.

Tourkhantchik tenta de s'échapper, mais l'Autrichien était un habile cavalier ; il le maîtrisa et, l'approchant de son propre cheval, sauta sur la selle cosaque, en laissant sa monture entre les mains d'un soldat.

Sentant sur son dos un nouveau cavalier, Tourkhantchik s'élança dans la direction qu'avaient prise ses camarades de steppe. L'Autrichien le laissa galoper librement pendant quelques instants,

puis tira fortement sur la bride et le força à revenir en arrière.

La noble bête sentait bien que ce n'était pas la main amie de son maître qui la dirigeait, et elle se cabrait, dans l'espoir de faire culbuter son cavalier. Mais celui-ci, à coups de cravache et d'épéon, la contraignit à l'obéissance.

Le cheval de la steppe dut se résigner et se mettre à galoper dans la direction opposée à celle où le poussait son instinct : seul, le mouvement de ses oreilles montrait, à qui l'eût su comprendre, qu'il n'était pas dompté.

— Quel excellent cheval je me suis procuré ! s'écria l'officier autrichien lorsqu'il fut revenu auprès de ses camarades, il vole comme un oiseau. Regardez-le donc !

Et, descendus de leurs montures, les officiers examinaient attentivement le cheval, contemplaient ses fines jambes, le contour gracieux de sa tête, la perfection de ses formes.

Sauf quelques rares escarmouches, les adversaires étaient restés inactifs durant quarante-huit heures. Le soir du troisième jour, le nouveau maître de Tourkhantchik était mandé chez le commandant de sa division.

— Lieutenant Horsek, lui dit le général avec bienveillance, on m'a rapporté que vous avez pris aux Cosaques un excellent cheval ?

— Parfaitement, Excellence, fit le lieutenant.

— On prétend qu'il file comme le vent. Il est avéré, d'ailleurs, que les chevaux des Cosaques sont très résistants et peuvent aisément franchir de grandes distances...

L'officier écoutait toujours.

— J'ai besoin de faire parvenir, d'urgence, d'importants papiers à l'état-major installé assez loin d'ici. Je vous ai choisi. Vous irez sur le cheval cosaque. Voici la route que vous suivrez.

Et s'approchant d'une carte suspendue au mur, le général indiqua en détail à l'officier le trajet qu'il avait à parcourir. La route présentait plusieurs sinuosités et, à un certain endroit, il fallait longer d'assez près les positions russes.

— Ce sera le moment de redoubler de prudence, insista le général. Ces documents sont très importants ; ils contiennent le plan de l'attaque contre les Russes, que nous comptons effectuer dans la soirée de demain.

— L'ordre sera exécuté, Excellence, fit le lieutenant.

— Vous partirez à la tombée de la nuit, ce sera plus sûr.

Heureux de la mission qui allait lui procurer l'occasion de se distinguer, le lieutenant Horsek commença aussitôt ses préparatifs.

La selle cosaque plut à l'officier autrichien parce qu'on y était plus à l'aise que sur une selle ordinaire et qu'elle avait, de plus, l'avantage d'être pourvue de larges poches où il pouvait plus facilement loger le grand paquet confié à sa vigilance.

La nuit était venue, noire, étouffante. Le lieutenant Horsek partit sur sa nouvelle monture, escomptant d'avance les heureux résultats de sa mission.

Déjà il avait franchi sans incidents une bonne distance et se trouvait assez éloigné du campement de son régiment. La route lui était familière, des combats s'y étant déroulés ces derniers jours, à la suite desquels les troupes autrichiennes avaient été refoulées au fond de la Galicie occidentale.

Voici l'endroit où deux jours auparavant avait eu lieu la rencontre avec les Cosaques.

Le cheval s'ébroua : lui aussi, évidemment, avait reconnu le terrain. D'instinct, il s'engageait sur le chemin qui menait vers les lignes russes. L'Autrichien serra la bride et inclina la bête un peu plus à droite, dans la direction qui lui avait été indiquée.

Les ténèbres s'épaississaient de plus en plus. Toute leur s'évanouit et l'officier dut laisser courir le cheval à sa guise. A un certain moment, il l'arrêta pour s'orienter. Il se rappela qu'à cet endroit, il devait se trouver à un demi-kilomètre seulement du camp russe. (Lire la suite page 20)

Nouvelle par **Severtsev**

Adapté du russe par **E. Halpérine-Kaminsky**

Récit d'amour complet

Pourquoi avoir douté ?

Par PAUL MARAUDY

LA DOULOUREUSE ATTENTE

MAÎTRE JÉRÔME D'ORFEUIL rejeta le dossier que, depuis plus d'une heure, il consultait pour la rédaction de ses notes de plaidoirie.

— C'est insensé ! murmura-t-il. Pourquoi n'est-elle pas encore rentrée ?

Il quitta son bureau et se dirigea vers la salle à manger où ses trois enfants travaillaient à leurs devoirs de classe. Trois enfants magnifiques : Lucette, Micheline et René qui avaient respectivement douze, dix et sept ans, et qui rivalisaient d'application.

— Micheline et René vont avoir terminé, papa, dit Lucette. Moi, je suis un peu en retard parce que j'ai dû expliquer les problèmes. Mais je n'ai plus qu'une analyse et j'espère que ce ne sera pas très long.

— C'est bien, dit le père. Dès que vous aurez tous fini tu préviendras Mathilde pour qu'elle puisse dresser le couvert.

Et il revint dans son cabinet.

— Voyons, dit-il en reprenant le dossier qu'il avait rejeté. La légitime défense peut s'établir...

Mais son esprit inquiet fut incapable d'ordonner ses pensées. Il se demanda pour la dixième fois :

— Pourquoi n'est-elle pas là ?

Il regarda une fois de plus sa montre. Elle marquait dix-neuf heures quarante. Sa raison tenta de calmer son anxiété. « Une panne de métro : un embarras de circulation ; une trop grande affluence... Ou un accident. »

Jamais Louise n'avait laissé ses enfants seuls même quand il était là, lui, dans son cabinet proche. C'était elle qui, bien souvent, lorsque la dactylo était trop occupée, introduisait les clients. Et elle surveillait les études des petits. Au moment qu'ils arrivaient du pensionnat elle était toujours présente.

Quelles courses, quelles visites avaient pu la retenir si tard ?

Il songeait :

— Elle est accoutumée de me prévenir les après-midi où elle doit s'absenter. C'est à n'y rien comprendre... A n'y rien comprendre.

La pendule sonna huit heures et, dans le même instant, Lucette frappa à la porte du cabinet de l'avocat.

— Papa, dit-elle, Mathilde me prie de vous dire que le dîner est prêt et elle demande si nous devons attendre maman.

— Je ne sais pas si maman doit rentrer bientôt, répondit-il. Mais nous allons nous mettre à table pour éviter que vous vous couchiez trop tard. Viens, ma mignonne.

Ils retrouvèrent Micheline et René, et Jérôme d'Orfeuil sonna.

— Madame ?... interrogea Mathilde.

— Nous allons commencer sans elle. J'espère qu'elle ne tardera plus longtemps.

Quelque effort qu'il fit il ne put parvenir à manger. Chaque minute exaspérait davantage son angoisse.

— Papa, demanda René, pourquoi maman ne dine-t-elle pas avec nous, ce soir ?

— Des commissions qui ont dû la retenir, mon chéri. Mange.

Un sanglot de Lucette le tourmentait, le déchira.

— He bien ! dit-il ma grande ; tu ne vas pas pleurer parce que ta maman est un soir en retard ?

— J'ai peur, papa.

— Peur ? Mais de quoi ? C'est stupide, voyons ! Tu sais bien qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut ! Il y a tant de monde, le soir, dans le métro ou dans les autobus !

— Bien ! Et les taxis, remarqua comiquement René, pourquoi donc c'est faire ?

En toute autre occasion Jérôme d'Orfeuil eut ri. Son visage se crispa et il répondit :

— Les taxis, ça coûte cher. Et nous ne sommes pas riches...

— Oh ! fit l'enfant, si nous n'étions pas riches nous n'aurions pas toujours tous les jouets que nous voulons.

L'avocat eut un soupir et, un peu sèchement :

— Mange donc ! dit-il. Et puis, au lit ! Maman ira te donner une caresse quand elle rentrera si elle n'est pas revenue avant.

Les minutes passaient dans une lenteur de cauchemar.

N'y tenant plus, maître d'Orfeuil quitta la table familiale et se dirigea vers son cabinet pour téléphoner à la Préfecture de police.

Un moment il se sentit apaisé. Mais sa lourde anxiété le reprit et martela ses tempes.

— Papa ! Papa, j'ai peur... dit encore Lucette.

Il ne put pas se maîtriser, cette fois, et, lui aussi, il se mit à pleurer.

Alors les trois enfants quittèrent leurs places pour venir autour de lui, le consoler. Il les prit sur ses genoux et il les caressa, l'un après l'autre.

De les sentir vivre là, tout près de son cœur, lui faisait du bien et même, il éprouvait une sorte de sécurité.

— J'ai peur qu'on nous la ramène... morte, murmura Lucette.

— C'est de la folie, mon petit. S'il lui était arrivé un accident nous le saurions, déjà. Tu penses bien que maman, quand elle sort, a toujours dans son sac des papiers, une enveloppe... quelque chose, enfin, qui puisse renseigner sur notre adresse.

Il mentait à son enfant et il se mentait à lui-même. C'était précisément parce qu'ils ne savaient rien que Louise pouvait être morte ou grièvement blessée, quelque part, dans un hôpital.

Il savait, Jérôme d'Orfeuil, les lenteurs des formalités administratives.

Sa poitrine était comme en un étai et il ne respirait plus qu'avec peine. Et sa tête bourdonnait.

Il fut neuf heures.

— Allons, mes amours ! Au dodo ! C'est moi qui vais être votre maman, ce soir.

— Nous allons, dit Micheline, prier le Bon Dieu pour qu'il guérisse maman... si elle est morte.

De nouvelles larmes jaillirent des yeux de Jérôme d'Orfeuil et de Lucette.

— Oui, priez...

Ils s'agenouillèrent tous les quatre sous le portrait de l'absente et chacun murmura une oraison selon son cœur.

Au moment qu'il allait quitter la chambre Lucette le rappela :

— Si maman rentre et que je dors, supplia-t-elle, éveillez-moi, papa, s'il vous plaît.

— C'est elle, ta maman, promit-il, qui viendra.

Il fut seul et il donna, alors, libre cours à sa douleur, à sa désespérance.

— Je vais aller voir... se disait-il.

Aller voir où ? Quoi ?

Attendre ! Mourir soi-même en souffrant les pires supplices.

Pas un instant il ne supposa que Louise avait fait une fugue. Il la connaissait trop. Il savait comme elle aimait ses enfants et comme elle l'aimait, lui. Non ! Pas ça... Ou, alors, elle aurait été folle ?

Des tenailles tordaient le cœur, l'esprit et la chair de Jérôme d'Orfeuil.

Le moindre bruit le secouait d'une peur effroyable. Dix fois, à pas de loup, il alla voir si ses enfants dormaient.

Lucette elle-même avait fini par céder. Il revint dans son cabinet et s'écrasa sur sa table de travail.

A l'aube il lui sembla avoir entendu crépiter la sonnerie.

II

UN FOYER HEUREUX

QUAND Jérôme d'Orfeuil avait rencontré Louise Angelot il n'était encore qu'un tout jeune avocat sans renom et il n'était seulement riche que de ses espérances.

C'était en 1912, deux années avant la première grande tournée. Maître Jérôme d'Orfeuil, qui allait prendre les conseils d'un de ses vieux confrères installé à Saint-Cloud, avait pris, un samedi après-midi, l'un des nombreux trains de banlieue qui relie la gare Saint-Lazare à Versailles.

Le hasard voulut qu'il montât dans un compartiment de première classe

(Lire la suite page 14)





RÉCHAUFFEZ-LES AVEC UNE BONNE SOUPE CHAUDE

Les enfants aiment la Soupe aux Légumes Campbell's —

La maman compte sur son bon bouillon de bœuf et ses nombreux légumes potagers

Quand les enfants rentrent — gelés, affamés et pressés — c'est le moment de leur servir de grands bols de leur soupe favorite. Pas seulement parce qu'elle a bon goût et qu'ils mangent tout — mais parce qu'elle contient beaucoup de choses qui la rendent très nourrissante.

Le bouillon riche et savoureux est fait avec du bon bœuf qu'on y a laissé mijoter. Les légumes sont beaux et tendres — tout à fait ce que vous achèteriez pour votre marmite à soupe — mais, alors que vous en emploieriez une poignée, Campbell en em-

ploie plus d'une douzaine de sortes. Des tomates rouges bien mûres et délicieuses, des petits pois tendres, des fèves de Lima vertes, du blé-d'Inde doré sucré et beaucoup d'autres — prêts à tenter et à satisfaire les appétits d'hiver.

Surtout maintenant que servir des repas nourrissants est un gros problème, vous voudrez souvent commencer le lunch ou le souper par de grands bols de Soupe aux Légumes Campbell's car, les mères qui le savent vous le diront, elle est si nourrissante que c'est "presque un repas à elle seule".



Et quand la viande est rare
Je puis m'en dispenser;
La Soup' Campbell's, je le déclare
Peut bien la remplacer!

SOUPE AUX LÉGUMES *Campbell's*

ACCEPTÉZ UNE PARTIE DE VOTRE MONNAIE EN TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE. Faites un placement dans la victoire, en achetant TOUS les Timbres et les Certificats d'Épargne de Guerre que vous pouvez. Vous serez content de l'avoir fait quand les gars reviendront chez eux!



RECHERCHÉZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

PRÉPARÉE PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES

“Je songe à deux ou trois mille déjeuners”

—Maman, je ne comprends pas que vous insistiez à rester seule ici. J'admets que c'est un bon petit logis, mais —

—Ecoute, Béatrice! On ne va pas recommencer ça. J'ai été jeune moi-même et quand je me suis mariée, je n'aurais pas voulu vivre avec mes parents ni avec ceux de ton père. Il n'y a personne de parfait. Il nous arrive parfois de nous agacer réciproquement.

—Maman! Pensez-vous que Jacques vous porterait sur les nerfs?

—Peut-être, mais je finirais certainement par l'horripiler. Tu sais de quelle humeur je suis le matin, quand mon dos ne va pas. Je gâterais votre déjeuner. Et non pas un seul. Je songe à deux ou trois mille déjeuners. Non, ma chérie, je suis bien ici. Je suis très reconnaissante que ton père ait pu me laisser de quoi m'arranger comme je le fais, sans avoir à t'incommoder. Comme ça, je puis me plaindre à mon goût de mes maux et de mes douleurs. L'assurance-vie est une chose merveilleuse, Béatrice. Vois à ce que Jacques en porte beaucoup.



L'Assurance-vie Gardienne des foyers canadiens

Un message des compagnies d'assurance-vie du Canada

LE COIN DU LIVRE

QU'AS-TU FAIT DE TA JEUNESSE? par Henri Béraud

Ce livre écrit en France en 1942, et que Les Editions Variétés viennent de publier au Canada, raconte les souvenirs de jeunesse du journaliste si critiqué. Après avoir lu cet ouvrage très original, le lecteur seul pourra dire si Béraud a eu raison de l'écrire ou s'il aurait dû attendre des temps meilleurs. Tous ceux qui ont lu les articles de Béraud dans le Journal «Gringoire» et tous ceux qui se demandent s'il est vrai que Béraud est anglophobe et collaborationiste, trouveront ici des réflexions de Béraud sur lui-même.

“L'envie d'écrire ce livre me vint à Rome, le 21 septembre 1935, jour de mes cinquante ans, écrit Béraud. C'était un beau jour d'automne.

“Ainsi fut commencé cet ouvrage. J'écrivis toute la nuit... Mais le lendemain je devais rentrer à Paris où des tâches plus rudes m'attendaient. On était à la veille des calamités.

“Cinq ans ont passé. Un autre septembre est venu. Seul, dans sa mesure, au bord de l'Océan, un vieil homme tisonne son feu. Que ferait-il, si, dans ces ténèbres, il ne cherchait à retenir quelques heures du passé? A cette heure où tout sombre, n'est-ce pas ce qu'un écrivain solitaire et désœuvré peut faire de mieux?”

Et pendant ces longues soirées, seul en face de lui-même, seul en face du malheur de son pays, Béraud nous offre les souvenirs de sa vie. Dans ce récit, il raconte sa jeunesse, il donne aussi le portrait de la génération de 1895 à 1943.

Nous assistons aux premières querelles de l'auteur avec son père, nous le voyons errer dans divers emplois, aller vers les arts, arriver enfin à la littérature qui sera sa vie; nous vivons avec lui ses premières années à Paris. Et tout au long de cette histoire, nous trouvons aussi le récit de ce que vécurent les hommes de sa génération.

Ces lieux du passé que nous livre Béraud, à cette heure où le monde tremble, le rappel des beaux jours qu'il a vécus alors que l'humanité était atteinte d'insomnie, sont comme des avertissements de ne pas répéter les erreurs d'autrefois.

Un volume de 240 pages, publié par les Editions Variétés. Prix: \$1.25, par la poste \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

LITTÉRATURE, par Jean Giraudoux

D'abord publié en 1941, ce nouveau livre du célèbre Giraudoux, que viennent de lancer au Canada Les Editions Variétés, est très original comme tout ce qu'il écrit Giraudoux et aussi très classique.

Dans un style bien vivant, l'auteur raconte les souvenirs de son intimité avec les grands auteurs. “Et ces souvenirs prennent”, dit-il, “dans la catastrophe, figure de l'espoir. Ces portraits littéraires sont devenus des visages, des faces qui écoutent et murmurent, et cillent, car la littérature française est humaine, elle a une existence quotidienne dont les Français ont besoin pendant les jours sombres qu'ils traversent. Elle est aussi, cette littérature, le domaine intangible, incorruptible, agissant, de la valeur véritable de l'aventure française en ce monde.

“Ceux d'entre les Français qui se sont confiés à elle ces derniers mois sont les seuls à connaître l'avenir. Ce n'est d'ailleurs pas que les auteurs français forment soudain devant l'invasion de leur pays une cohorte de dissidence. Mais ils en restent la population fixe, ils continuent à habiter chaque pouce de son sol.”

Ces paroles de Jean Giraudoux montrent bien la grande portée de son livre. Et personne mieux que lui pouvait nous parler de ce sujet, puisque Giraudoux a vécu pendant des années dans le secret des écrivains de France. Le dialogue que depuis mille ans les écrivains ont engagé avec lui nous révèle que le destin français, tel que ses poètes, ses écrivains, ses philosophes l'ont formé, est le recours le plus ingénieux et le plus sûr que l'humanité ait trouvé contre son destin général.

Ce livre est donc une vraie histoire de France, celle de son esprit et de sa langue, celle dont tout survit, qui au lieu de l'encercler de frontières rigides, élargit la France jusqu'au cœur des continents lointains, celle qui, sur les ruines actuelles, entre dans l'avenir avec la même force et la même ampleur, la seule confortante, et aussi la seule justicière.

Un volume de 288 pages, publié par les Editions Variétés. Prix: \$1.25, par la poste: \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

J'AI VECU DANS PARIS OCCUPÉ, par Pauline Corday

On trouvera dans ce livre le témoignage d'une “Française moyenne”, qui s'est trouvée à Paris dès septembre 1939, mêlée aux événements du début de la guerre, du désastre, de l'occupation et qui a vu naître la résistance à Paris.

Dans ce récit l'auteur a tenu à faire entendre les gens simples, qui travaillent, souffrent et “tiennent bon”, le peuple, la bourgeoisie, ceux qui supportent le plus gros poids des restrictions matérielles et des souffrances morales, ceux qui ne fraient pas avec l'occupant, enfin ceux qui ne collaborent pas.

Les Français ont soif de connaître et de répandre toute la vérité, si pénible soit-elle! Ils ont le courage d'y faire face, éccœurés par tous les mensonges et demi-vérités dont les Boches et les traîtres nous abreuvant depuis si longtemps.

Si les conditions matérielles deviennent tragiques, ce sont les souffrances morales qui restent les plus dures à supporter. Le vrai martyr est là depuis le 17 juin 1940. Il est incontestable que les appels du général de Gaulle ont empêché le désespoir de s'emparer des esprits. Cette “petite espérance”, si faible qu'elle ait pu paraître, a été leur seule raison de vivre, elle a inspiré dès le début la Résistance qui n'a cessé de grandir et qui constitue maintenant une force organisée, un danger pour l'ennemi, avant d'être une aide efficace pour les Alliés au moment de la libération.

Aux Editions de l'Arbre \$1.25.

Dans le Monde Sportif

Par Oscar Major

CE QUI ETAIT VRAI, IL Y A 50 ANS, L'EST ENCORE AUJOURD'HUI

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, en sport comme en toutes choses d'ailleurs. Les histoires les plus anciennes, mises au goût du jour, sont toujours d'actualité.

Les conseils donnés aux jeunes athlètes de 1890 à 1895 pourraient paraître désuets et surannés à ceux de 1943 et 1944, si nous ne leur démontrions, d'une péremptoire façon, que ce qui était bon, il y a 50 ans, l'est toujours autant, de nos jours.

Nous avons sous les yeux un livre de M. H.-O. Duncan, qui fut le champion du monde de l'athlétisme, de 1885 à 1889.

Nous ne voulons pas vous parler du passé qui, nous le savons, laisse les jeunes athlètes complètement indifférents. Nous tenons simplement à vous mettre sous les yeux quelques extraits de cet intéressant ouvrage et vous démontrer qu'à plus de 50 ans de distance nous retrouvons les mêmes errements, les mêmes conseils et les mêmes récriminations. Le tout multiplié par cinq fois et demie.

"La bonne santé, dit M. Duncan, et l'exercice continuels sont les secrets de la supériorité de l'excellent athlète. Pour acquérir cette supériorité, il faut un entraînement régulier, comme il faut à une locomotive des réparations, des soins constants et un graissage continu. La régularité joue un rôle très important, dans la vie d'un athlète."

Vous voyez, jeunes champions, que les modernes donneurs de conseils n'ont rien inventé. Quand nos gérants, nos instructeurs sportifs surveillent la régularité de vos existences, il ne font qu'appliquer des principes datant des premières heures du sport.

L'herbe à Nicot a toujours été proscrite dans l'entraînement des athlètes. M. Duncan écrivait, il y a plus de 50 ans, qu'il proscrivait sous toutes ses formes : cigarettes, cigares et pipes. L'auteur ajoute : "Nous sommes les ennemis de la simple cigarette, que plus d'un athlète croit pouvoir s'offrir à l'entraînement ou après une épreuve. Entraînez-vous pour de bon ou laissez l'entraînement de côté et ne venez pas encombrer le terrain de la présence d'un inutile !"

Jeunes champions, vous savez maintenant ce qui reste à faire. Les liqueurs alcooliques étaient, à l'époque, impitoyablement bannies, comme elles le sont, de nos jours. Le thé très léger, l'eau minérale, l'orangeade et surtout le lait sont des plus recommandables.

On doit se souvenir que Gérard Côté en courses de longues distances, Gundar Haegg en courses de petites distances, Pete Gavuzzi et les meilleurs athlètes du monde, dans tous les sports, se sont classés des As en laissant de côté les bouteilles de cognac, d'absinthe, de scotch ou de gin. Leurs ancêtres, en sport, y avaient pensé avant eux.

Il ne faut jamais manger du porc frais ou chaud, le moins possible de veau. Les saucisses, le lard, les épices, les sauces, le vinaigre et tous les condiments, en général, ne doivent jamais figurer sur un menu de champion. Nos modernes gérants appliquent encore, de nos jours, à la lettre ces prescriptions pour leurs poulains.

"Il est très important, dit M. H.-O. Duncan, de manger lentement et de mastiquer complètement sa nourriture. Aussi faut-il avoir de bonnes dents lorsqu'on se destine à la carrière de la course à pied ou à toute autre carrière sportive."

Que fait le gérant, quand il prend un athlète ? Il regarde sa mâchoire. Si ses dents sont mauvaises, son premier soin est de l'envoyer chez le dentiste se les faire mettre en bon état.

Quant aux heures des repas, elles sont, aujourd'hui, pour un coureur, ce qu'elles étaient, il y a 50 ans.

Le travail quotidien : "Vingt ans d'athlétisme pratique" préconise le matin une bonne marche.

"En sortant du lit, dix minutes de culture physique avec haltères."

Après le déjeuner, repos, mais non fainéantise. Lire les journaux, mais pas de romans qui fatiguent l'esprit. Reprendre l'entraînement vers 4 h. 30. Ensuite, courte promenade à pied. Coucher à onze heures, le plus tard.



Bien entendu, M. Duncan ne nous parle ni de cinéma, ni de carte, ni de "barbout", il ne connaissait pas encore ces attractions en 1886, sans quoi il les aurait prescrites.

Au sujet du doping : Autrefois cela s'appelait plus simplement drogues ou breuvages. On prétendait que le fameux entraîneur Choppy Warburton préparait ses mixtures qu'il faisait boire à son poulain, champion, avant le départ de chaque épreuve. On a su que cette bouteille ne contenait que de l'eau pure.

Aujourd'hui, il y a encore les petites bouteilles, mais ce n'est pas de l'eau qu'elles contiennent, dans un trop grand nombre de cas.

Ces exemples prouvent surabondamment que tout ici-bas n'est que recommencement et ce qui était bon, il y a 50 ans, est encore excellent, aujourd'hui.

CHOSSES ET AUTRES

■ La direction du club de baseball Rochester n'a aucune intention de se départir des services du jeune lanceur canadien-français, Jean-Pierre Roy. Elle vient de lui donner une augmentation de salaire, pour la saison prochaine. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que si les directeurs des Royaux de Montréal présentaient un montant suffisant, disons \$10,000, aux mogols du Rochester, ils obtiendraient alors facilement les services de Roy, présentement en repos dans les Laurentides, au Ste-Adèle Lodge... Lester Patrick, âgé de 60 ans, gérant des Rangers de New-York, dirige les destinées d'un club de hockey majeur depuis 32 ans. Il a joué 19 saisons de hockey majeur : Brandon, 1903-04 ; Renfrew, 1909-10 ; Victoria, etc. Il fut contraint d'abandonner le hockey actif, en 1925-26, à la suite d'une fracture de la main, causée par le bâton de Bun Cook, au cours d'une joute de la Coupe Stanley. Voici son palmarès : gérant, 32 saisons, pour Victoria, Spokane, Seattle et Rangers de New-York. Ses clubs ont remporté sept fois sur quinze la Coupe Stanley.

Ci-dessus, Joan Leslie, jolie actrice de cinéma, possède un gymnase bien à elle, tout comme d'autres ont une écurie de course, un collier d'émeraudes ou une galerie d'ancêtres. Et ce n'est pas un gymnase pour acrobates, où les trapèzes nickelés se balancent à 75 pieds du sol. C'est seulement un petit coin de terre, en plein soleil californien — alors que nous, nous grelotons sous un climat presque sibérien. Tous les jours, elle exécute une séance de culture physique, pendant quinze minutes, dont elle reconnaît la valeur pour se maintenir sveltes et bien portantes.

Pourquoi avoir douté ?

(Suite de la page 10)

où, déjà, se tenait une jeune voyageuse.

Elle était simple et charmante. Très blonde, elle semblait accaparer toute la lumière qu'un pâle soleil répandait dans le compartiment toutes les fois que la voie n'était point ceinturée par de hauts immeubles ou surplombée par d'imposants talus.

Elle lisait un livre de René Bazin : *Le Blé qui lève*, et elle s'y intéressait à tel point qu'elle ne haussa pas même ses regards au moment que le jeune avocat pénétra dans la voiture.

Il salua, cependant, et s'assit dans l'angle opposé, en diagonale, à celui que la voyageuse occupait.

Le convoi se mit en marche et ils furent seuls. Seuls jusqu'au Val d'Or qui devait être la première station du « direct ».

Jérôme d'Orfeuill, tout de suite captivé par la grâce de sa compagne, la dévisageait avec une insistance qui eût été malséante si elle avait pu le remarquer.

Ses longs cils jetaient une ombre légère sur ses joues teintées de roses et les ailes de son nez, qui était légèrement « chiffonné », battaient par instants comme les élytres d'un insecte qui va prendre son vol.

Sa main droite, dégantée, était fine, et ses ongles d'un rose de corail attestaient qu'elle ne se livrait point d'ordinaire aux travaux ménagers.

Jérôme d'Orfeuill, dès le départ, avait cherché un prétexte d'entrer en conversation avec la jeune fille. Mais il lui répugnait d'employer les vieux clichés habituels.

Lui demander si elle l'autorisait à fumer ou si elle ne désirait point qu'il tirât les rideaux pour la préserver du soleil lui paraissait bête.

Tant d'autres, qui s'étaient trouvés seuls avec elle, avaient dû se servir de tels stratagèmes !

Et il hésita si longtemps que le train arriva au Val d'Or. Allait-il la quitter sans lui avoir adressé la parole ?

Un regret, déjà, le poignait. Un regret qui s'ajouterait à tant d'autres ! Car la rencontre d'une jolie femme qui passe et qu'on ne verra sans doute plus, est comme la chute d'un beau jour qu'on vient de vivre, qu'on aurait voulu voir s'éterniser, et qui meurt.

Il se levait et prenait la serviette qu'il avait déposée dans le filet quand, en se retournant, il remarqua que la voyageuse s'appêtait, elle aussi, à descendre.

Il allait donc pouvoir jouir encore un peu de sa présence. Hélas ! Si peu de temps...

Il se précipita pour ouvrir la portière et il murmura :

— Je vous en prie, Mademoiselle. Puis il s'effaça et elle descendit après l'avoir remercié d'un sourire qui l'enchantait.

Or, comme il se retournait pour explorer une dernière fois, selon l'habitude qu'il avait prise, le coin où il s'était assis, il remarqua, dans l'angle qu'occupait la jeune inconnue, le petit paquet qu'elle avait oublié.

Il s'en saisit, descendit à son tour, courut, la rattrapa au moment qu'elle remettait son billet.

— Mademoiselle ! Mademoiselle ! dit-il en saluant.

Elle se retourna et vit l'objet qu'il lui tendait.

— Oh ! fit-elle en rougissant, je serai donc toujours aussi étourdie !

— C'est peut-être la faute à M. René Bazin ? dit-il.



Le soldat ROMEO McGOWN, en service actif au pays. Envoi de sa nièce, Mlle Rita Bélec, Ste-Adèle-en-bas, P. Q.



Le soldat GEORGES JONCAS, vétéran de l'autre guerre, en service actif au pays. Envoi de son épouse, Mme Georges Joncas, Espavola, Ont.

En marge de "Nos Militaires"

Tous nos lecteurs peuvent, s'ils le désirent, faire paraître dans LE SAMEDI les photos de leurs militaires des deux sexes, parents et amis, qu'il s'agisse de soldats, marins ou aviateurs. Toutefois, pour cela, il faut se soumettre à certains règlements que voici :

1.—Indiquer très lisiblement, au verso de la ou des photos envoyées, le ou les noms des militaires, s'il est ou s'ils sont en service actif au pays, ou outre-mer.

2.—Si l'on désire que la ou les photos soient retournées, inclure un timbre de trois sous (dans la région postale de Montréal) ou un timbre de quatre sous si l'on habite hors de cette région. De plus, il faut indiquer également au verso, et très lisiblement, le nom et l'adresse du destinataire. Notons, incidemment, que plusieurs personnes oublient cet important détail et s'étonnent par la suite que leurs photos ne leur soient pas retournées. L'on conçoit que la direction du SAMEDI ne saurait se tenir responsable de ces omissions.

3.—Il est absolument inutile de nous faire parvenir des « négatifs ». Seuls seront publiés les « positifs » que nous jugeons propres à cette fin.

4.—Toute photo représentant un militaire accompagné d'un civil est immédiatement refusée, cette colonne étant exclusivement réservée aux militaires.

5.—Par photos impropres à la publication, nous entendons des photos de dimensions trop restreintes, des photos embrouillées ou en mauvais état.

6.—Nous nous réservons le droit — tel qu'annoncé il y a longtemps — d'altérer les photos en les découpant, etc., chaque fois qu'il y a lieu.

AVIS : Etant donné que nous recevons au moins CINQ ou SIX fois plus de photos qu'il nous est possible d'en publier, il s'en suit des retards inévitables pouvant se prolonger de plusieurs mois. Nous prions donc nos lecteurs de se montrer patients, car toute photo, qui nous parvient en conformité avec les règlements énumérés ci-dessus, est tôt ou tard publiée. « Il est donc inutile de nous écrire ou de nous téléphoner à cet effet », à moins que l'on ait des raisons sérieuses de supposer qu'il y a erreur ou oubli de notre part. Certaines personnes peuvent s'étonner que leurs photos paraissent après d'autres qui furent envoyées plus tard. La chose est possible, mais s'explique fort bien, dans la plupart des cas, par des raisons de dimensions, de clicherie et de mise en page. Enfin, il ne faudrait pas oublier que ce service est offert à nos lecteurs à titre purement gracieux et que, conséquemment, ces derniers sont priés de croire que nous faisons tout notre possible pour leur être agréables.

— Qui sait ? douta-t-elle en éclatant de rire.

Alors, amusé lui aussi, il marcha à son côté sans qu'elle en parût gênée.

Et il enchaîna :

— Ce n'est pas par indiscrétion que j'ai lu le titre du livre où vous vous absorbiez, Mademoiselle. Mes yeux sont tombés sur la couverture, comme ça...

— Comme ça ?

— Mais oui ! Parce que je me suis un moment intéressé aux espéglegeries d'un rayon de soleil dans votre chevelure.

Elle rougit encore en répondant :

— Eh bien ! Monsieur, si vous m'aviez dit que le soleil me taquinait je l'aurais prié d'aller folâtrer ailleurs.

— Je m'en serais bien gardé ! Si vous saviez comme c'était joli ! Si joli que je voyais venir presque avec épouvante et, à coup sûr, avec beaucoup de tristesse, le moment où nous allions arriver. Je ne savais pas que vous descendiez ici.

— Et que j'oublierai un petit gâteau que je vais offrir à ma vieille marraine ?

— Heureuse marraine ! dit Jérôme d'Orfeuill.

— Moins qu'il y paraît, Monsieur. Depuis six ans elle est infirme et quand je ne suis pas auprès d'elle les heures lui sont bien pénibles à vivre.

— Excusez-moi, dit-il.

Et, s'autorisant de la confiance qu'elle lui faisait, il se présenta :

— Jérôme d'Orfeuill, avocat à la cour de Paris.

Elle parut rappeler ses souvenirs puis, soudain :

— Mais il me semble avoir lu votre nom. Maître, il n'y a pas très longtemps dans le *Matin*. Voyons : c'était au sujet d'une affaire assez curieuse...

— Oui, précisa-t-il en riant : le cambriolage d'une caserne de gendarmerie. J'ai écoupé le maximum.

— Comment ça ?

— Pas moi, évidemment ; mon client. Mais a-t-on idée d'aller voler la maréchaussée !

— Un facétieux, dit-elle. Il doit s'en trouver parmi ces messieurs de la pince-monseigneur !

Parce qu'ils avaient sympathisé tout de suite — mais était-ce bien seulement de la sympathie qui s'était tissée entre eux ? — ils avaient pris par les lacets qui descendent vers la Seine plutôt que d'emprunter les deux escaliers qui raccourcissent par trop le chemin.

Et cependant elle était déjà arrivée.

— Me voici rendue ! dit-elle. Et, grâce à vous, avec mon gâteau. Je dirai à ma marraine qu'elle le doit à Me d'Orfeuill.

Il sourit de joie.

— Quelle excellente mémoire ! remarqua-t-il.

— Oui... quand il ne s'agit pas des petits paquets que j'emporte en chemin de fer. Mais puisque je connaissais déjà votre nom, Maître ! Il n'y a rien là d'étonnant.

Eh bien ! dit-il, je veux voir si ma mémoire est aussi fidèle que la vôtre. Votre nom ?...

— Ah ! ça, c'est autre chose, Monsieur. Il n'est pas dans les journaux, mon nom...

Il se pencha un peu vers elle et il murmura :

— Je préfère de beaucoup qu'il soit dans mon cœur.

— Mais...

— Pourquoi « mais » ? « Mais », c'est toujours un gros nuage noir qui nous empêche de voir le soleil. Votre nom, Mademoiselle ?

— Oh! dit-elle, après tout je pourrais encore oublier quelque paquet en votre présence et, le cas échéant, il vous serait plus facile de me retrouver. Je m'appelle Mademoiselle Angelot.

— Ah! Bravo! se réjouit-il. Angelot... Ange... Je n'aurai qu'à penser au ciel...

Puis, insidieusement, il ajouta : — Je parie que vous venez tous les samedis apporter une galette à votre mère-grand?

— D'abord c'est ma marraine! rectifia-t-elle.

— Bon! Mais l'essentiel c'est que ce soit tous les samedis?

— Par le même train! jeta-t-elle en s'enfuyant.

Alors il sembla à Jérôme d'Orfeuill qu'il venait de découvrir l'Amérique.

Six mois plus tard ils étaient mariés.

Et, depuis, ils n'avaient eu que du bonheur ensemble. Lui, il s'était signalé au Palais, et elle, Louise, s'était distinguée dans trois maternités magnifiques.

Et maintenant... L'aube sentait la guillotine.

III

L'EPOUSE MAUDITE

QUELQU'UN avait, en effet, sonné. Jérôme d'Orfeuill, encore tout engourdi et l'esprit ravagé par les cauchemars qui avaient peuplé son somme, alla lentement ouvrir.

Un homme parut : — Monsieur, dit-il, je viens au sujet de Madame d'Orfeuill.

— Elle est morte! s'écria douloureusement le malheureux époux.

— Morte... Je ne sais pas exactement, Monsieur. Je ne crois pas... Je suis l'inspecteur Grosset et je suis envoyé par la Préfecture de police.

— Veuillez entrer, dit M^e d'Orfeuill en s'effaçant.

Il titubait, mais par une énergie surhumaine, il parvenait à se tenir debout.

Quand ils furent dans son cabinet et que l'inspecteur fut assis :

— Veuillez parler doucement, pria l'avocat. Mes enfants dorment et il ne faut pas qu'ils entendent... qu'ils entendent... ce que vous avez à me dire. Ma femme? Un accident?

Il s'accrochait encore à l'hypothèse la moins douloureuse.

— Voilà, Monsieur : je suis chargé de vous dire qu'on a trouvé, il y a quelques heures à peine, Madame d'Orfeuill. Elle portait une sérieuse blessure à la tête. On l'a transportée sans connaissance à l'hôpital Cochin, salle...

Aux premiers mots de l'inspecteur, Jérôme d'Orfeuill avait eu la poitrine comme fracassée. Il sentait son cœur traversé par il ne savait quels épieux aux lances embrasées. Un vertige l'isolait et l'emportait dans des espaces immenses à des vitesses vertigineuses qui l'empêchaient de respirer. Ses oreilles bourdonnaient et il ressentait, à ses tempes, des coups de bélier qui les défonçaient.

La fin de la phrase lui parvint confusément.

Il s'accrocha à la pensée de ses enfants qui vint errer à son esprit. Il l'étreignit, comme une bouée, et ce fut elle, cette pensée, qui l'arracha à la syncope qui allait le terrasser. Il passa lentement la main sur son front puis, d'une voix qui paraissait être celle d'un agonisant :

— Vous avez dit, Monsieur, que ma femme est hospitalisée?...

— A Cochin, oui, Monsieur. C'est tout ce que je sais.

— C'est bien, je vous remercie.

Il se leva pour abrégier les instants qui le mettaient en présence de cet homme. Un homme qui savait que sa femme avait été trouvée dans le salon d'une maison de pension.

Mais non! On avait dû faire erreur. Louise?... Non! C'était impossible cette chose abominable.

Il prit le bras de l'inspecteur et le serra à le faire craquer.

— Ce n'est pas vrai, dites? Ce n'est pas vrai? Vous êtes un sale menteur?...

Et puis il le rejeta :

— Allez-vous-en! Allez-vous-en!

Quand il fut seul, il marcha à travers l'appartement.

Louise? Mais elle était dans son lit. Louise? Dans leur lit, à eux! Là, même, où elle avait mis au monde ses trois enfants!

Et le cauchemar allait bien finir par s'évanouir, par fuir comme une bête repue!

Peu à peu il se calma. Mais au fur et à mesure qu'il reprenait conscience de la réalité, il ressentait davantage sa souffrance.

Lui qui, tant de fois, avait vu souffrir, il n'imaginait pas jusqu'où pouvait aller la douleur des hommes.

Il se jeta dans un fauteuil et se laissa aller à son accablement. Il souhaitait que la mort ou que la folie le vinssent prendre.

La pendule sonna et il eut un sursaut de peur. On avait encore sonné, sans doute, et on venait lui annoncer, cette fois, que sa femme était morte?

Morte? Mais, parbleu, il fallait bien qu'elle mourût! Elle n'allait sans doute pas survivre à son crime.

Morte! Il pensa à ses enfants. Les pauvres petits!... Quand ils sauraient, un jour, que leur mère était morte hors du foyer conjugal. Oh! Ce n'est pas lui qui le leur dirait! Mais tout se sait, tôt ou tard...

Pour le moment, ils allaient apprendre que la maman ne reviendrait plus jamais, jamais à la maison : qu'ils ne la reverraient plus ; qu'ils n'auraient plus ses baisers, ses caresses.

Il entra dans leur chambre et Lucette se dressa.

— Maman? demanda-t-elle.

Ce fut comme un cri. Il répondit :

— Maman, je vais aller la voir. Elle a eu un accident dans la rue. On l'a portée à l'hôpital parce qu'on ne savait pas qui elle était. Ne pleure pas, ma chérie. Je... Je crois qu'elle guérira. Oui. Je voudrais qu'elle guérît.

— Je vous accompagnerai, papa?

— Non, dit Jérôme d'Orfeuill. Il ne faut pas. Tu aurais trop d'émotion et ta maman aussi.

« Allons, sois raisonnable. Tu es l'aînée. Tu es un peu la maman, maintenant. Et puis, tiens, tu n'iras pas à l'école, toi. Tu m'attendras ici et je te rapporterai vite des nouvelles. Du courage, hein? »

Il ouvrit ses bras à l'enfant qui se jeta à son cou. Un long moment ils s'étreignirent. Il sembla à Jérôme d'Orfeuill que le baiser de sa fille purifiait l'atmosphère.

— A bientôt, dit-il en se dégageant. Et il partit.

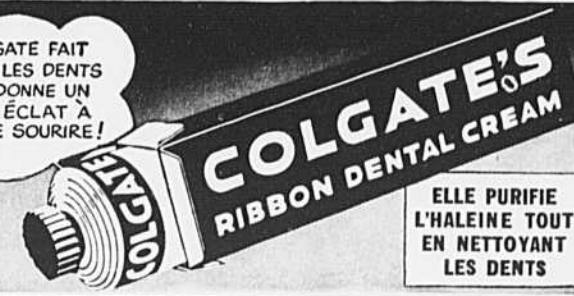
L'interne se présenta.

— Docteur Masson, Maître. C'est moi qui ai donné les premiers soins à Madame d'Orfeuill. Nous avons d'abord redouté une sérieuse fracture du crâne. Mais il semble à présent que la blessure n'exigera pas la trépanation.

— Une blessure qui provient?...

demanda l'avocat.

— D'un coup porté à la nuque... ou d'une chute sur le parquet. Je ne saurais encore préciser.



ELLE PURIFIE L'HALEINE TOUT EN NETTOYANT LES DENTS

BROSSE A DENTS COLGATE EN NYLON VALEUR SPÉCIALE
 NETTOIE DANS LES COINS DIFFICILES. LES SOIES DE NYLON NE PEUVENT SE DÉTREMPER. **29c**

— Vous ne savez pas comment a été découvert... l'accident?

— Non, Maître. Je n'avais pas à m'en préoccuper. Mais sans doute qu'une enquête a été ouverte.

— Pourrai-je voir ma femme?

— Non, Maître; il vaut mieux pas plus tard. Demain, peut-être. Madame d'Orfeuil est encore dans le coma.

— Si sa vie était réellement en danger...

— Je me ferais un devoir de vous prévenir. Mais pour l'instant, il ne faut pas avoir d'inquiétude.

— C'est surtout à cause de nos enfants, docteur. Moi, je suis presque renseigné... déjà.

— Il faut espérer. Le cœur tient bien et je pourrais presque affirmer que ce soir, dans quelques heures même, il il me sera possible de vous donner des nouvelles rassurantes.

Jérôme d'Orfeuil ne dit pas qu'il souhaitait d'apprendre la mort de celle qui venait de poignarder le foyer où il avait, lui, apporté tout son esprit, toute son âme, tout son cœur.

Il prit congé du médecin et il alla quêter des renseignements.

Quand il rentra chez lui, Lucette courut à sa rencontre.

— He bien? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas très grave, ma chérie. C'est beaucoup moins grave qu'on l'avait supposé.

— Vous avez pu voir maman?

— Non. Ce soir, peut-être, ou demain. Il faut la laisser reposer. La moindre émotion pourrait aggraver son état. Allons, ma petite, du courage; votre maman vous sera rendue.

Quand il fut seul, dans son cabinet, il se mit à pleurer.

La vie pesait sur lui de tout le poids des souffrances dont elle est faite

IV

DIEU M'A PUNIE...

VEUILLER vous asseoir, Maître, dit le commissaire.

Et quand Jérôme d'Orfeuil se fut assis :

— Aussi cruelle que soit la vérité, je vous la dois toute entière. Mais je me plais à vous donner l'assurance, tout d'abord, que j'ai apporté dans mon enquête la plus grande discrétion et vous avez pu remarquer, Maître, que la presse ne s'est pas emparée de ce « fait divers ».

— Je sais, Monsieur, et je vous remercie. Merci au nom de mes enfants, surtout.

— Je n'ai fait que mon devoir, Maître. Votre nom, on ne pouvait pas tolérer qu'il fût jeté en pâture à la malignité. Bref, voici :

« Il était trois heures du matin et j'assurais la permanence. Un appel téléphonique m'apprit que le gérant des *Lilas* venait de découvrir dans la chambre 36 une femme qui râlait. Je me rendis tout de suite aux *Lilas*. C'est, vous le savez peut-être, Maître, une maison sise dans la rue Montorgueil et qui passe pour recevoir des femmes du meilleur monde.

— Hélas! soupira d'Orfeuil. Ces maisons-là sont légion.

— La chambre 36, qui se trouve au troisième étage, est l'une des plus simples et elle est assez isolée des autres, à l'extrémité du couloir. Je vous donne ce détail pour que vous puissiez plus facilement concevoir que... la blessée ait pu ne pas être entendue pendant de longues heures et, surtout, qu'il ait été possible à... la personne qui l'accompagnait de se retirer sans être vue. L'enquête, au surplus...

— Il peut se faire, dit d'Orfeuil, que le gardien de nuit...

Nos Militaires



Le soldat **ROGER SAURIOL**, en service actif au pays. Envoi de son père, M. Honoré Sauriol, 2160, rue du Havre, Montréal, P. Q.



Le soldat **AIME CROTEAU**, en service actif au pays. Envoi de sa mère, Mme A. Croteau, 76a, rue St-Louis, St-Maxime, P. Q.



Le lance-caporal **CHARLES LEMIEUX**, en service actif outre-mer. Envoi de Mlle Marie-Paule Dubé, Pascasio Station, Abitibi, P. Q.



J.-R. MARCEL PAYETTE, de la R.C.A.F., en service actif au pays. Envoi de son amie, Mlle Cécile Béchette, 3856, rue Berri, Montréal, P. Q.



Le soldat **SAM CARR**, en service actif au pays. Envoi de son amie, Mlle Claire Roberge, St-Francis Harbour, N.-E.



Le sapeur **YVES LESPERANCE**, en service actif au pays. Envoi de son épouse, Mme Yves Lesperance, 2169, rue Desormeaux, Montréal, P. Q.

— Ce n'est pas un gardien, Maître. C'est une gérante qui assure le service à partir de dix heures en remplacement de la patronne. Mais je continue.

« A trois heures vingt, je pénétrai dans la chambre : Madame d'Orfeuil était couchée sur le dos, au milieu de la pièce, les mains allongées le long du corps et la tête baignant dans une flaque de sang. Ou bien elle avait fait une chute ou bien elle avait été frappée par derrière. Les médecins préciseront sans doute ce détail dont vous devez saisir toute l'importance.

« Elle était complètement vêtue et rien ne paraissait attester qu'elle eût dû soutenir une lutte.

« Quand j'ai eu fait venir une voiture d'ambulance et après avoir acquis l'assurance que Cochin pouvait l'hospitaliser, je me suis livré à une enquête assez sommaire, je dois le dire, mais que je vais poursuivre aujourd'hui.

« Des premiers éléments de cette enquête il résulte que Madame d'Orfeuil s'est présentée aux *Lilas* vers dix-sept heures et qu'elle a demandé un certain monsieur Dalbris...

— Dalbris? Inconnu, murmura l'avocat.

— Vraisemblablement un nom d'emprunt. J'ai pu avoir, toutefois, un signalement de l'homme : grand, blond, tout rasé; coiffé d'un chapeau de feutre mou et vêtu d'un costume gris-bleu à côtes.

Jérôme d'Orfeuil releva le front qu'il avait tenu obstinément penché.

— Ah! dit-il, serait-ce?...

Il hésita quelques secondes et puis il demanda :

— Pourrais-je me permettre d'utiliser votre téléphone, Monsieur le commissaire?

— Mais parfaitement, Maître. S'il vous plaît de me donner le numéro...

— Auteuil 18-15.

Le commissaire décrocha l'écouteur et répéta : « Auteuil 18-15 par priorité ».

Il y eut un assez long silence que vint couper une sorte de grésille-ment.

— Voici, Maître, dit le commissaire en offrant l'appareil.

Jérôme d'Orfeuil s'en saisit et, après un court moment d'attente, appela :

— Allô! Auteuil 18-15? Chez Monsieur Marc Sanders?... C'est vous, Gervaise?... Votre maître est-il là? Non?... Vous dites?... Pas rentré depuis hier?... Ah! Pouvez-vous me dire l'heure à laquelle il est sorti?... Oui, de la part de M^e d'Orfeuil... Je croyais que vous aviez reconnu ma voix. Je vous demandais l'heure à laquelle Monsieur Sanders était sorti, hier... A midi? et depuis vous ne l'avez pas revu? Merci, Gervaise... Non, inutile de lui dire que j'ai téléphoné, s'il rentre... Je le verrai au cercle. Merci.

Jérôme d'Orfeuil raccrocha.

— Voilà, Monsieur le commissaire, dit-il. Ce monsieur Dalbris qui avait donné rendez-vous à ma femme aux *Lilas* doit être vraisemblablement un peintre de nos amis et qui, depuis hier midi, n'a pas reparu à son domicile. Peut-être feriez-vous bien de diriger vos recherches de son côté.

Des gouttes d'une sueur qu'il sentait glacée perlaient à son front. Il les essuya et se leva.

— Monsieur le commissaire, dit-il, j'espère que vous parviendrez à apprendre comment ce... monsieur a pu sortir de l'appartement où ma femme était allée le rejoindre sans qu'on l'ait aperçu et sans qu'on se soit inquiété de la personne qui l'avait demandé.

— Croyez bien, Maître, que je me suis déjà préoccupé de m'en instruire.

re. Il m'a été répondu que les clients paient toujours leur chambre au moment qu'ils la retiennent et que les femmes de chambre et la caissière ne sont pas constamment à surveiller la sortie des couples que la maison a hébergés. Il arrive souvent, au surplus, que la... dame reste après le départ de celui qui l'a amenée et que l'un ou l'autre sort par une issue discrète et qui débouche dans l'immeuble voisin. Mais ceci est encore assez obscur et je m'efforcerai d'obtenir des précisions.

— Je vous remercie, dit Jérôme d'Orfeuill, et je vous sais un gré infini de n'avoir pas livré cette douloureuse affaire aux journaux.

— Votre nom, Maître, me faisait un devoir de ne pas l'ébruiter.

L'avocat prit congé et, remontant dans sa voiture, il se dirigea vers l'hôpital Cochin.

Louise, enfin, était sortie du coma et la fièvre qu'avait provoquée la blessure s'était sensiblement atténuée.

— Pour des raisons que vous devez concevoir, dit Jérôme d'Orfeuill à l'interne qui le reçut, je préférerais ne me rendre auprès de ma femme qu'après qu'elle aura été prévenue de ma visite. Je serais désolé si ma présence à son chevet devait provoquer une aggravation de son état.

— Maître, répondit le jeune médecin, je vais aller moi-même préparer Madame d'Orfeuill. Au cas où j'observerais une émotion dangereuse, je vous en ferais part et vous renoncerez à voir votre malade avant quelque temps.

L'avocat s'inclina :

— Merci, docteur, dit-il.

Et il attendit le retour de l'interne. Il n'attendit d'ailleurs pas longtemps. Quand, à peine après dix minutes d'absence, le médecin revint :

— Maître, dit-il, je crois pouvoir assurer que votre visite aura, au contraire de ce que nous redoutions, une influence heureuse. Madame d'Orfeuill, qui a toute sa lucidité, a parfaitement maîtrisé le violent émoi qu'a fait naître le message dont vous m'aviez chargé. S'il vous plaît de me suivre...

Tristesse des salles d'hôpitaux où souffrent ensemble, où meurent côte à côte les malheureux qui y ont trouvé un asile ! Jérôme d'Orfeuill, en dépit de son ressentiment, éprouva pour sa femme un peu de pitié. Elle, sa Louise, la mère de ses enfants, là, dans un de ces lits de misère !

— Le châtement ! fit une voix intérieure.

Le châtement ! Pourquoi fallait-il qu'un mari et trois enfants eussent à le supporter ?

Le médecin, qui précédait d'Orfeuill, se tourna vers lui.

— Excusez-moi, dit-il ; je vous ai fait traverser une grande salle pour vous faire gagner du temps. Madame d'Orfeuill a été hospitalisée dans une toute petite pièce où trois lits seulement ont été aménagés.

L'avocat éprouva un soulagement. L'entrevue qu'il allait avoir avec la parente n'aurait qu'un nombre réduit de témoins.

Or, elle n'en eut aucun. Par bonheur, deux lits sur trois étaient inoccupés et Louise était seule, comme dans une chambre de clinique.

Lorsqu'elle entendit résonner les pas des visiteurs sur les dalles, elle se tourna vers eux et souleva légèrement sa tête :

— Je vous en prie, Madame, s'écria le médecin ; pas de mouvement, pas d'imprudences. Je viens d'affirmer à Monsieur d'Orfeuill que vous ne courriez plus aucun danger. Mais il vous faut être très raisonnable.

Il s'effaça et Jérôme fut devant sa femme.

Maintenant elle fermait les yeux, comme si la vue de son mari l'eût torturée. Il l'appela doucement :

— Louise !...

Alors elle souleva les paupières et un sourire douloureux se figea sur son visage défat. Puis, d'une voix très basse, très lasse, elle demanda :

— Nos enfants ?

— Vous les reverrez bientôt, répondit Jérôme.

Ce « vous » — car depuis longtemps il avait accoutumé de la tutoyer — la frappa en plein cœur.

La pâleur de ses traits s'accrut et, une fois encore, elle ferma les yeux. Jérôme d'Orfeuill dit :

— C'est pour eux que je suis venu, Louise. J'ai voulu les rassurer. Voulez-vous que je vous les amène demain ?

Elle secoua la tête :

— Non, murmura-t-elle.

— Pas même Lucette ?

— Non.

Et elle ajouta :

— A moins que vous me pardonniez, mon ami...

Il ne répondit pas. Pourtant un violent combat se livrait en lui. Combien de fois avait-il sollicité l'indulgence des juges ou des jurés en faveur de ceux qu'il avait été chargé de défendre ! Combien de miséricorde il avait puisée dans son âme ! Pour combien de femmes infidèles il avait trouvé des excuses qu'il s'était efforcé de faire accepter !

Et quand il s'agissait de la mère de ses enfants il allait se montrer intraitable ?

Elle attendait les mots qu'elle osait à peine espérer. Et parce que toujours il se taisait, elle dit :

— Je n'aurais pas dû... pas dû douter... Dieu m'a punie.

Douter ? De qui ou de quoi avait-elle douté ? Blessée, à demi-mourante, elle rusait encore ?

Il eut une révolte. Mais l'interne lui touchait le bras :

— Maître, je vous en prie... Il ne faut pas prolonger cet entretien... Jérôme d'Orfeuill se retira.

V

UNE LETTRE DE BRUXELLES

L'AFFAIRE QUE devait plaider M^e Jérôme d'Orfeuill venait ce jour-là à quinze heures devant les Assises.

A midi, son concierge lui vint remettre son courrier de la deuxième distribution.

Une lettre, timbrée de Bruxelles, attira tout de suite l'attention de l'avocat.

Il était alors à table avec ses enfants. Contrairement à l'habitude qu'il s'était imposée de ne jamais lire quoi que ce fût pendant les repas, il glissa son couteau dans l'angle de l'enveloppe, fendit le papier et en tira quelques feuillets qui portaient une écriture serrée, et, lui semblait-il à première vue, précipitée.

Il alla à la signature et, soudain, il pâlit. La lettre était de Marc Sanders.

Un brouillard s'étendit devant les yeux de M^e d'Orfeuill. Il se leva et, s'adressant à Lucette :

— Je vais m'absenter quelques instants, ma chérie. Surveille bien ton frère et ta sœur.

Il quitta la salle à manger et se réfugia dans son cabinet de travail.

— Allons, se dit-il, du courage.

Il se sentait un peu, dans ce moment, l'âme de l'accusé qui voit se lever le président du jury pour la lecture du verdict qui va le frapper ou l'absoudre.

Les feuillets tremblaient au bout de ses doigts. Marc Sanders ! Celui



Tu revenais, mon chéri

Ta première perle ! Je me demandais : me trouvera-t-il encore charmante ?

Tu aimais mes mains. Mais on dit qu'un travail de guerre tel que le mien détruit la moiteur embellissante de la peau des mains.

J'aurais détesté aller à ta rencontre avec des mains rêches, chéri. Mais je n'ai pas eu à le faire. Une de mes compagnes d'usine m'a parlé de la Lotion Jergens. Depuis, je m'en sers religieusement, pensant à toi. Mes mains sont devenues plus douces, plus lisses.

Je suis heureuse — grâce à Jergens. Tu aimes toujours mes mains, dis ?



Près de 3 sur 4 parmi les jeunes mariées de guerre emploient la Lotion Jergens. Soins quasi-professionnels ! Contient 2 ingrédients dont usent maints docteurs pour rendre douce une peau rêche et gercée. Facile Ne colle pas. Ayez toujours la Lotion Jergens.

JERGENS LOTION POUR DES MAINS DOUCES, ADORABLES
(FABRICATION CANADIENNE)

qui avait été son ami et, sans doute, l'amant de Louise...

— Allons! murmura-t-il une fois encore.

Et il lut :

« Monsieur,

« Quand vous lirez cette lettre, j'aurai quitté Bruxelles pour une autre ville. N'importe laquelle. Car je vais à l'aventure, moins pour me soustraire au châtiement que je mérite que pour tenter de fuir le remords qui m'accable.

« J'aurais dû avoir le courage de rester et d'aller vous trouver après l'horrible chose que j'ai faite, moi, votre ami, et le cruel « accident » qu'elle a provoqué.

« Ah! d'Orfeuil, si vous voulez connaître ma souffrance, mesurez-la à la vôtre.

— Était-je fou? Je ne sais pas. Je ne sais plus. J'ai été, certainement, une brute.

« Il y avait des mois, il y avait des années que j'aimais votre femme. Je l'aimais de toute la passion de ma chair.

« Excusez-moi d'écrire de telles choses. Je sais qu'elles vont vous torturer. Mais il faut bien que vous sachiez qu'il y avait en moi comme une maladie, une aberration qui m'a conduit à l'ignominie et qui, peut-être, me conduira à la mort.

« Un désir de bête.

« Comment n'avez-vous rien vu? Comment n'a-t-elle pas compris? Je vous assure, cependant, qu'en sa présence j'étais secoué de frémissements et que mes yeux devaient trahir la fièvre qui me dévorait. Non? Peut-être. Je ne sais pas. Il me semble que je devais ressembler à un faune dans les moments que j'étais auprès de... de Madame d'Orfeuil.

« D'abord, j'ai essayé de lui faire une cour discrète. Ah! comme il m'a fallu de volonté pour ne rien brusquer, pour ne pas l'effaroucher. Je savais, Monsieur, combien elle vous était attachée, combien lui était cher son foyer... Mais j'espérais quand même... Les femmes, vous savez ça, vous qui en avez eu tant de confidences, les femmes, il suffit d'un jour, d'une heure... Elles ont toujours un moment de défaillance qu'il faut savoir découvrir.

« Elle ne vous a jamais rien dit, Monsieur? C'est étrange. J'ai toujours redouté qu'elle vous mit au courant de mes tentatives et qu'un jour vous me chassiez de chez vous.

« Parbleu! Elle espérait me lasser et elle ne voulait point briser, par des confidences inutiles, l'amitié que nous avions l'un pour l'autre, vous et moi.

« Ce que je ne pouvais obtenir par la séduction, je résolus un jour de l'avoir par la ruse.

« J'ai sans doute tort d'écrire « je résolus ». Ce fut, plutôt qu'un calcul, une inspiration. Inspiration abominable, oui, mais qui s'imposa comme un besoin, comme une faim.

« Un après-midi — il y a à peine six jours de cela — je guettai une sortie de Madame d'Orfeuil et j'eus la chance...

« Pourquoi ai-je écrit ce mot « la chance »?... Ah! d'Orfeuil, vous voyez bien que je suis fou!

« Oui: je vis sortir votre femme et je la suivis sans qu'elle me remarquât. Elle se dirigeait vers le Bon Marché et j'eus la certitude qu'elle allait y entrer pour faire quelques emplettes ou, simplement, pour y flâner.

« Ah! la magnifique occasion que j'avais là!

« Je courus et j'arrivai quelques secondes avant elle. Je me plaçai devant l'entrée qu'elle allait certainement emprunter et... Et elle fut là.

« Je ne saurais dire si ma rencontre l'importuna: vous savez comme elle a toujours su dissimuler le moindre ennui, la moindre contrariété, par bonté, par indulgence, par résignation.

« Quand je l'eus saluée, je lui dit, assez brutalement :

« — Excusez-moi, Madame, je vous attendais...

« Et parce qu'elle manifestait de la surprise, j'ajoutai :

« — Je vous attendais ici parce que je vous ai vue sortir de chez vous et que je vous ai suivie.

« — Dans ce cas, me répondit-elle, souffrez, Monsieur Sanders, que je ne m'attarde pas plus longtemps avec vous.

— Au contraire, Madame, m'écriai-je. Au contraire, et vous voulez savoir pourquoi je me suis permis de vous épier et de me trouver sur votre passage. J'accomplis peut-être une mauvaise action mais il me semble, à moi, que c'est un devoir.

« Je la vis pâlir et je l'entendis balbutier :

« — Pourquoi ne pas vous adresser à mon mari?

« — C'est précisément de votre mari qu'il s'agit, répondis-je.

« Et, très vite, à voix basse, je continuai :

« — Votre mari... Il a une amie. Une amie qui fut la mienne et qu'il m'a prise. J'ai pu m'emparer de quelques-unes des lettres qu'il lui a écrites. Votre foyer est menacé, Madame. Voilà... Quand vous le voudrez, je vous montrerai les billets. Vous verrez comme on se joue de vous.

« Ah! Monsieur, avoir fait cela, moi! Et oser vous en faire l'aveu! Mais il faut bien, n'est-ce pas? Il faut bien si je veux réparer le mal que j'ai fait — et s'il en est encore temps.

« Je quittai votre femme et j'attendis. De deux choses l'une: ou bien elle allait vous rendre compte de ce qui s'était passé et vous ne tarderez pas à me demander raison de mon étrange conduite; ou bien elle garderait le silence et ma semence germerait.

« Elle ne vous a rien dit, n'est-ce pas, d'Orfeuil? Quand j'en ai été persuadé, il m'a semblé que j'étais

le maître de tous les bonheurs de la terre.

« Deux jours d'attente, de cette attente où l'on passe par toutes les espérances et par tous les désespoirs.

« Et puis j'ai eu un coup de téléphone. Votre femme me demandait un rendez-vous.

« Maintenant, Monsieur, imaginez mon ivresse, mes rêves!

« Je chantais, je pleurais, je tremblais. J'étais fou... Je continuais à être fou, plutôt. Et de quelle folie!

« Je me disais: elle va venir avec le dessein de se venger. J'étais fou, vous dis-je.

« Et les lettres que je lui avais promises? Quand elle se rendrait compte de ce que j'avais menti, de ce que je lui avais tendu un piège... Pauvre imbécile que j'étais!

« Je lui avais donné rendez-vous dans la maison que vous savez. Pourquoi? Mais parce que ma concierge, mes voisins d'appartement pouvaient la reconnaître. Aux Lilas, elle n'était rien qu'une femme anonyme.

« Si elle a hésité? Oui, Monsieur. Et j'ai eu toutes les peines du monde à la convaincre.

« Bref, elle est venue.

« Je la vois encore. Elle arrive, craintive, le visage ravagé, toute frémissante. C'était l'horreur qui la devait faire frémir. Je crus, alors, que c'était cet émoi qui s'empare de toutes les femmes.

« Je lui offre mon bras et nous nous engageons dans l'ascenseur.

« Là-haut. Un couloir. Un appartement.

« — Entrez, dis-je.

« Et lorsque je l'ai eu fait asseoir dans un fauteuil qui l'absorbait toute, je suis allé refermer la porte — au verrou.

« Je l'ai entendue qui me demandait :

« — Les lettres, Monsieur Sanders? Les lettres que vous deviez me montrer, où sont-elles?

« Alors, je suis allé vers votre femme, Monsieur, et je lui ai dit :

« — Les lettres, je ne sais pas si votre mari en a écrit à des amies: je ne sais même pas s'il a eu des amies. Ce que je sais c'est que je vous aime depuis le jour où je vous ai rencontrée.

« Ces mots-là, ce ne sont peut-être pas ceux que j'ai prononcés. Mais l'aveu a été brutal. Je devais être hideux de sadisme.

« Votre femme s'est levée et j'ai vu dans ses yeux une lueur atroce qui luisait. Elle était toute pâle, aussi pâle que j'étais rouge.

« Je marche vers elle pour la happer.

« Elle se recule. Et soudain je la vois s'abattre cependant qu'un cri étouffé s'échappe de ses lèvres blanches.

« Morte? Ah! comme je voudrais savoir si elle vit encore, si je ne l'ai pas tuée! Mais j'ai eu beau éplucher tous les journaux qu'il m'a été possible de me procurer. Je n'ai rien vu, je n'ai rien su.

« Morte! Elle n'est pas morte, n'est-ce pas?

« Sous sa tête du sang coulait...

« Je me suis enfui, comme un voleur, comme un assassin. Et maintenant je suis en Belgique. Demain où serai-je?

« Jérôme d'Orfeuil, vous qui avez été mon ami, vous que j'ai si horriblement torturé, je vous jure que votre femme n'est pas coupable. Je vous jure qu'elle n'a rien à se reprocher sinon d'avoir cru à mes diaboliques mensonges, sinon d'avoir un instant douté de vous.

« Si elle n'est pas morte, dites-lui, quand elle reprendra sa place au foyer que j'ai voulu détruire, que le remords m'accable et que je lui demande pardon.

« Et vous aussi, d'Orfeuil, pardonnez-moi.

« Si je devais être arrêté, un jour, mettez-vous à la place de l'avocat qui me défendrait. Dites-vous ce que vous diriez à mes juges: que j'ai été un malade, un fou et que je mérite la pitié.

« Mais on ne m'arrêtera pas. Je fuirai au loin et toujours jusqu'à ce que la mort me prenne.

« Adieu, Jérôme d'Orfeuil.

« Adieu et pardon! »

— Papa! Papa! Vous n'êtes pas malade, dites?

Lucette avait entouré de ses bras le cou de son père au moment qu'il était revenu reprendre sa place à la table.

— Non, répondit-il, ma chérie. Cette lettre vient de m'apprendre que votre maman est tout à fait hors de danger et que bientôt, très bientôt, nous l'aurons encore auprès de nous. Allons, les enfants! Plus d'inquiétudes. On va être heureux, encore. On va être heureux à ne plus savoir que faire de son bonheur.

VI

SA PLUS BELLE PLAIDOIRIE

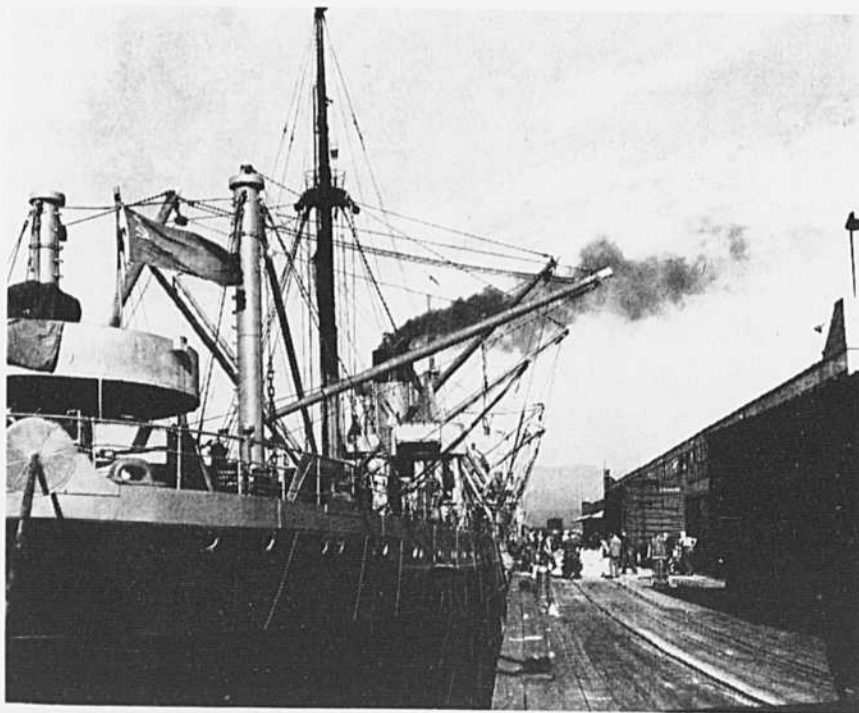
QU'EST-IL donc fait pour être si en retard? La pendule marquait deux heures dix.

Mais, parbleu! les enfants étaient déjà depuis longtemps repartis pour l'école. Et maintenant il lui était impossible d'aller à Cochin.

Ce qu'il a fait? Il a relu dix fois la lettre de cet abominable Sanders. Et après chaque lecture il s'est plongé dans une rêverie amère et qui, pourtant, lui a semblé être un bain très doux.

Si Sanders, pour sauver Louise, n'a pas inventé une odieuse fable... Mais ce serait là une chose si surnaturelle, si miraculeuse qu'il est préférable de ne rien espérer.

Si Sanders a dit vrai... Peut-être vous est-il advenu de vous trouver en pleine campagne, en plein désert dans le moment que l'ouragan a jeté sur vous un cyclone, un ouragan



On reconnaît, par le pavillon, que le cargo ci-dessus a franchi la longue et périlleuse distance qu'il peut y avoir entre un port de l'U.R.S.S. et un autre de notre pays. C'est qu'en effet, nous voyons ici le *Wellan*, cargo de la marine marchande russe en train d'être chargé dans un port du Canada, ce qui démontre, plus éloquemment que les mots, l'étroite collaboration qui existe entre les Nations-Unies. Notre admiration peut être grande pour le magnifique travail accompli par nos alliés, et elle l'est d'autant plus que nous y participons dans la mesure de nos moyens.

Photo de l'O.N.F.

monstrueux. Le vent hurle. Le ciel enfante des démons. La foudre clame sa fureur et embrase l'espace. Des fléaux s'abattent, hachant toutes choses. Et il semble que rien ne va résister au titanesque effort des éléments.

Vous vous êtes accroupi quelque part, derrière un rocher, sous une touffe et vous avez senti votre cœur sauter à chaque souffle, à chaque cri du monstre déchaîné. Cent fois vous avez cru vivre votre dernière seconde.

Et soudain vous vous êtes retrouvé debout dans un rayon de soleil illuminant la terre désolée.

Jérôme d'Orfeuil vient de traverser une telle épreuve. Et le rayon de soleil — l'espérance que Mars Sanders a dit vrai — l'éclaire parmi les ruines où il a cru voir son foyer.

Il est deux heures vingt. Pourquoi donc s'est-il mis en retard? Il serait allé revoir Louise et il lui aurait demandé s'il était vrai que Sanders se fût conduit aussi abominablement.

Et il saurait, maintenant! Mais il n'a plus le temps d'aller là-bas. Et il devra entrer dans la salle des assises avec à l'âme et à l'esprit le poids du doute dont il ne peut complètement se débarrasser.

Jérôme d'Orfeuil n'est pas, dans cet après-midi, le brillant défenseur qu'on avait accoutumé de voir à son banc. Il semble si loin des débats! Ce qui se passe, ce qui se dit, il n'en sait rien.

Sa cliente — une femme qui a tué son mari ivre et qui, paraît-il, la menaçait — sa cliente doit se demander s'il n'a pas été soudoyé par la partie civile. Le président le regarde par moments, et l'on dirait qu'il hoche la tête dans un sentiment de pitié.

Nul ne sait que Mme d'Orfeuil a été trouvée à demi-morte dans une chambre d'hôtel. Du moins, nul ne le sait officiellement.

Un voile a été jeté sur le drame. Mais le drame labouré encore le cœur et le cerveau de l'avocat.

Jérôme d'Orfeuil n'a même pas entendu la lecture de l'acte d'accusation et il assiste, impassible, lointain, au défilé des témoins.

Sait-il que le président vient de lever l'audience? Son confrère lui touche l'épaule.

— Mon cher d'Orfeuil...

Il se lève, reprend son dossier. Et demain, quand le ministère public aura dressé son réquisitoire, il faudra qu'il arrache aux jurés un verdict d'acquiescement.

Il était sept heures quand Jérôme d'Orfeuil quitta le Palais de Justice. Tout de suite il sauta dans une voiture et se fit conduire à l'hôpital Cochin.

Et quand il s'y présenta il entendit cette parole:

— Monsieur, toute visite aux malades est interdite à partir de seize heures.

Alors il sortit de son engourdissement et il retrouva toute sa volonté.

— L'interne de service, dit-il... Pouvez-vous remettre ma carte à l'interne de service?

L'infirmier l'invita à s'asseoir, en attendant. Quand il revint:

— Veuillez me suivre, Monsieur, dit-il.

Quelques instants plus tard Jérôme d'Orfeuil était au chevet de Louise.

Il se pencha et, maîtrisant la violente émotion qui le bouleversait:

— Tu m'as dit, murmura-t-il, tu m'as dit que Dieu t'avait punie. De quel crime?

Elle ferma les yeux et elle répondit:

— D'avoir douté de toi!

Un rayon illumina la vie.

— Il est donc vrai, balbutia-t-il éperdu, que cet homme...

— Marc Sanders...

— Que cet homme t'avait attirée dans un guet-apens?

Elle entr'ouvrit ses paupières et, les yeux brillants d'une folle espérance, elle interrogea:

— Tu savais donc?...

— Oui. Une lettre, répondit-il. Une lettre qu'il m'a écrite de Bruxelles. Il s'accuse; il affirme que tu n'as rien à te reprocher.

— Si, fit-elle. Mon doute. L'outrage que je t'ai fait en me prêtant à son atroce calomnie. J'aurais dû te mieux connaître. Pardon, mon ami... Dieu m'a assez punie pour que tu m'accordes ton pardon.

Elle sentit, sur son visage amaigri et toujours pâle, la brûlure des larmes qu'il versait. Et elle défaillit sous le baiser d'amour qu'il lui donna.

•

Il n'avait pas dormi. Mais quand, le lendemain, il se leva pour plaider, ceux qui le connaissaient le retrouvèrent.

Et ce furent, pendant deux heures, les plus magnifiques périodes d'éloquence que cette salle d'opprobre eût depuis longtemps entendues.

Tour à tour il fut lyrique et pathétique. Le mort odieux, l'homme qui, par sa brutalité, par ses vices avait détruit le foyer, ce fut lui que Jérôme d'Orfeuil quillotina.

Le calvaire de l'accusée, il le gravait, en eau-forte. Une épouse meurtrière? Une victime qu'il fallait rendre à ses enfants. Ah! Comme il parla d'eux!... Mais n'était-ce pas les siens qu'il voyait? N'était-ce pas Lucette, Micheline et René qui plaçaient pour les petits de la maman opprimée?

Quand il s'assit, la sale crépita en applaudissements.

Et plus tard, lorsque, libérée, sa cliente lui prit les mains pour y poser ses lèvres brûlantes, il crut recueillir les baisers frémissants de Louise, de sa Louise retrouvée.

EPILOGUE

LOUISE D'ORFEUIL qu'on vient de ramener, a ses trois enfants autour d'elle. Il lui semble que jamais elle ne pourra assez les embrasser.

Et lui, Jérôme d'Orfeuil, penché sur le groupe, il verse des larmes.

Des larmes qui sont les dernières gouttes d'un effroyable orage.

Et qui sont, aussi, l'aiguail du bonheur pour toujours reconquis.

PAUL MARAUDY

•

Elle — Toutes les femmes devraient être belles et sourdes.

Lui — Pourquoi cela?

Elle — Nous devrions être belles pour que les hommes nous aiment et sourdes pour que nous puissions les aimer.

•

Monsieur et madame sont à un bal de société très chic et où il y a un buffet bien garni des meilleures boissons. Monsieur n'aime pas beaucoup la danse, il préfère le buffet et il y fait de fréquentes visites.

— Cela fait déjà douze fois que je te vois aller au buffet, lui dit sa femme, je les ai comptées.

— Oui, répond le mari, mais comme je ne veux pas passer pour un ivrogne, j'ai la précaution, à chaque fois, de dire que je vais chercher un verre pour toi.

Pas besoin de BEURRE pour ces brioches

Brioches 'Magic' à la cannelle

| | |
|----------------------------------|------------------------|
| 2 tasses farine tamisée | ¼ tasse lait (environ) |
| 4 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic' | Cassonade |
| ½ c. à thé sel | Cannelle |
| 4 c. à soupe shortening | ½ tasse raisins |

Mélangez et tamisez les trois premiers ingrédients. Incorporez le shortening en mélangeant bien. Ajoutez le lait pour faire une pâte lisse. Pétrissez ½ minute sur planche légèrement enfarinée. Abaissez la pâte à ¼ pouce d'épaisseur, lui donnant une forme oblongue. Saupoudrez de cannelle, cassonade et raisins. Roulez sur la longueur et tranchez à 1 pouce d'épaisseur. Cuisez les tranches à plat dans une assiette à tarte ou à muffins, durant 15 minutes à four chaud (450°F.). Donne 10 brioches.



Tout le monde s'en réglera chez vous...

La rareté du beurre ne veut pas dire que vous devez priver votre famille de ces délicieuses brioches que l'on fait à la maison. Les Brioches 'Magic' à la cannelle qui fondent dans la bouche et dont tous se régalaient, ne requièrent pas une parcelle de beurre!

Toutefois, n'oubliez pas que la réussite de ces brioches dépend de la poudre à pâte. 3 ménagères canadiennes sur 4 emploient la 'Magic' pour assurer à leurs pâtisseries une mie fine et légère, une saveur supérieure. Pour protéger vos précieux ingrédients et éliminer la possibilité de gaspillage, demandez toujours la 'Magic'. Coûte moins de 1¢ par cuisson ordinaire.





Pour Aider un Enfant à
"Se Refaire"
**APRÈS UNE
MALADIE**

Pour hâter la convalescence après la maladie, plusieurs médecins conseillent la Nouvelle Ovaltine Améliorée.

La Nouvelle Ovaltine Améliorée fournit de la nourriture concentrée soumise à des procédés spéciaux qui la rendent facile à digérer. Ce breuvage-aliment se digère, habituellement, quand rien autre chose ne semble convenir.

La Nouvelle Ovaltine Améliorée est plus riche que jamais en certains éléments nutritifs vitalement nécessaires et qui comprennent les Vitamines A, B, et D, ainsi que les minéraux: calcium, phosphore et fer, qui peuvent faire défaut dans les régimes alimentaires assignés aux convalescents.

Essayez cet Aliment Restaurateur
Quand vous avez besoin de vous restaurer, essayez de prendre la Nouvelle Ovaltine Améliorée trois ou quatre fois par jour. Prise chaude au coucher, elle aide le corps à se détendre et favorise un sommeil reposant. Achetez-en une boîte aujourd'hui à votre pharmacie ou à votre épicerie.

Postez pour obtenir un échantillon gratuit

A. Wander Limited,
Dépt. 104, Peterborough, Ont.
Veuillez m'envoyer un échantillon de la Nouvelle Ovaltine Améliorée et le livret de renseignements sur sa valeur nutritive. (Un échantillon offert par personne.)

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

Nouvelle
OVALTINE
Améliorée

38F



● Rappelez-vous que lorsque vous taillez vous-même vos cors vous n'en enlevez que le dessus—le cor reste dans l'orteil, prêt à repousser. Mais Blue-Jay médicament aide à soulager la douleur, à enlever le cor, ainsi qu'indiqué ci-contre. Blue-Jay coûte très peu—quelques sous seulement pour traiter chaque cor—à tous les comptoirs de pharmacie et d'articles de toilette.



Taillez les cors n'en enlevez que le dessus—le cor reste à l'intérieur.



Le médicament Blue-Jay détache doucement le cor et permet de l'enlever facilement.

* Dans les cas opiniâtres il faudra plusieurs applications.

BLUE-JAY
EMPLÂTRES ANTICORS BAUER & BLACK

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez nos coupons d'abonnement

L'étiquetage des succédanés

EN GRANDE-BRETAGNE

DANS LE BUT de protéger le consommateur contre les fabricants de denrées alimentaires sans scrupules, dont les produits n'ont pas toujours la qualité nutritive qu'ils leur attribuent, le Ministère de l'Alimentation en Grande-Bretagne a assumé de nouveaux pouvoirs, lisons-nous dans un rapport reçu de M. J.-A. Langley, Commissaire du Commerce à Londres.

Ce Ministère a la responsabilité de fournir aux consommateurs un approvisionnement de denrées alimentaires suffisant en quantité et satisfaisant en qualité, de façon à maintenir la nation en bonne santé. De ceci découle l'obligation d'empêcher que le consommateur soit mis sous une fausse impression par les denrées alimentaires offertes en vente.

Cette protection, fait remarquer M. Langley, est encore plus importante en temps de guerre qu'en temps de paix. En temps d'abondance, en effet, des assertions fausses et de nature à tromper concernant la qualité ou les propriétés nutritives de denrées alimentaires particulières, quoique hautement répréhensibles, peuvent causer moins de tort qu'en temps de guerre, vu que dans le premier cas des quantités suffisantes de denrées alimentaires alternatives peuvent s'obtenir. Mais quand le régime alimentaire de la nation suffit à peine à maintenir la santé, l'usage d'articles inférieurs pour lesquels sont avancées des prétentions exagérées peut entraîner des conséquences sérieuses, surtout chez les mères, les enfants et les adolescents.

Comme première mesure visant à la protection supplémentaire à donner au public en ce qui concerne la qualité et les propriétés nutritives de son approvisionnement de denrées alimentaires, une ordonnance fut publiée en 1941, prescrivant que c'était une infraction de fabriquer, sauf en vertu d'une licence du Ministère de l'Alimentation, tout produit censé être un succédané d'un aliment. Lorsque ce fut nécessaire, un étiquetage approprié fut exigé comme condition de la délivrance des licences. Des dispositions furent prises en vertu de la Loi des Aliments et Drogues pour appliquer cette ordonnance.

Le Gouvernement a maintenant décidé que, dans les présentes circonstances, le Ministère de l'Alimentation sera tenu responsable de la protection du consommateur contre des assertions fausses et propres à induire en erreur. Il est maintenant stipulé que :

1. — L'étalage d'une étiquette qui décrit faussement toute denrée alimentaire mise en vente est maintenant une infraction, (tandis que sous la loi originale aucune infraction n'était commise tant que n'avait pas été pratiquée une vente) ;

2. — Bien que, en vertu de la Loi, ce soit une infraction de donner une étiquette ou de publier ou de contribuer de quelque façon à la publication d'une réclame qui décrit faussement ou qui est autrement destinée à tromper quant à la nature, à la substance ou à la qualité d'une denrée alimentaire, ce sera maintenant une infraction aussi que de donner une étiquette ou de publier une annonce qui met sous une fausse impression quant à la valeur nutritive ou alimentaire d'une denrée.

En vertu des pouvoirs conférés par les règlements, le Ministère de l'Alimentation établira des types pour les denrées alimentaires particulières à mesure qu'en surviendra la nécessité. On se propose d'exiger que les articles alimentaires portent une étiquette montrant le nom et l'adresse du paquet ; le nom commun ou usuel de la denrée alimentaire ; la quantité minimum de denrée alimentaire renfermée dans le paquet ; et le nom commun ou usuel des ingrédients de la denrée alimentaire.

CULTURE DE PLANTES MEDICINALES AU CHILI

A la suite de développements survenus au cours des récentes années, le Chili produit maintenant de l'opium, de la morphine, du pyrèthre, de la lavande, des huiles de menthe et d'eucalyptus, et des narcotiques, écrit M. M.-J. Vechslor, Attaché commercial du Canada à Santiago.

Les premiers essais eurent lieu sur une ferme près de Santiago, avec des graines de pavot obtenues de la Turquie, de la menthe du Royaume-Uni, de la lavande de France, du fenugrec et de la réglisse de l'Égypte, de la belladone et de la valériane de l'Allemagne, et du pyrèthre de la Dalmatie.

Des graines de culture locale devant servir de base à la production furent obtenues après un grand nombre d'investigations entreprises dans le but de conserver leur pouvoir de germination. Les premiers plantages consistèrent en une acre de pavot et une étendue beaucoup plus petite de menthe. Des subventions furent accordées par la Corporation pour le Développement de la Production dès le début, mais elles ont été remboursées depuis, et aujourd'hui nous avons au Chili 370 acres plantées en pavot, 124 en pyrèthre, et 74 en coriandre. Près de 70 et 35 kilogrammes, respectivement, d'opium et de morphine sont produits.

Un cheval cosaque — Suite de la page 9

Pour plus de précaution, il tourna un peu plus à droite encore, convaincu qu'ainsi il s'éloignait du camp ennemi.

Puis, voulant gagner du temps, car le but était encore éloigné, il pressa sa monture.

La chevauchée continua ainsi quelques temps. Soudain, des craquements de branches se firent entendre et aussi le bruit des sabots d'un autre cheval.

— Enfin, se dit avec joie le lieutenant, je suis arrivé. Et, lâchant

la bride, il laissa au cheval toute l'allure.

Chaque foulée le rapprochait d'un camp qu'il devinait sans pouvoir le distinguer dans l'obscurité. Bientôt il entendit des hennissements de chevaux, un bruit de voix.

— Qui vive ? lança soudain une sentinelle dans l'obscurité. Cet appel inattendu, en langue russe, fit tressaillir le lieutenant Horsek. Ce lui fut comme un choc qui faillit le désarçonner.

Qu'est-ce donc ? Où se trouve-t-il ? Pourquoi n'a-t-il pas été interpellé en hongrois ou en allemand ? Est-il possible qu'il soit tombé chez les Russes ? Paralysé par la stupeur, il ne fit à la question aucune réponse. Un instant après, il était entouré de Cosaques barbus, soulevé comme un enfant, dépossédé de son sabre et de son revolver et immobilisé par des mains rudes.

— Tiens, tiens ! Mais c'est notre ami Tourkhantchik ! C'est bien lui, fit la joyeuse voix de Pantkratitch. Ah ! le malin ! Il vient retrouver les siens et leur apporte encore un cadeau.

— Voilà un cheval, un vrai cheval russe ! Il n'a pas voulu vendre les siens pour de l'avoine autrichienne ! s'exclama une autre voix.

Tous les Cosaques se mirent à l'entourer, à passer leurs bras autour de son cou, comme s'ils faisaient fête à un camarade. Pendant ce temps, le rougeaud courait rapporter la chose au colonel.

— Votre Haute Noblesse, Tourkhantchik...

En train de converser avec un autre officier, le colonel demanda avec surprise :

— Qui ça, Tourkhantchik ? Que veux-tu dire ?

— Mais le cheval de notre officier défunt, celui que nous avons perdu l'autre jour...

— Eh bien, après ? demanda avec impatience le colonel.

— Il est revenu de lui-même et, par surcroît, il nous amène un Autrichien. C'est comme s'il voulait nous dire : « Tenez, pays, voilà un cadeau que je vous apporte. Vous m'avez abandonné dans le malheur, mais je ne vous en veux pas. Je me suis échappé de prison tout seul ».

Les mots se pressaient dans la bouche du Cosaque, et sa barbe rouge tremblait de plaisir.

Intéressé, le colonel ordonna de lui amener le cheval.

Avec le cheval, les Cosaques amenèrent l'officier autrichien, à la mine toute déconfite.

Le colonel jeta un regard négligent sur l'Autrichien, puis lui demanda en allemand :

— Dans quelle intention vous promenez-vous si tard, monsieur l'officier ?

L'Autrichien ne répondit pas et son visage devint pourpre de honte.

Le jour commençait à poindre. Les Cosaques continuaient à s'empresser autour de Tourkhantchik et à le bourrer de fourrage ; le cheval, heureux de se retrouver parmi les siens, s'ébrouait joyeusement.

— Mais, il y a quelque chose dans les poches de la selle, Votre Haute Noblesse, déclara Pantkratitch. Et il retira un gros paquet qu'il remit au colonel.

Les yeux du colonel, vieux Cosaque expérimenté, jetèrent une flamme. Ses traits s'animent plus encore, lorsqu'il lut la suscription de l'enveloppe.

— Faites venir mon officier d'ordonnance...

Un instant après, l'officier d'ordonnance partit sur le dos de Tourkhantchik, emportant le document saisi au quartier de l'état-major.

Le soir du même jour, une attaque inattendue de la cavalerie russe ruina tout le plan autrichien, si péniblement élaboré, et l'ennemi recula avec précipitation, en laissant entre les mains des Russes une grande quantité de prisonniers, de pièces d'artillerie et de munitions.

Adapté du russe par

E. HALPÉRINE-KAMINSKY.

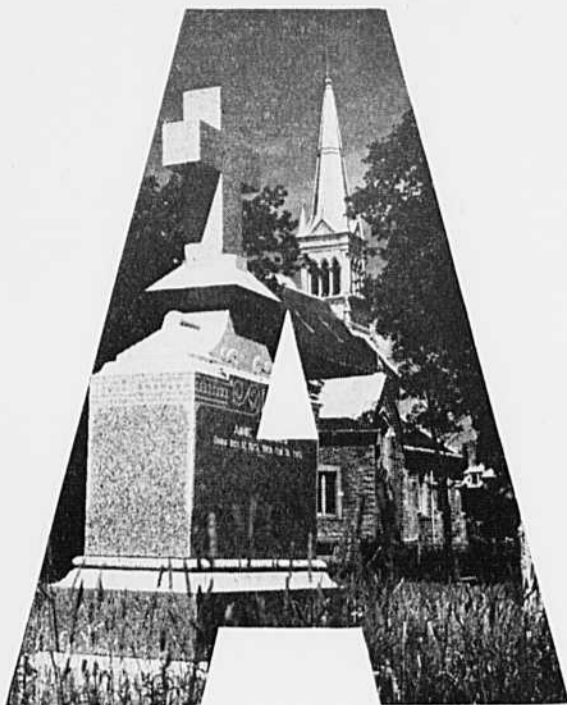
JUDY Garland



On n'en a peut-être pas parlé beaucoup, mais il n'en est pas moins vrai que le mariage de Judy Garland n'a pas été heureux. Judy, la candide, la sympathique Judy, paraît-il, a été grandement ébranlée par cette aventure matrimoniale, tant il est vrai que le mariage, dans le monde des artistes américains de cinéma, doit être considéré comme une aventure. Des échos en marge de cet événement social — si l'on peut dire — nous sont parvenus à l'effet que les amis et proches de la jeune artiste ont craint, pendant un certain temps, que la carrière de la charmante ingénue n'en fut entravée. Mais, fort heureusement, l'épreuve a été traversée avec un courage qui ne laisse d'étonner et qui, assure-t-on, donnera à son tempérament une note nouvelle d'intérêt. « And life goes on... » (Et la vie continue...) comme on dit si justement chez nos voisins !

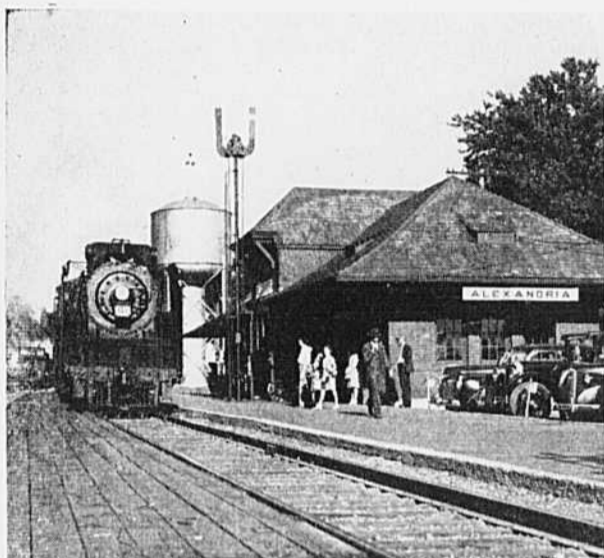


Judy Garland a la meilleure raison du monde de ne pas faire un mystère de son âge puisqu'elle est née le 10 juin 1922. Les yeux de Judy se sont ouverts, pour ainsi dire, sur le monde irréel mais pourtant si attrayant des décors de scène, si bien que l'envers des "music-halls" n'évoque à la jeune star aucun souvenir amer. Haute comme trois pommes, alors qu'elle n'en était qu'au trente et unième mois de son existence, Miss Garland remportait déjà d'éclatants succès par son interprétation toute personnelle de "Jingle Bells". Enfant prodige, Miss Garland l'est toujours puisqu'elle est encore considérée comme étant la plus grande "star" de son âge. Il ne fait maintenant plus de doute que les noms de Judy Garland et de Mickey Rooney feront époque dans l'histoire du cinéma américain et du cinéma tout court...



ALEXANDRIA

UNE VILLE CANADIENNE PARFAITEMENT BILINGUE.



Le cimetière d'Alexandria, à l'ombre de l'église paroissiale où se retrouvent, sur les pierres tombales, autant de noms français qu'écossais. — Petite ville à mi-chemin entre Montréal et Ottawa, quatre trains par jour s'arrêtent à la gare. La population d'Alexandria est de près de 2,000 habitants.



La grand'rue commerçante d'Alexandria qui compte cinq fabriques où travaille une forte partie de la population. 240 citoyens d'Alexandria se sont enrôlés dans nos forces armées.

UNE TRANQUILLE petite ville, sise dans l'est de l'Ontario peut se vanter d'avoir 240 de ses habitants dans les forces armées; 240 sur une population de tout au plus 2000. Deux familles, du nom de Kemp et Bédard ont à elles seules 13 fils enrôlés. Il n'y a personne dans la région qui ne peut se vanter d'avoir au moins un parent portant l'uniforme canadien.

Sise au cœur du comté de Glengarry, à mi-chemin entre Ottawa et Montréal, la ville d'Alexandria a été immortalisée par les deux fameux ouvrages « Glengarry Schooldays », et « The Man from Glengarry », dont l'auteur Ralph Connor (Le Rév. Charles Gordon) est né à quelques milles au nord de la ville. Il relata fidèlement les belles heures de son enfance, dans cette région qui ne faisait qu'émerger de son état de territoire indien. Il écrivait ensuite « Sky Pilot », ses réactions morales et physiques devant la guerre de 1914, à laquelle il prit une part active en France.

Le comté de Glengarry s'enorgueillit aussi de ses 174 fils, et d'une fille, la garde-malade Janet McIntosh, qui sacrifiaient leur vie pour la cause canadienne, sur le Front Ouest. Un cimetière d'une noble simplicité, un hexagone placé à l'entrée de la ville, a confié les noms de ces héros à la postérité.

Et dans cette liste émouvante se révèle l'ascendance française et écossaise des habitants d'Alexandria. Aux côtés d'Andrew Fergus repose Louis LaFave; David Larocque voisine Gregor Stuart; et Walter St-John, Eli et Louis Bovi-

neau. Jérôme Poulin, Duncan McCullum et Andrew Rory MacDonald sont voisins dans la mort comme ils l'étaient de leur vivant, dans cette paisible ville.

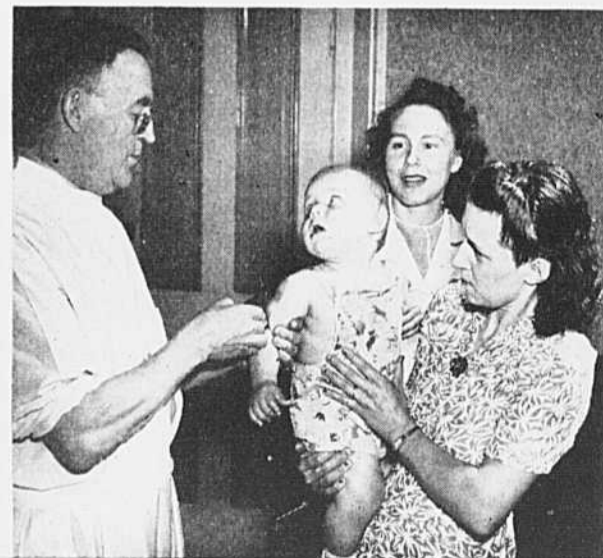
Sur le cimetière, bien en évidence, on peut voir une autre preuve de cette unité raciale qui caractérise Alexandria. Gravés au bas de la stèle, ces trois mots « JE ME SOUVIENS », en français d'abord, puis en anglais et en gaélique.

Et près de ce monument, un autre a été élevé, celui-là pour commémorer un héros qui rallia sous ses ordres les hommes valides du comté, pour combattre de 1774 à 1784: le lieutenant-colonel John MacDonald.

Il fut un temps où une industrie des mieux connues opérait à Alexandria. C'était avant l'ère de l'automobile, dans ces temps aujourd'hui révolus des bogheis et des voitures à chevaux. Qui n'a pas connu, qui n'a pas voyagé dans un bogheï marqué du nom de Munro & McIntosh Carriage Co? Cette fabrique était à Alexandria et y opéra jusqu'au jour où la suprématie de l'automobile s'avéra trop grande pour permettre à une carrosserie de faire ses frais. En plus de cette fabrique, il y avait à Alexandria une usine où l'on assemblait les fournitures pour le ministère des postes. La plupart de cet équipement est encore en service aujourd'hui: boîtes aux lettres, boîtes aux colis, etc. Mais un jour vint où, tout comme l'autre fabrique, elle dut fermer ses portes et aujourd'hui, des ronces et des mauvaises herbes se disputent l'emplacement où s'élevaient autrefois ces deux industries.



La famille Bédard compte sept fils dans l'armée canadienne. M. Bédard est charpentier. Ici, Mme Bédard avec ses autres enfants: Colette, Thérèse, Roger, Mme Marcel Bédard, Laurence, Claude et Annette. Thérèse (debout, au centre, à l'arrière) rêve de s'enrôler dans les C.W.A.C.



L'unité sanitaire volontaire d'Alexandria, en coopération avec le service sanitaire de Glengarry, entretient une clinique d'inoculation anti-diphthérique gratuite. Bébé René Laflamme, dans les bras de sa mère, et le Dr D.-J. Dolan.

ALEXANDRIA

240 DE SES HABITANTS SUR 2,000 SONT DANS L'ARMÉE.

Personne là-bas n'aime à se remémorer les jours d'angoisse de la crise, alors que 40% d'entre eux touchaient des allocations de chômage. Aujourd'hui, tout le monde travaille, 54 heures par semaine, dans les cinq industries de la ville. Ce ne sont pas des usines du calibre des usines mentionnées plus haut, et qui disparurent avec le temps, mais ce sont des usines tout de même, et très bien actives malgré leur production restreinte et leur exigüité. Et les citoyens d'Alexandria se promettent bien de ne pas laisser une autre dépression les réduire au chômage. Ils économisent autant qu'il leur est possible, convertissant tous leurs surplus en certificats d'épargne de guerre et en obligations. Ils dépassent toujours l'objectif fixé pour les emprunts de la Victoire locaux.

Trois de ces usines sont des moulins à scie, fournissant actuellement l'industrie britannique de morceaux de 2" x 2". On se demande bien, de par la ville, quelle est l'utilité de ces pièces de bois. Les conjectures sont nombreuses, et les rumeurs courent à qui mieux mieux. Un ouvrier se hasarde à dire que ces ais servent probablement à faire des bobines de tissage. Un autre prétend qu'on en fait des chenilles pour les tanks. Un autre encore, plus circospect, celui-là, dit qu'ils sont « pour usage général ». Quoi qu'il en soit, et malgré le mutisme soutenu des autorités, les 70 menuisiers employés à cet ouvrage n'en continuent pas moins de travailler d'arrache-pied, pour fabriquer ces mystérieux 2" x 2", à l'usage secret.

Une autre fabrique, la « Alexandria Broom Handle Works », façonne des skis pour la Russie. Et la « Alexandria Wood Products Ltd », de son côté, fabrique des bâtons de gouret pour les ligues sportives majeures, ainsi que pour les ligues militaires. A l'usine de la « Guaranteed Glove and Sport Garment » dirigée par un Montréalais, H. Carmen, plus de 35 citoyens et citoyennes d'Alexandria s'appliquent à fabriquer des parkas, ces vêtements fourrés qui servent dans le Grand Nord, pour les ouvriers et soldats travaillant au parachèvement de la route de l'Alaska. Et de son côté, la « Alexandria Glove Work » a 40 employés qui travaillent à assembler des gants et des mitaines de travail.

Les Ecosseis qui s'infiltrèrent dans la région vers 1803, et qui la déclarèrent colonie de façon officielle en 1819, et les Français qui vinrent s'ajouter aux premiers colons quelques années plus tard étaient tous de la même religion, et sont aujourd'hui tellement mariés entre eux que les noms de famille peuvent très peu souvent donner une idée exacte de l'origine raciale des uns comme des autres. Il y en a qui s'appellent Neil LaFave, et d'autres qui sont devenus Pierre MacDonald. Mélange parfait de noms écossais français et irlandais. Ils vivent tous en complète harmonie, et nous donnent un frappant exemple d'unité nationale.

Prenez la famille Kemp, par exemple. Cinq d'entre eux sont outre-mer, en service actif. Un (Lire la suite à la page encyclopédique)

(Photos Office National du Film).



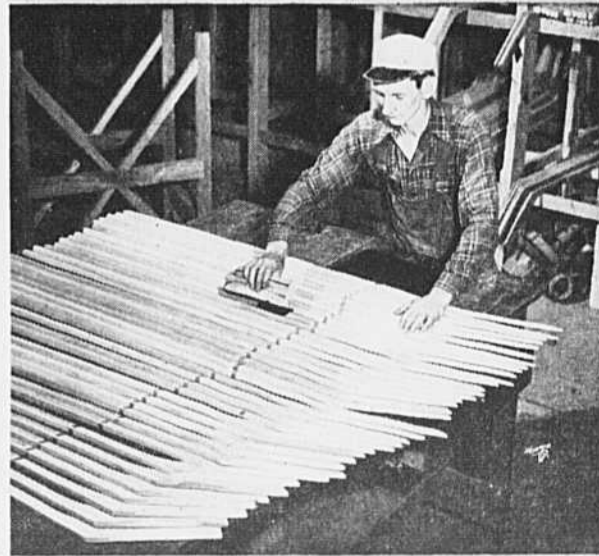
Une autre citoyenne d'Alexandria : Mme Leonard Kemp, préposée à la confection des gants aux Alexandria Glove Works. En plus de son travail quotidien, Mme Kemp trouve le temps de s'occuper de sa fillette Leona, âgée de quinze mois et d'écrire à son mari qui est en service actif outre-mer.



Jeanne Lapointe, une charmante jeune fille âgée de 18 ans, est employée à la "Guaranteed Glove and Sport Garment". Son père est un opérateur au moulin à scie d'Alexandria. Mlle Lapointe travaille 54 heures par semaine et se déclare parfaitement heureuse de participer ainsi à l'effort de guerre.



C'est au-dessus du bureau de poste d'Alexandria qu'ont lieu les réunions des membres de la Croix-Rouge de cet endroit. Chaque mardi, on transporte à Cornwall deux voitures de donneurs de sang. Alexandria compte 90 donneurs de sang réguliers.



M. Antonio Goddard, l'un des rares citoyens d'Alexandria qui ne parlent pas l'anglais. On le voit ici imprimant la marque de commerce sur des bâtons de gouret qui attendent la livraison. Agé de 25 ans, M. Goddard est marié et père de trois enfants. Il est à l'emploi des Alexandria Wood Products.

Ski

La guerre et les événements gigantesques qui bouleversent en ce moment le monde n'empêchent pas les fervents du ski de songer aux excursions prochaines vers l'incomparable région des Laurentides et aux fascinantes descentes sur les pentes magnifiques de la piste de la Feuille d'Erable. Même si les moyens de communications ne sont pas, cet hiver encore, tout à fait adéquats et si les trains sont parfois insuffisants pour transporter les foules, l'affluence, croit-on, sera quand même considérable dans tous les centres de ski, de Piedmont jusqu'à Ste-Agathe. Un excellent moyen d'éviter les trains encombrés sera de voyager au début ou au milieu de la semaine. Ce conseil, que les hôtels et les pensions donnaient déjà à leurs clients l'hiver dernier, a produit de très bons résultats et l'on fera bien de le suivre encore cette saison si l'on ne veut pas s'exposer à être laissé sur la plate-forme, aux gares Viger ou de l'Avenue du Parc.



H. Smith-Johannsen est un des vétérans à qui le ski doit une large part de son développement au Canada. Aujourd'hui encore, à un âge où la plupart des hommes ont abandonné la pratique des sports et préfèrent le confort du foyer au vent et à la poudrière, Smith-Johannsen parcourt les pistes laurentiennes, tantôt en compagnie de solides jeunes, tantôt seul, avec son fidèle "sibérien", qui traîne derrière lui une sorte de tobaggan dans laquelle sont entassées couvertures, provisions et autres articles. Natif de Norvège, Smith-Johannsen est un spécimen typique de ces valeureux Vikings qui sillonnaient autrefois les mers du monde et qui aujourd'hui refusent de plier l'échine sous la botte nazie. Bob Johannsen, son fils, est prisonnier en Norvège depuis l'invasion de ce pays par les Allemands, en 1940. C'est un champion skieur.



Nous reproduisons ici deux excellentes études photographiques de H. Smith-Johannsen que nous devons à son ami Raoul Clouthier, photographe amateur et directeur de la publicité française au Pacifique Canadien. A gauche, M. Johannsen est photographié au moment où, avec son chien, il quitte Sun Valley Farm, populaire centre de ski de Val Morin. La photo du haut, prise dans les Rocheuses, fait voir M. Johannsen effectuant une descente à l'ombre du mont Assiniboine.

Des enfants construisent

une ville

Photos Ministère britannique de l'Information.

Par MAURICE VIEYRA

IL EST MILLE INTERÊTS au monde mais aucun ne dépasse celui qu'on porte aujourd'hui en Grande-Bretagne à la reconstruction du pays. C'est pour chacun une pensée vivante. Il s'agit du "home", du chez-soi, de la ville natale, du village. Hommes, femmes, enfants mêmes, se penchent vers l'avenir.

Des plans, des projets paraissent, sont discutés, étudiés avec passion, comparés. On va résolument vers une nouvelle vie des villes et des campagnes et, parmi la population de toutes ces grandes villes qui ont tant souffert des bombardements allemands, comme aussi dans les petits villages, il n'est personne qui ne pense à faire quelque chose de plus beau, de plus plaisant, de plus sain.

W.-S. Morrison, ministre pour le "Town and Country Planning", faisait l'autre jour une conférence sur la reconstruction d'après-guerre en Grande-Bretagne. Nul ne sait mieux que lui sans doute toutes les difficultés que présente la mise en application des plans de reconstruction qui s'étendent à toute la Grande-Bretagne. Mais il sait qu'un ministère seul est presque impuissant s'il n'a pas la confiance et la collaboration totale du public. Il faut une étroite coopération totale du public. Il faut une étroite coopération entre ces trois partenaires qui sont le public, les autorités locales et le ministère et entre ceux-ci et les architectes, les ingénieurs, les entrepreneurs.

Il n'est pas possible de dire ici tout ce qui a été fait, tout ce qui est en cours, mais nous pouvons donner une idée, bien imparfaite malheureusement, de ce que pensent les gens de Birmingham. C'est une des plus grandes villes industrielles de l'Angleterre. Elle a beaucoup souffert des raids allemands. Parler des plans de reconstruction de Birmingham ce n'est pas soulever une question académique, c'est parler de quelque chose qui doit se faire parce que c'est essentiel.

Voici deux années environ quelque 7,000 habitants de Birmingham, hommes et femmes, préparèrent un plan de reconstruction de la ville intitulé "When We Build Again", un document remarquable.

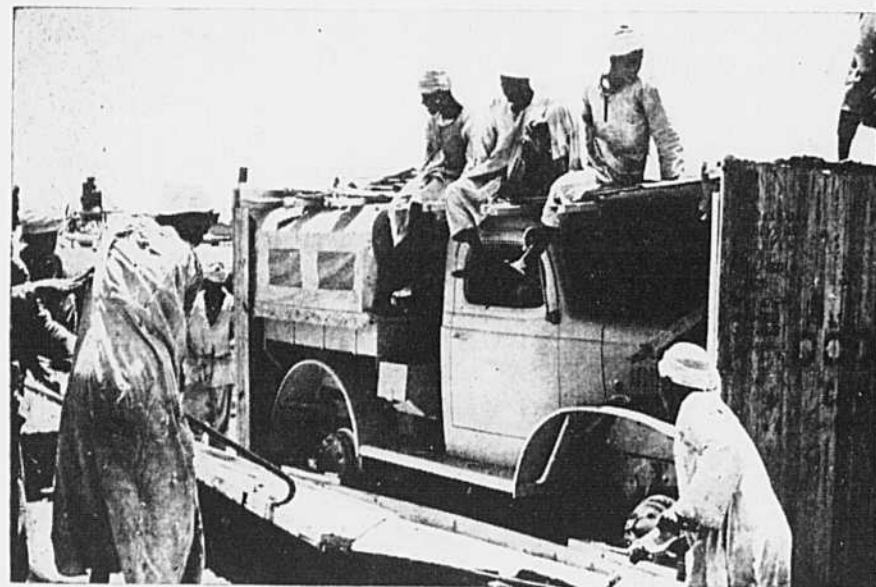
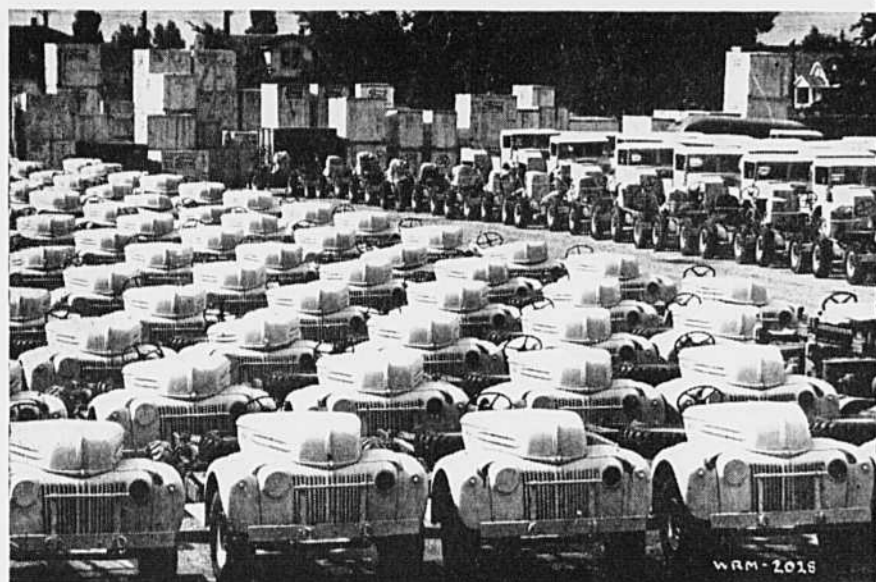
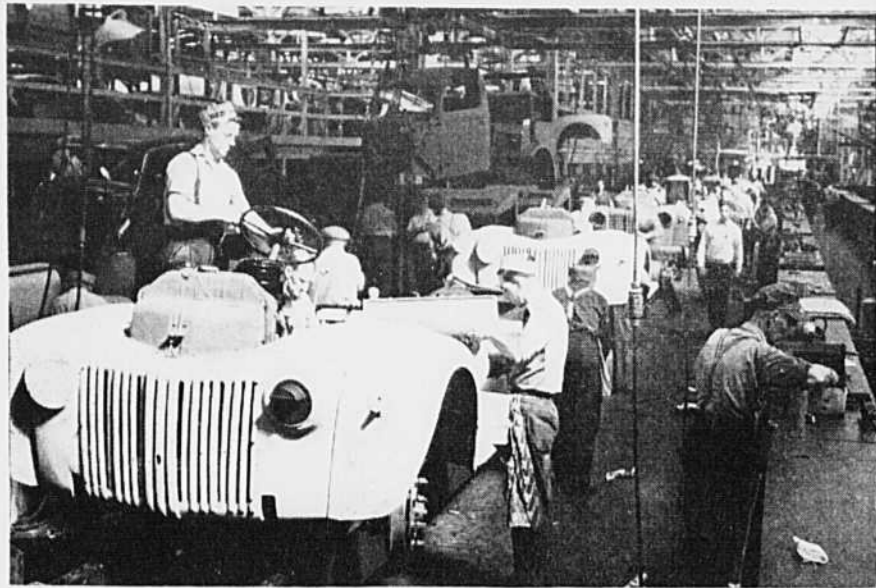
Aujourd'hui vient de paraître un autre volume, compagnon du précédent, "Our Birmingham". Il est édité par Cadbury Brothers, les fabricants de chocolat et la London University Press. Ces deux ouvrages témoignent de



l'intérêt que porte la population de Birmingham toute entière à la reconstruction et à l'aménagement de leur ville. Le premier est destiné aux adultes, le second aux enfants. "Our Birmingham", adopté par les écoles locales, sert de livre de textes dans les écoles. Les enfants y apprennent l'histoire de leur ville, y suivent son évolution au cours des âges, sa croissance. Ils y relisent l'histoire des grands hommes nés ici. On leur montre les fautes commises dans le passé, on leur dit ce que l'on doit éviter dans l'ordonnance d'une ville. On leur fait voir l'avenir : les "slums" disparus, de grandes rues droites percées, de nouvelles demeures, de nouvelles écoles, des parcs. Elevés ainsi les 260,000 enfants de moins de 16 ans qui en temps de paix vivent à Birmingham ne seront plus indifférents. Ce seront au contraire des critiques sévères. La ville que demain ils aideront à reconstruire sera une ville de la jeunesse.



L'Armée Motorisée



LES GUERRES se suivent et ne se ressemblent pas. Celle de 1914-1918 a été caractérisée par le duel des armées sur place, les combattants se cramponnaient au sol dans les tranchées; la guerre actuelle en est une de grande mobilité qui dépasserait de beaucoup les possibilités des bêtes de trait comme autrefois. Le cheval a fini son temps, c'est le cheval-vapeur qui agit aujourd'hui.

Les armées sont en mesure de se déplacer très rapidement d'un point à un autre avec le matériel énorme dont elles ont besoin; les chevaux du monde entier n'auraient pas suffi à la tâche et ils auraient ajouté leur immense encombrement à celui qui existait déjà. La motorisation de tous les véhicules a simplifié les choses.

Plusieurs années avant la guerre on prévoyait l'ampleur que prendrait le conflit futur et la motorisation des armées a paru indispensable à plusieurs pays; l'Allemagne surtout a compris qu'elle pouvait y trouver une chance de frapper vite et fort, donc de s'assurer le succès. Elle a motorisé à outrance et c'est ce qui lui a valu ses grands succès du début; ses adversaires ont dû fournir le plus rude effort de tous les temps, pour la rattraper d'abord dans cette voie et ensuite la dépasser. La victoire finale est à ce prix, ce n'est pas une capricieuse qui se laisse éblouir par le panache mais une déesse au cœur ferme et ne cédant qu'à la force.

Maintenant, la motorisation des armées a-t-elle été la conséquence des prévisions que l'on avait de leur déploiement futur, ou bien est-ce la motorisation de l'élargissement inconnu jusque-là des zones de combat? On pourrait discuter là-dessus à perte d'arguments; une chose toutefois est incontestable: c'est la puissance mécanique la plus forte qui gagnera la guerre.

L'homme a fait de la machine son esclave mais l'esclave a terriblement grandi en peu d'années; il fait penser à ce géant des "Mille et une nuits" sortant sous forme de légère vapeur d'un vase, et qui finit par emplir tout l'horizon. Le dieu de la guerre moderne ne serait plus Mars, mais Vulcain le forgeron.

La technique des batailles en est complètement changée. Dans la précédente guerre, avec la stabilisation des fronts, il y avait des zones d'action bien limitées qui permettaient une préparation mathématique des tirs; il existait une sorte de découpage du terrain de combat où chacun accomplissait un travail prévu et réglé. Dans celle-ci, les armées doivent suivre l'événement et celui-ci va quelquefois très vite.

Le temps n'est plus des régiments d'infanterie accomplissant d'interminables marches sur les routes, d'une cavalerie plus mobile mais aux étapes quand même limitées et qui devait laisser reposer les chevaux pour l'action, d'une artillerie lente à se déplacer, souvent difficile à mettre en batterie et toujours exténuante à déplacer. Aujourd'hui la machine transporte beaucoup plus vite et beaucoup plus loin des régi-

ments qui arrivent frais et dispos sur le théâtre des opérations et les canons, légers ou lourds semblent se déplacer eux-mêmes comme s'ils avaient la vie.

Tout ceci demande un formidable effort de guerre à la population des pays en lutte; on se fait difficilement une idée de tout le matériel qu'il faut fournir, entretenir et alimenter; qu'il faut surtout sans cesse augmenter, on le comprendra plus facilement par quelques données sur ce qui se fait seulement ici, au Canada, tant pour la défense du pays lui-même que pour la poursuite du but final en collaboration avec les Nations-Unies.

On fabrique actuellement ici quatre modèles de canons de marine, dix types d'affûts divers et plus de vingt pièces de parties intégrantes de torpilles, tout cela en quantités considérables. Ajoutons-y des moteurs, des hélices, des gyroscopes, des appareils détecteurs de sous-marins, etc.

En ce qui concerne les appareils motorisés, cela se traduit par plus de cent modèles différents de véhicules militaires, dont on voit quelques-uns sur nos photos. Nous fournissons, au Moyen-Orient plus de 36 pour cent de son équipement motorisé et 50 pour cent du sien à la 8ème armée actuellement en Italie. Nous avons envoyé quatorze cents chars d'assaut en Russie et fabriqué plus de dix-sept cents tanks Ram; il sort également de nos ateliers des affûts de canons auto-propulseurs et des chars M-4.

Si l'on fait entrer en ligne de compte la motorisation aérienne, il faut citer neuf types d'avions comprenant des bombardiers bi-moteurs et quadrimoteurs, des bombardiers en piqué, les fameux "Mosquito" et des avions de transport.

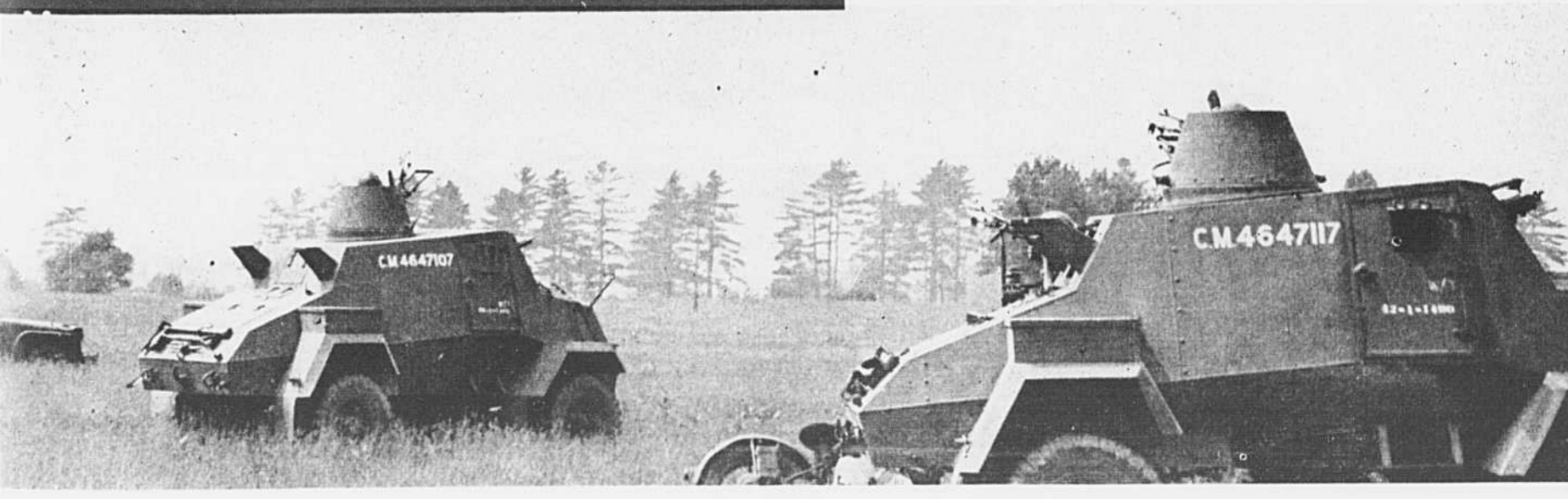
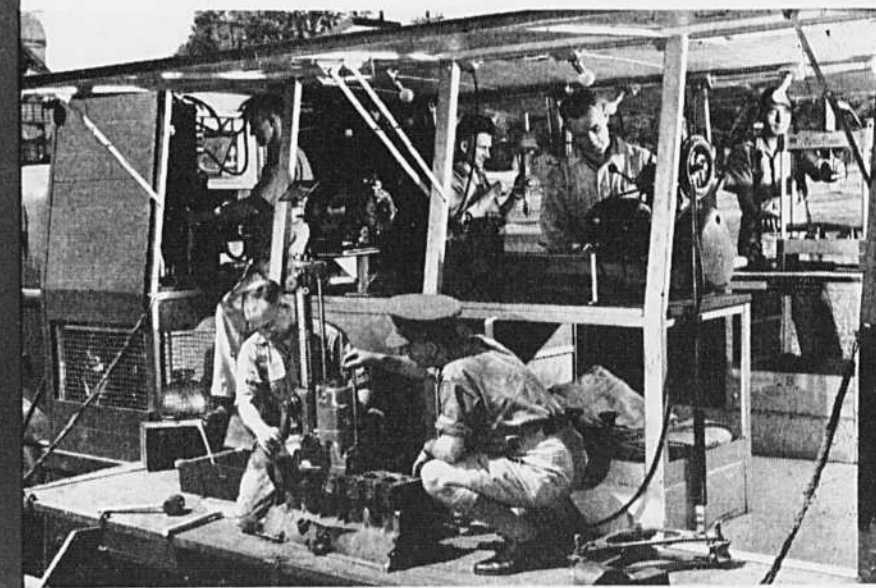
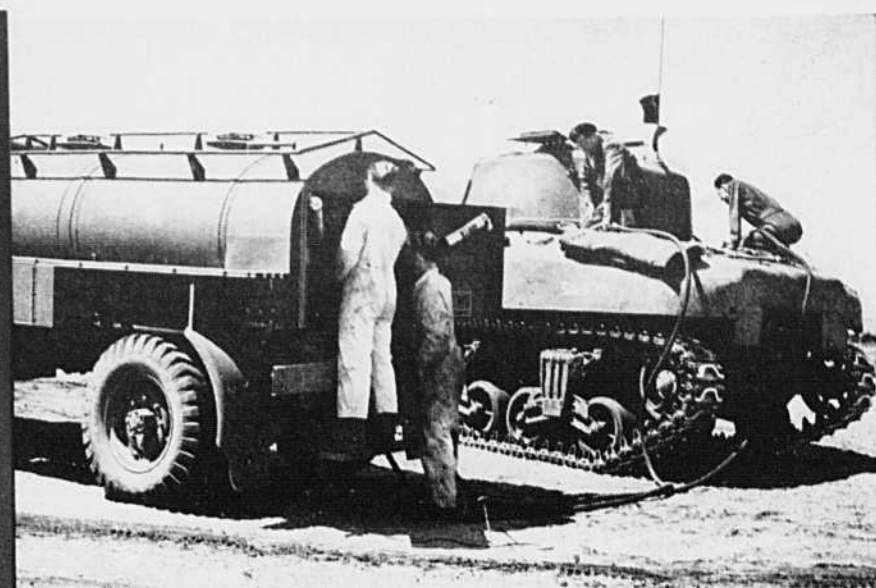
La liste de tout le matériel de guerre fabriqué au Canada serait incomparablement plus longue, elle remplirait des pages entières mais il ne s'agit ici que d'un simple aperçu dans la catégorie de la motorisation. Il est néanmoins fort édifiant.

Pour donner une autre idée de l'importance et de la nécessité de ce travail, nous rappellerons un exemple de la précédente guerre, un seul. A l'offensive de la Malmaison il a fallu le transport de cinq cent mille tonnes d'approvisionnement de combat, ceci représentait l'emploi de cent mille gros camions; or, cette offensive ne serait guère qu'un incident parmi une multitude d'autres plus violents de la présente guerre.

Ceci démontre, sans plus de phrases, la valeur et le résultat de l'effort de guerre qu'il faut accomplir derrière les armées pour maintenir celles-ci en état d'efficacité. L'effort est gigantesque et n'a rien de comparable dans l'histoire de toutes les guerres mais il doit être accompli à fond et sans défaillance.

La victoire finale est à ce prix; nous la tenons déjà, et fermement, ne la lâchons pas!

Photos Office National du Film.





Simplicity
4755

Simplicity
4755

Simplicity
4799



Simplicity
4810

4789 Simplicity

4782

4791

Simplicity



4755 — Vêtement de jeu pour garçons et fillettes, grandeurs 4 à 10. Tissu requis pour grandeur 6: Patron No 1 — Jaquette, pantalon et cagoule: 3 $\frac{3}{4}$ v. de 35", 2 $\frac{1}{2}$ v. de 54". Patron No 2 — Jaquette et casque: 1 $\frac{7}{8}$ v. de 35", 1 $\frac{1}{4}$ v. de 54". Pantalon: 1 $\frac{3}{8}$ v. de 35", 1 v. de 54". Doublure pour jaquette, pantalon et cagoule: 3 v. de 35", 2 $\frac{1}{2}$ v. de 54". Prix 20¢.

4782 — Manteau pour fillettes, grandeurs 6 à 14. Tissu requis pour grandeur 10: 2 $\frac{7}{8}$ v. de 35", 1 $\frac{7}{8}$ v. de 54". Prix 25¢.

4791 — Jaquette pour garçons, grandeurs 4 à 14. Tissu requis pour grandeur 12: Dos de la jaquette, les manches, le col et le parement: 1 $\frac{3}{8}$ v. de 35", 1 $\frac{1}{8}$ v. de 54". Contrastant pour l'avant de la jaquette: $\frac{3}{4}$ v. de 35" ou 54". Doublure: 2 v. de 35". Prix 20¢.

4799 — Manteau et bonnette pour fillette, 6 mois à 3 ans. Tissu requis pour grandeur 2: 1 $\frac{3}{4}$ v. de 35", 1 $\frac{1}{2}$ v. de 39", 1 $\frac{1}{4}$ v. de 54". Doublure: 1 $\frac{1}{8}$ v. de 35", 1 v. de 39". Prix 20¢.

4789 — Salopette, jaquette et calotte pour garçons, grandeurs 1 à 8. Tissu requis pour grandeur 2: 2 $\frac{5}{8}$ v. de 35", 1 $\frac{1}{2}$ v. de 54". Doublure pour jaquette et calotte: 1 $\frac{1}{4}$ v. de 35". Prix 20¢.

4810 — Salopette, jaquette et casque pour enfants, grandeurs 1 à 6. Tissu requis pour grandeur 4: Casque et jaquette, 1 $\frac{3}{8}$ v. de 35", $\frac{3}{8}$ v. de 54". Doublure: 1 v. de 35" ou 39". Salopette: 1 $\frac{1}{2}$ v. de 35", $\frac{7}{8}$ v. de 54". Prix 20¢.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 240 Richmond Ouest, Toronto, Ont.

La Couleur est un Enchantement

Il n'y a pas de magie plus merveilleuse que celle de la couleur. Comme le soleil luit pour tous, pour tous aussi, pauvres ou riches, elle est une source de joies visuelles.

Elle multiplie en la réfléchissant la lumière du jour, en prolonge la clarté; les heures ternes se heurtent à ses reflets de gaieté qui dépitent même la plus sombre humeur. Colorés en teintes et de tons, les objets les plus humbles s'enrichissent, prennent du relief, charment. C'est un arc-en-ciel tombé de l'azur.

Rouges vigoureux et francs, verts de pelouse et de feuillages, jaunes lumineux, chaleur des bruns, tendresse du rose et douceur des bleus, toute la gamme éclate comme une fanfare ou vibre comme un écho

portée de la main: les produits Diamond... parfaits sous tous les angles. La chimie a fait ce miracle de dérober sans toucher à leur beauté l'éclat des fleurs et les fruits qui sont à eux seuls un festival de couleurs. La nature a fait l'églantine, mais l'art du jardinier a donné naissance à la rose. De même, grâce aux savantes combinaisons de la teinture Diamond, non seulement un tissu neuf aura le teint le plus frais, mais même une étoffe dont la couleur est fatiguée retrouvera aussi sa fraîcheur si on la teint de nouveau. Le contentement est immédiat et si engageant que chaque femme devant le résultat obtenu n'hésitera pas à faire l'inventaire de sa lingerie qu'elle transformera à peu de frais.

Teindre est un véritable plaisir et entraîne à l'art du coloriste. Il n'est pas de plus beau champ d'expérimentation pour l'artisan. C'est par la couleur qu'elle fera chanter, suivant le mot de Villebœuf, la laine ou le lin. Ils sont nombreux les articles dont le coloris peut varier sans pêcher contre la plus sûre harmonisation de tons: tapis tissés, pièces murales, tissus d'ameublement, étoffes tissées au métier, tapis crochetés, tricotages divers, tous exigent des couleurs que l'ouvrière aime à trouver prêtes. Car chacun de ses travaux est une toile qu'il s'agit de colorer avec précision. Le catalogue des teintures Diamond est pour elle ce qu'est pour le peintre les tubes à pâte qu'il étend pour combiner entre elles les couleurs, les adoucir ou les raviver.

Pour éviter tout gâchis et suggérer les emplois de la teinture Diamond, quelques pages indiquent la manière de procéder et illustrent différentes applications où le rôle de la couleur est tout simplement une métamorphose.

Cette séduction de la couleur n'influe pas exclusivement l'âme féminine. Rappelons l'obstination étonnante du grand savant Curie qui après avoir découvert le radium passait encore les éprouvettes sous la lumière, disant: "Je voudrais tant qu'il ait une belle couleur".

Dans leur laboratoire de recherches, les chimistes de la Teinture Diamond ont apporté à la composition des produits tinctoriaux qui vous sont offerts le même souci afin que des centaines de couleurs soient de la vie qu'elles fixent en multiples splendeurs.



Nos lectrices désireuses d'obtenir gratuitement cette plaquette en français n'ont qu'à la réclamer à l'adresse suivante: The Wells and Richardson, Co., Ltd., Dépt. S., Windsor, Ontario.

adouci pour nous enchanter en transformant tout.

Son facteur est si puissant qu'une maison incolore semble privée de la belle santé que dégage un foyer où la couleur est une éclosion. C'est peut-être dans ce domaine que la femme exerce le plus la délicatesse de son goût. Quelle personnalité ne dégage-t-elle pas dans le choix des couleurs qu'elle dispose soit pour les travaux manuels dont elle décore son foyer, soit dans ses vêtements dont la teinte est un élément d'élégance.

Que de fois un problème se pose. Où trouver la matière tinctoriale? peu coûteuse, rapide d'action, séduisante et d'une solidité qui ne déçoit pas. Eh bien! voilà l'aubaine à

UNE BOÎTE d'OLD DUTCH
ÉCURE VOTRE ÉVIER

69 FOIS DE PLUS

QUE TOUT AUTRE GRAND NETTOYEUR
LE FAIT A ÉTÉ DÉMONTRE*

*VOICI LES RÉSULTATS

ÉPREUVES SCIENTIFIQUEMENT CONTRÔLÉES

Old Dutch a écuré...

| | |
|-------------------------------------|--------------------------------------|
| 69 évier de plus que le nettoyeur A | 110 évier de plus que le nettoyeur E |
| 93 " " " " " B | 114 " " " " " F |
| 101 " " " " " C | 117 " " " " " G |
| 105 " " " " " D | 156 " " " " " H |

Les nettoyeurs représentés ci-dessus par des lettres et le nettoyeur Old Dutch constituent plus de 90% de tous les nettoyeurs vendus aux États-Unis et au Canada.

C'est ce que vous recevez... non pas ce que vous payez... qui constitue l'économie. C'est pour cela que l'Old Dutch est plus employé que tout autre nettoyeur.

MADE WITH SEISMOTITE

FAIT AU CANADA

106F

EXIGEZ LE *Meilleur*
POUR VOS
COUPONS "D"

ACHETEZ LES *Confitures*
E. D. SMITH
PROVENANT DES VERGERS DU NIAGARA

ACHETEZ RÉGULIÈREMENT DES TIMBRES
D'ÉPARGNE DE GUERRE

● *Notre Feuilleton*

L'Injuste Châtiment

XLI

Par François de Méryllon

UN PROJET DIABOLIQUE

LA COMTESSE OLGA est retournée fort satisfaite au château de Rothenburg.

Quelle surprise, en entrant dans son boudoir, la personne attendue s'y trouve déjà, assise dans un fauteuil, comme si elle avait été transportée ici par une magicienne.

— Ah! te voilà donc!... dit-elle contente.

Alfred va auprès d'elle, et mange des yeux cette belle femme opulente.

Il a l'air tout autre à présent, on ne peut pas le comparer à l'homme qu'il était il y a deux jours, quand il s'est glissé tout tremblant et peureux hors du château, comme un criminel que la justice poursuit. Il étend les bras et veut attirer Olga vers lui.

— Mais finis donc, laisse-moi, dit-elle froidement.

Elle laisse tomber son manteau, ôte son chapeau et sa voilette et se tourne ensuite vers lui avec son visage orgueilleux.

D'abord il s'arrête semblant attendre quelque chose et maintenant il se jette sur elle et l'embrasse. C'est en vain qu'Olga veut se défaire; ses baisers brûlants lui brûlent les lèvres et les joues.

Il n'y avait que quelques jours qu'il était séparé de la belle femme et maintenant c'est comme s'il voulait étouffer de ses baisers.

— Enfin... enfin... je te tiens de nouveau! murmure-t-il en la serrant plus fort. Oh! comme j'ai désiré te revoir, ma chère, mon adorée Olga! Comme je me suis réjoui en attendant cette heure où je te retrouverai! Maintenant tu m'appartiens! Viens! murmura-t-il et ses yeux brillent de désir. Viens, ma chérie!

Il veut la conduire dans le boudoir attendant.

Mais Olga n'est d'humeur à désirer une scène d'amour. Elle le repousse fâchée.

— Fou! que penses-tu donc! dit-elle furieuse. En voilà assez maintenant. Laisse-moi tranquille!

Sa défense fait grandir son désir, l'amène presque à la rage.

De nouveau il s'approche d'elle, mais déjà Olga est auprès de la sonnette et sonne de toutes forces. Il se recule tout étonné.

— Que vas-tu faire? bégaye-t-il. Veux-tu peut-être me mettre à la porte?

Olga montre d'un visage défait la porte de la pièce voisine. On frappe, l'instant d'après la femme de chambre va rentrer.

— Entre là, ordonna Olga, et attends jusqu'à ce que je t'appelle!

Alfred obéit. Comme il fermait la porte derrière lui la femme de chambre entrait. Olga lui fit un signe et ensemble elles entrèrent dans le cabinet de toilette à côté du boudoir.

La femme de chambre avait emporté le manteau de sa maîtresse.

Olga se déshabilla avec l'aide de sa bonne et mit un magnifique peignoir de soie rouge. Elle défait ses beaux cheveux noirs qui tombent en belles boucles brillantes autour de ses épaules.

La belle femme offre maintenant un magnifique aspect.

La chevelure noire encadrant son visage pâle lui prête un charme étrange et diabolique, un charme qui devait attirer tous les cœurs d'hommes sans exception.

Ce n'est pas pour rien qu'Olga a choisi cette toilette. Elle se regarde minutieusement dans la glace et sourit, satisfaite. Vous pouvez aller! Je n'ai plus besoin de vous! dit-elle à la femme de chambre, et en s'inclinant celle-ci se retire.

Olga s'assied, dans son boudoir, sur les coussins moelleux d'une ottomane et s'approfondit dans ses rêveries. Elle semble avoir oublié son ami et compagnon.

Mais Alfred avait bien entendu dans la cachette qu'elle lui avait désignée que la femme de chambre s'était retirée. Il attendit avec impatience qu'Olga l'appelle. Enfin il alla à son boudoir.

La porte est entr'ouverte. Il regarde à l'intérieur et ses yeux s'agrandissent, un tremblement d'une excessive agitation s'empare de lui, son sang coule plus rapidement.

La pièce meublée avec un luxe extraordinaire est remplie d'un lourd parfum. Une lampe à abat-jour rouge étend ses doux rayons sur la belle femme, séduisante comme une déesse de l'amour.

— Oh! Olga, ma belle femme, combien je t'aime! Que je t'admire! dit-il en bégayant. Je ne pourrai plus vivre sans toi! Je préférerais la mort à ta perte. Oh! tu ne connais pas la force de mon amour. Aucun sacrifice ne me sera de trop, je ferai tout... tout ce que tu voudras, tout ce que tu désireras jamais!

— Olga se lève et s'enveloppe dans son peignoir. Elle rit d'un petit rire doux et moqueur, elle est redevenue tout à fait calme.

— Vraiment, tu m'aimes donc bien fort? demanda-t-elle avec un léger doute.

— Ne le crois-tu pas? Ordonne-moi ce que tu voudras. Je n'hésiterai pas à satisfaire à tes désirs! lui répondit-il agité.

— Bon, j'ai ta parole! dit Olga sérieusement en lui faisant signe de venir à ses côtés. Quand es-tu arrivé ici?

— Il y a une heure environ! dit-il, un peu refroidi par son accent bref.

— Est-ce qu'on t'a déjà vu au château? continue-t-elle d'interroger.

— Non, je ne le crois pas!

— C'est bien! Personne ne doit se douter de ton retour, d'abord. Il faudra que tu passes quelques jours dans ma chambre.

— Pourquoi? Sommes-nous menacés d'un danger? dit-il d'un ton où paraissait la crainte.

— Mais non! Il faut te cacher pour une raison. Je te rappelle à

ta promesse. M'as-tu apporté les papiers dont je t'ai parlé? Tu sais bien le testament et les autres documents, dont je t'ai parlé dernièrement?

Alfred, confus, évite ses regards interrogateurs.

— Non, pardonne-le moi! dit-il vivement. J'ai encore laissé les papiers dans leur cachette. Il me paraît trop dangereux, de te les apporter déjà aujourd'hui!

Olga rit ironiquement. Elle le comprend bien.

— Il faut que tu me cherches tous les documents à la première occasion! dit-elle sévèrement. S'il faut que je crois à tes promesses d'amour et s'il faut que je j'aie confiance en toi, il faut que tu m'en donnes les preuves!

— Ne te les ai-je pas déjà données? demande-t-il d'un ton de reproche.

— As-tu donc déjà oublié ce que j'ai fait pour toi jusqu'à présent?

— Non! dit-elle froidement. Mais ne discutons pas. Sais-tu où j'ai été aujourd'hui?

— Je n'en ai pas la moindre notion!

— Chez la princesse Saratow?

— Tiens! dit Alfred étonné. A cause de l'enfant?

— Oui, je me suis convaincue, que tu avais raison. Sans doute c'est l'enfant de Liane. La ressemblance le trahit!

— Donc, c'est bien vrai! Mais la sage-femme peut bien en donner la certitude. Pourquoi ne l'as-tu pas interrogée?

— C'est ce que j'ai fait! Mais la femme le nie. On ne peut rien tirer d'elle! dit brièvement Olga. Nous sommes donc avisés sur nous-même!

Alfred douteux branla la tête. Alors l'affaire est bien difficile!

— Pas le moins du monde! Ecoute, j'ai un plan qui me réussira certainement. Il faut que toi, tu y joues le premier rôle!

— Oh! il ne faut pourtant pas que je me glisse comme un voleur dans le château princier pour voler l'enfant? Je t'en prie, Olga.

— Mais tais-toi donc et écoute-moi, l'interrompt-elle mécontente. Il faut naturellement que tu cherches l'enfant. Mais la chose n'offre presque pas de danger pour toi!

— Eh bien, parle! dit-il timidement.

— Il y aura dans quelques jours une grande fête dans le palais du prince et j'y suis invitée! commence Olga. Voilà mon plan qui est bien simple. Tu m'accompagneras à cette fête!

— Mais je n'ai pourtant pas été invité? dit Alfred tout étonné.

— Non, assurément! dit en se moquant Olga. Tu n'iras pas là comme hôte. Tu mettras une livrée et tu feras mon domestique!

Ce projet ne plaît pas du tout au comédien vaniteux.

— Je préférerais t'accompagner comme cavalier! dit-il un peu blessé. Tu pourrais me présenter là

comme un gentilhomme étranger de tes connaissances. Je jouerai un tel rôle avec grande facilité!

— Ça ne va pas! refuse résolument Olga. D'abord c'est contre l'étiquette d'amener un étranger que personne ne connaît et qui n'a pas été invité. Ensuite notre projet serait bien plus difficile à exécuter. Il faut donc te contenter du rôle de valet, mon cher Alfred! Ce n'est que pour quelques heures!

— Je ne vois pas encore, pour-quoi...

— Mais cesse donc à la fin, de contredire tout le temps! s'écrie Olga fâchée. Puisque je te dis que c'est l'unique moyen! Comme domestique tu peux faire le tour du palais sans qu'on le remarque. Comme hôte au contraire, il faut que tu restes dans les salles où l'on donne les fêtes, et ce n'est pas là que j'ai besoin de toi.

— Et bien bon! céda-t-il. Explique-moi tes plans!

Il faut avec prudence tâcher d'apprendre par les domestiques où dort l'enfant et quelles personnes le soignent. A toi ensuite d'atteindre le but de n'importe quelle manière. Lorsque, sans qu'on s'en soit aperçu, tu te seras rendu maître de l'enfant ce qui devra être fait un peu après minuit, tu l'apporteras dans ma voiture. Ensuite tu m'avertiras et nous nous en irons. Personne ne pourra alors me soupçonner et toi sûrement pas!

— Je crains que je ne réussirai pas à prendre l'enfant sans que l'on s'en aperçoive! dit l'acteur soucieux. C'est dangereux. On pourra facilement m'attraper!

Olga le regarde mécontente.

— Lâche! siffle-t-elle avec mépris. Tu emploies de grands mots. Mais s'il faut qu'une fois tu fasses quelque chose de vraiment courageux, tu avances toutes sortes d'observations lâches!

— Oui... mais il faut que toi-même tu avoues que cette affaire est dangereuse pour moi!

— Quoi donc! Si à l'instant décisif quelqu'un se met dans ton chemin, il faut y passer tout de même... peut-être la vieille bonne de l'enfant... tu sauras pourtant en venir à bout de cette vieille!

Tout à coup l'acteur se relève, pâle et agité, et regarde, les yeux fixes, le visage d'Olga qui exprime une résolution ferme et infernale.

— Tu veux dire... que je... non, non! dit-il en refusant. Je ne ferai pas ça, une seconde fois! Pas pour tout l'or du monde!

Olga se lève avec un cri furieux. Ses yeux brillent.

— Donc tu ne veux pas? Tu refuses? dit-elle furieuse. Bon! alors tout est rompu entre nous, jamais alors je ne deviendrai ta femme.

— Je n'ai pas encore dit que je ne voulais pas le faire, tâche-t-il de la calmer. Mais tes projets ne me plaisent pas.

— Inventes-en un meilleur! Mais cela n'est pas possible!

— Emmène aussi Joseph! A nous deux ce sera plus facile à faire!

— Joseph?... Olga nie résolument de la tête. Cela ne va pas, et puis il n'est pas ici!

— Où donc est-il?

— Je ne le sais pas, il a disparu depuis quelques jours répond Olga évasivement.

— Tiens, c'est drôle. As-tu donc déjà reçu le testament!

— Non, pas encore! Il nie te l'avoir, volé. Mais revenons à nos projets. Décide-toi tout de suite si oui ou non tu veux le réaliser comme moi, je te l'ordonne! dit-elle brièvement.

Alfred ne réfléchit pas longtemps. Il n'a pas le choix et il est prêt à donner sa vie et son âme pour cette femme.

— Je ferai tout ce que tu voudras. Olga, si tu me promets que quand tout sera passé tu deviendras ma femme.

Ses yeux brillent, triomphants. — Je te le promets! dit-elle de son rire charmant.

Avec un cri de joie il embrasse le beau démon en la couvrant de baisers.

XLII

TRAITE EN CRIMINEL

COMME le désenchantement serait amer pour le comte Henri.

Lorsque l'officier se trouva devant lui, il relève la tête et salue d'un air convaincu.

— Je ne suis pas contrebandier, cee bandits me retenaient prisonniers. Je suis le comte de Rothenburg! Donnez-moi la liberté! Ne me prenez pas pour un criminel!

Un instant tout fut tranquille. Les douaniers regardent étonnés leur prisonnier. Ils le croient fou.

— Comment, dit l'officier furieux, se moquant de lui. Ce gaillard veut-il encore nous raconter des bêtises? En avant! emmenez-le!

— Monsieur! s'écrie le comte désespéré, en s'opposant de toutes ses forces contre les chasseurs, qui l'entraînaient. Monsieur, je vous en conjure, croyez-moi! Ecoutez-moi!

« Silence, vaurien! crie l'officier. Es-tu fou? En avant marche mais emmenez-le donc!

Le comte proteste. Il secoue ses chaînes et tâche de s'en défaire. En vain.

Deux chasseurs s'emparent de lui, un troisième le suit muni de son fusil qu'il est prêt à tirer, c'est ainsi qu'on l'entraîne.

Le contrebandier attrapé en même temps que lui est transporté de la même façon. C'est sur ce misérable que le comte espère maintenant. Le contrebandier devra témoigner qu'il n'est pas un de ses compagnons.

En pensant à cela, il devint calme et renonça à toutes ses oppositions. Dans la gorge plusieurs chasseurs restent auprès des morts en gardant en même temps les ballots laissés là par les contrebandiers.

Les chasseurs blessés sont bientôt transportés sur les brancarts fabriqués à la hâte avec des branches par leurs confrères.

L'officier avec la plus grande partie de ses soldats poursuivent les contrebandiers en fuite.

Le comte Henri remarque maintenant qu'il a été fait prisonnier dans un pays étranger... un détail, qui rend sa position encore plus équivoque. On aurait cru ses paroles plus facilement dans sa patrie, ici à l'étranger personne ne le connaît.

Enfin, après un voyage difficile de plusieurs heures on atteint un village.

Les chasseurs conduisent les prisonniers dans leur cachot et deux hommes, le fusil chargé, y sont placés en sentinelles.

Le comte Henri, épuisé, tombe dans un coin sur la terre humide et attend patiemment le lendemain.

Lorsque le jour gris d'hiver commence, on ouvre sa porte.

Les chasseurs les conduisent tous deux dehors. La moitié des habitants du village est accourue pour voir les camarades sauvages de Barbe-Rouge, on les reçoit avec maintes malédictions.

Le contrebandier jette des regards furieux sur les villageois, il maudit et serre les dents. Le comte Henri au contraire traverse fièrement la foule.

Sur la place du village se trouve une voiture dans laquelle les prisonniers doivent monter. Les chasseurs montent également en coiture, qui est suivie de deux gendarmes armés.

La voiture quitte le village sous les cris de joie des paysans. Où va-t-on? Le comte Henri le demande au chasseur qui est assis devant lui mais il ne reçoit pas de réponse.

C'est un voyage terrible, car la voiture cahote sans cesse sur la mauvaise route durcie par la gelée.

Les chasseurs sont assis sur des paillasses, mais les prisonniers n'ont pas de coussins. Ils sont accroupis sur les planches et sont jetés à tout instant de côtés et d'autres. A cela se joint encore un froid glacial et un vent du nord qui vous glace jusqu'à la moelle des os.

Les chasseurs prennent du lard et du pain de leurs bissacs et déjeunent, et ils se réchauffent l'estomac d'une bonne gorgée d'eau de vie. Mais il

prouvée, aujourd'hui encore je serai mis en liberté!

La voiture traverse une porte et entre dans une cour sombre, entourée de hauts murs gris, où se trouvent nombre de petites fenêtres grillées. Le comte Henri regarde autour de lui en frissonnant.

C'est la prison. Quelques hommes en uniformes apparaissent, ce sont des geoliers. Ils s'emparent des deux prisonniers et se font raconter par les douaniers leur lutte nocturne contre les contrebandiers. Tout en racontant on fait de terribles menaces aux contrebandiers; les douaniers sont horriblement irrités, car la rixe a coûté la vie à plusieurs de leurs camarades.

En ce moment l'inspecteur de la prison approche et ordonne d'emmener les deux prisonniers. Le comte Henri croit que le moment décisif a sonné. Il aborde l'inspecteur et se fait connaître.

— Les contrebandiers m'ont forcé d'aller avec eux! ajoute-t-il et il montre le contrebandier emprisonné. Cet homme doit témoigner que je dis la vérité!

Le contrebandier grince avec une joie vraiment diabolique, tandis que l'inspecteur, muet d'étonnement, regarde tantôt l'un tantôt l'autre.

Les chasseurs se mettent à rire

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Liane, la malheureuse victime d'une belle pécheresse, après avoir fui le toit paternel pour suivre un dépravé, ose se montrer à son vieux père, un châtelain. La belle Liane, fouettée par les paroles dures et blessantes du vieillard qui lui refusa l'entrée de sa maison, implore vainement un pardon — Olga, la seconde femme du comte de Rothenburg, ayant poussé Liane dans son amour frivole, ravit l'époux de Liane, le comédien Alfred. Les deux compères diaboliques accusent Liane de l'empoisonnement de son père. Les autorités policières l'enferment dans un cachot, d'où elle s'évade mystérieusement.

Non contents de leur méfait, Olga et Alfred poursuivent Liane jusqu'au bord d'un précipice. Les deux compères lui assènent un coup violent qui la fait tomber dans ce gouffre béant... Maintenant assuré que Liane n'existait plus, la comtesse et son complice tentèrent de mettre à exécution leurs diaboliques projets. Toutefois, ils furent pris de peur à la pensée que le comte Henri, qu'ils avaient enfermé dans le caveau du châtelain, put revenir parmi eux. Pour mettre fin aux suppositions, ils s'attaquèrent aux gens qui pouvaient leur disputer l'héritage du riche comte.

n'y a rien pour les prisonniers, bien qu'ils soient tous deux très affamés.

A la vue de la nourriture le comte Henri ressent doublement la faim, mais il est trop fier pour demander quelque chose à ceux qui le traitent si rudement, lui et son compagnon de souffrance.

Mais le contrebandier s'adresse au chasseur qui se trouve le plus près de lui et grogne :

— Eh, casaque verte! Donne-moi un peu de cette bouteille!

Le chasseur le regarde d'un air furieux.

— Tais-toi, fripon!

L'homme farouche pousse un horrible juron et secoue ses poings liés. Il s'enfonce ensuite dans un sombre silence.

Le froid soleil d'été est déjà haut à l'horizon, quand on aperçoit enfin les tours et les maisons de la ville, le but du voyage.

Lentement le lourd véhicule traverse les rues, suivi d'une foule toujours croissante de curieux.

Comme dans le village on entend ici aussi des cris de rage et des injures et tout le monde regarde avec dégoût les hommes en lambeaux.

Que cette route est horrible pour le comte Henri.

Quelle honte pour lui, le porteur d'un grand nom. Mais patience, pense-t-il. Mon innocence doit être

d'un air moqueur et l'inspecteur ne sait que penser.

— Ne vous faites donc rien accroire! dit un des chasseurs. L'homme ne doit pas être bien en ordre là-haut... et il montre son front.

— Cela me semble aussi être le cas! dit calmement l'inspecteur. En outre, cela ne me regarde pas non plus. Il peut se justifier devant le juge!

Et sans faire encore attention aux attestations et aux prières du comte Henri, il fait signe aux geoliers. Deux s'emparent du comte, deux autres du contrebandier.

Quelques minutes après on conduit le comte dans une cellule vide et obscure. On lui ôte les fers, on fouille minutieusement ses habits, mais sans rien trouver dans ses poches.

— Je désire être conduit devant les juges! crie-t-il furieux. Je ne suis pas un criminel et je ne veux pas non plus être traité plus longtemps comme tel.

Les deux gardiens restent complètement indifférents, seulement l'un d'eux, un homme aux cheveux gris et à la mine sombre, dit à son collègue.

— Cet homme devrait être dans une maison de fous, car sans aucun doute, il est toqué. Une telle chose ne m'est encore jamais arrivé. Il veut

être comte? Ah! ah! rit-il gaiement.

L'autre partage son hilarité et tous deux quittent la cellule. La lourde porte bardée de fer se referme avec un bruit sourd. Les verrous sont mis avec un bruit grinçant.

Le prisonnier est seul. Il reste quelques moments immobile et fixe la porte de la prison. Dehors le bruit des pas lourds des geoliers s'éloignent. Tout devient silencieux, silencieux comme dans une tombe.

Mais voilà qu'un cri... un cri sauvage, déchirant, sort de la poitrine du prisonnier. Comme un fauve dans une cage il parcourt le petit espace.

— Je ne suis pas un malfaiteur... je ne suis pas le camarade de ces bandits!... tonne-t-il. Ecoutez-moi donc! Croyez-moi donc! Est-ce que tout le monde est donc pris de folie qu'ils ne font que me railler et m'insulter.

C'est en vain qu'il crie et appelle. Personne ne l'entend, personne ne vient. Moqueusement les murs renvoient ses plaintes.

Le désespoir le saisit. Il va en chancelant à un banc qui se trouve à côté d'une table de bois rude, attachée à la muraille. Comme brisé il s'y affaisse et se cache le visage dans ses mains.

Tout cela, n'est-ce pas un rêve horrible? Est-ce là la réalité? ce qui lui arrive maintenant. Lui, le comte de Rothenburg; le gentilhomme riche, distingué... en prison! Lui... un malfaiteur, un compagnon de ces voleurs et bandits!

Il se lève. Il devient comme fou. En gémissant il se tord les mains.

Qu'il fût dans un combat en danger de mort... qu'il dût mourir avec honneur, il ne broncherait pas. Mais d'être traité comme un commun malfaiteur, méprisé des hommes... non, il ne peut pas supporter cet outrage déshonorant.

La colère le saisit. Il prend le banc lourd... une secousse et il l'a déchargé du sol, où il était attaché. Il le brandit et avec un bruit ressemblant à celui du tonnerre, le lourd meuble de chêne tombe contre la porte.

— Venez ici, vous, bandits de geoliers! crie-t-il. Venez ici. Je veux être conduit devant le juge! Je veux prouver que je ne suis pas un malfaiteur.

Dehors on entend du bruit. Des pas pressés retentissent dans le corridor. On ouvre un volet de fer dans la porte. La tête grise du geolier apparaît.

— Que diable... l'homme, quel tājage, est-ce que c'est toi, qui fais cela? dit-il furieux au prisonnier fièrement campé au milieu de la cellule. Devons-nous peut-être te mettre la camisole de force... dis?

Il se retourne. Sa fureur, sa folie est disparue. A quoi est-ce que cela lui sert? A quoi lui servent sa colère et ses plaintes! Las, il va à la misérable paille qui se trouve à un des murs, sur un lit de fer. Là il s'assied et essaye de rassembler ses idées et de prendre patience.

Un quart d'heure s'écoule. Le malheureux est plongé dans ses réflexions. Il n'entend pas que de nouveau des pas retentissent dans le corridor. Cette fois il semble que ce sont plusieurs personnes.

De nouveau on ouvre le volet. Le visage de l'inspecteur apparaît dans l'ouverture. Il regarde un instant le prisonnier, alors il disparaît et le moment d'après on tire les verrous.

Le comte Henri se lève. La porte s'ouvre. Enfin on va le conduire devant le juge, on va l'écouter.

Mais qu'est-ce que cela? Un terrible effroi le terrasse. Effrayé il regarde ce qui entre. L'inspecteur suit le vieux geolier et derrière celui-ci

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :

Judi et samedi de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Gl-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez nos coupons d'abonnement

apparaissent quelques hommes à la mine alarmante.

Ils traînent avec eux de grosses et lourdes chaînes et s'approchent de lui un sourire cynique sur les lèvres.

Grand Dieu ! Que signifie cela ? veut-on le mettre aux fers ? L'enchaîner comme un assassin ?

XLVIII

AVANT LE DEPART

LA CAMÉRISTE s'est posée : tout près devant Liane. Elle essuie ses larmes.

— Qu'avez-vous ? demande Liane, étonnée. Pourquoi pleurez-vous, Marie ?

— Je... je dois vous communiquer quelque chose d'important... chuchote la femme de chambre agitée. Je dois vous découvrir un mystère, que vous soupçonnez déjà !

— Un mystère ? balbutie-t-elle. Mon Dieu ! Que voulez-vous dire ?

Le visage de la camériste prend une expression encore plus mystérieuse. Elle soupire. Il semble qu'elle hésite encore, si elle sera oui ou non franche.

— J'ai promis de me taire, il est vrai ! continue-t-elle, tandis que Liane écoute avec curiosité. Mais cela me pèse sur le cœur... j'ai trop pitié de vous, chère madame...

De nouveau, elle s'arrête. Liane hoche la tête avec étonnement.

— Je ne vous comprends pas ! dit-elle. Parlez donc enfin !

Prudemment la femme de chambre regarde encore une fois autour d'elle. Elle craint que la vieille Kathinka n'écoute.

Mais un cri d'effroi lui échappe, car la princesse est sur le seuil de la chambre.

L'apparition de sa maîtresse fait perdre à Marie tout son sang-froid. Elle recule en pâlisant.

— Pas maintenant... dit-elle à voix basse... plus tard !

La princesse approche. Elle ne se doute de rien et ne fait pas non plus attention à l'agitation de la femme de chambre.

Ses regards pleins de sollicitude sont fixés sur Liane, qui remet maintenant l'enfant dans son berceau.

Sans bruit, la camériste se retire, tout en jetant encore à Liane un coup d'œil comme pour l'avertir.

« Chère enfant, vous voulez partir maintenant ? commence la princesse. Pourquoi ?

Liane se met à pleurer et cache son visage dans ses mains.

— Ah ! je ne puis pas agir autrement ! sanglote-t-elle. Pardonnez-moi, Excellence ! Je puis vous sembler ingrate... terriblement ingrate, mais bien que cela me pèse horriblement... je ne puis et ne dois pas rester plus longtemps sous ce toit.

— Mon Dieu, mon enfant, quel énigme me donnez-vous à deviner ! dit la princesse sur un ton de reproche. Ayez donc confiance en moi et épanchez votre cœur qui, je le soupçonne, est chargé d'une grande souffrance et d'un terrible secret.

Avec compassion la noble femme attire Liane à elle et celle-ci cache en sanglotant amèrement, la tête sur la poitrine.

— Oui, un secret ! gémit-elle. Mais je ne puis pas vous le dire, chère madame ! Oh, laissez-moi aller... ne me demandez plus rien !

Cela à l'air d'un cri de désespoir. La princesse est profondément émue. Elle embrasse encore plus fort la femme tremblante et dit doucement, mais d'un ton décidé, comme une mère parle à son enfant.

— Non, Liane ! Je ne vous laisse pas partir, vous craignez un danger. Mais où pouvez-vous être mieux

protégée qu'ici ? Où voulez-vous aller ?

— Je ne sais pas ! sanglote Liane. Je n'ai plus de chez moi ! Pas de père... pas de mère... personne dans ce grand, vaste monde !

— Si, Liane ! Vous n'êtes pas abandonnée, car je suis votre amie, votre mère ! Parlez enfin une fois franchement avec moi !

— Je ne peux pas ! Non, non ! pleure Liane et comme vaincue de douleur elle s'affaisse aux pieds de la princesse.

— Enfant !... Liane !... s'écrie celle-ci effrayée et elle se courbe vers elle. Levez-vous ! Je ne demanderez plus rien !

— Oh, mon Dieu ! gémit Liane, d'un ton déchirant. Combien je voudrais tout vous confier, chère, bonne madame ! Mais je ne peux pas. Je suis si malheureuse. J'ai des ennemis, des ennemis terribles, et si ceux-la me découvrent ici, alors je suis perdue, alors vous non plus ne pouvez pas me protéger !

— Pauvre enfant ! sourit la princesse émue et elle relève Liane. Vos ennemis peuvent être horribles, ici vous êtes à l'abri. Maintenant, je ne vous laisserai pas partir. Renoncez à cette idée !

Liane ne veut pas se laisser convaincre, mais la princesse presse tant jusqu'à ce qu'elle cède.

La pensée de l'enfant la retient aussi. En ce moment elle sent seulement comment toutes les fibres de son cœur sont attachées à la petite créature. Sans qu'elle le sache elle-même, l'amour maternel se fait valoir.

Quand la vieille Kathinka apparaît, la princesse emmène Liane dans sa chambre. Elle espère que Liane lui communiquera pourtant encore le secret.

Mais cela n'a pas lieu. La princesse soupçonne seulement que Liane craint la comtesse Olga, car quand la princesse propose que Liane assiste à la fête, celle-ci refuse avec violence.

— Non, non ! Je vous en prie, n'exigez pas cela de moi, Excellence !

— Et pour quelle raison refuseriez-vous un plaisir qui vous distrairait un peu et vous procurerait un peu de plaisir ? demanda la princesse.

— Parce que je dois rester cachée ! déclare Liane avec hésitation.

— Vous craignez donc qu'un des invités puisse vous reconnaître, n'est-ce pas ?

Liane hoche affirmativement la tête. La princesse sourit significativement.

— Et je puis penser, qui vous craignez tant, ma chère enfant ! dit-elle gravement. Vous étiez dans la logette, lorsque la comtesse de Rothenburg était ici. Je soupçonne maintenant que cette femme est la cause de votre émotion et de votre agitation.

Liane pâlit et troublée elle regarde la princesse.

— Vous savez, excellence ? Non, non ! Vous ne pouvez pas soupçonner, que...

Elle se tait et retombe en tremblant sur sa chaise. La princesse prend doucement sa main et continue :

— La comtesse est votre ennemie ! Ai-je raison, Liane ?

— Oui, oui ! Elle est ma mortelle ennemie ! dit Liane d'un ton peureux. Mais... excellence, je ne puis vous dire plus. Oh, ayez pitié de moi !

Et avant que la princesse ait pu la retenir, elle sort de la chambre en courant.

Pensive, la princesse la suit des yeux. Elle éprouve pour Liane l'amour d'une mère.

Les souffrances de la malheureuse la touchent au cœur, mais cela l'excite aussi à éclaircir le mystère à résoudre l'énigme.

— Elle n'est jamais celle pour qui elle veut se faire passer ! dit la princesse en elle-même. Que disait aussi Kurt ?... Elle ressemble au comte de Rothenburg ? Eh bien, patience ! Elle me prendra sans doute de son propre mouvement comme confidente.

La princesse se console avec cet espoir et les jours suivants elle ne pose plus de questions. Elle veut pour tout s'en rapporter à l'avenir.

La femme de chambre n'a pas non plus encore trahi son secret. Elle évite toujours Liane et est tranquille et oppressée. Au moment où son cœur se serrait de pitié, elle était prête à parler, maintenant elle ne peut plus s'y résoudre.

Mais quand elle regarde Liane, son cœur bat avec violence et sa conscience lui dit de faire son devoir.

La promesse solennelle qu'elle a dû faire à la vieille Kathinka lui pèse fort.

Si Liane avait maintenant interrogé la femme de chambre, celle-ci n'aurait pas su résister. Ceci n'était pas encore arrivé. Liane n'avait pas encore eu l'occasion de parler seule à la bonne.

Le jour de la fête au palais princier est arrivé. Déjà arrivent quelques équipages qui apportent les premiers invités. Le prince et son épouse les reçoivent dans la première salle.

Tandis que la fête a lieu au rez-de-chaussée de la villa, Liane est seule en haut dans une chambre.

Ici tout est tranquille et solitaire et extraordinairement calme. On n'entend pas le moindre bruit, rien que le tic tac de la pendule. Dans la chambre attenante et dans les autres pièces il n'y a personne.

Les bruits d'en bas n'arrivent qu'assourdis jusqu'ici. Liane regarde pensivement devant elle.

Elle pense aux jours heureux, qu'elle a passés dans la maison de ses parents. Père... mère et frère... ah, que ses chères personnes sont présentes à son esprit. Tout ce bonheur est détruit, comme la destinée l'a plongée dans le malheur et la misère.

Non, pas la destinée, mais les hommes... ces deux : la femme infernale et son mari. Et aujourd'hui elle viendra ici, elle plaisanterait et rira avec les autres invités et elle se laissera admirer dans l'éclat de sa beauté. Et pourtant son mari, qu'elle a tué, ne repose que depuis quelques mois dans la tombe.

Il semble à Liane que son cœur va se briser quand elle pense à son pauvre père et à sa mort horrible. Et son frère Henri ? Oh, il est aussi devenu la victime de ce démon, qui s'appelle Olga — elle n'en doute pas.

La douleur et le désespoir s'emparent de la malheureuse. Les larmes emplissent ses yeux. Elle cache le pâle visage dans ses mains et pleure amèrement.

Là s'approche dans la chambre contiguë un ferme pas d'homme presque complètement assourdi par l'épais tapis. On ouvre la portière et le vicomte Kurt de Marwitz entre.

Il est en costume de soirée et en habit, il est encore plus élégant et distingué que d'habitude. Mais son beau visage est pâle et sombre comme s'il allait à un enterrement au lieu de se rendre à une fête joyeuse. Une agitation nerveuse s'est emparée de lui.

Quand il voit Liane, il s'arrête. Il n'avait cru rencontré personne dans ces pièces. Il avait voulu se retirer ici une demi-heure pour ras-

sembler ses idées et se reposer un peu.

Liane ne remarque pas sa présence. Le vicomte fait quelques pas dans la chambre.

Il entend soudain des sanglots des pleurs si lamentables que son cœur se serre dans sa poitrine.

Il reste immobile. Un sentiment singulier le fait palpiter. Il retient sa respiration, ses yeux deviennent humides d'émotion et de pitié.

Pourquoi est-ce que les larmes de Liane le touchent tellement? Elle est pourtant une étrangère pour lui et même une femme que sa tante a prise chez elle par pitié. Mais Liane le charme, lui aussi, le mystère qui l'entoure l'a attiré, vers elle.

Qui est-elle, cette mystérieuse Liane Roder? C'est ce qu'il s'est déjà demandé souvent et il est venu à la solution qu'elle ne peut pas être d'une famille commune.

Que de charme il y a dans le joli visage! Que ses yeux magnifiques reflètent une belle âme. Cette femme a l'air d'un ange.

Et en ce moment qu'il la voit pleurer de douleur, il voit clairement que ce n'est pas seulement la pitié qui le tire à elle, mais un autre sentiment, plus puissant. Son cœur bat à se rompre. Tout à coup il est devant elle.

Liane se lève en poussant un cri de frayeur. Quand elle reconnaît le vicomte ses joues deviennent pourpres. Vite, elle essuie ses larmes et veut s'en aller en balbutiant une excuse.

Mais il lui barre le chemin et prie d'une voix douce et tremblante :

— Restez, mademoiselle Roder! Pardonnez-moi de vous avoir surprise dans votre douleur. Mais lorsque je vous vis pleurer, mon cœur me poussa vers vous. Vous êtes malheureuse... mais n'y a-t-il pas de consolation pour vous? Est-ce qu'un ami sincère ne peut pas vous aimer?

Il prend sa main et la tient, pendant qu'il la regarde dans les yeux avec une expression qui en dit plus long que des paroles.

Rougeâtre comme une image de la confusion, Liane est devant lui. Elle tremble sous ses regards et baisse les yeux.

— Oh! répondez-moi donc! continue-t-il d'un ton, qui lui pénètre au cœur. Pouvez-vous me donner votre confiance? Voulez-vous me dire quelle souffrance vous oppresse et vous torture?

— Et pourtant je ne le demande pas par curiosité!

— Ah... c'est ce que je sais, je le sens! dit-elle à travers ses sanglots. Et je suis encore plus affligée de ne rien pouvoir vous dire... que...

— Ce que ma tante a déjà appris... ou plutôt deviné! achève-t-il avec un sourire grave. Je respecte vos raisons, mademoiselle Liane, qui vous forcent au silence et je ne veux donc plus vous questionner. Vous vous enveloppez vous-même dans un mystère, vous vous entourez d'une énigme. Tout ce que je sais de vous est mystérieux et confus. Mais une fois le voile tombera, et si vous sentez alors le besoin d'un ami, d'un frère, qui vous protège comptez alors sur moi!

Encore une fois il regarde longuement, passionnément dans les yeux, alors il salue et s'en va.

Liane presse la main sur son cœur, qui bat tout à coup avec violence. La pâleur et la rougeur alternativement son visage, en tremblant elle s'affaisse dans un fauteuil.

— Lui... Dieu!... il m'aime! gémit-elle. Dans son âme il y a une lutte entre toute sorte de sentiments.

Est-ce du bonheur — de la joie, qui la remplit? Elle ne le sait pas. Elle ne sent rien maintenant, rien qu'une grande conternation. Elle pense à sa position, à son triste sort, et l'effroi la saisit à l'idée qu'elle pourrait entraîner dans sa misère ce noble homme.

Elle connaît aussi son secret, elle connaît le chapitre tragique de son passé. Le même démon, qui la jetée dans la misère, a aussi empoisonné son existence.

Grand Dieu! et maintenant il s'en va pour la rencontrer! Que va-t-il arrivé? Olga est-elle vraiment cette femme?

Dans les salles les nombreux invités se promènent. Le signal de se mettre à table est donné et tous se rendent dans la salle à manger. Les robes de soie font entendre leur froufrou, les diamants et les bijoux précieux étincèlent et des cous et des bras blancs de femmes brillent entre les uniformes et les habits noirs.

Sur la longue table se trouve le service d'argent massif, les verres de cristal brillent comme des diamants. Le grand lustre jette sur tout ceci une nappe de lumière.

Dehors on entend encore le roulement d'une voiture. Le laquais saute du siège et ouvre la portière. Une dame enveloppée d'une fourrure précieuse, descend, c'est la comtesse Olga.

Elle regarde un moment le laquais dont les traits sont rendus inconnus par une grande barbe noire.

— Donc du courage et de la prudence... tu sais ce que tu as à faire Alfred! lui chuchote-t-elle à l'oreille.

— Sois sans inquiétude! Je réussirai bien! lui dit aussi bas l'acteur déguisé.

Il suit Olga dans le vestibule. Philippe, le valet de chambre du prince, reçoit la fière comtesse de Rothenburg avec une profonde révérence.

Il ouvre une porte et Olga entre dans une chambre où Alfred dans son rôle de laquais, lui ôte sa fourrure.

Philippe court en avant. Dans la première salle déjà le prince vient à la rencontre d'Olga et la salue avec la galanterie habituelle à un homme du monde. Il lui offre le bras et la conduit dans la grande salle.

Tout le monde regarde avec admiration Olga qui entre avec la majesté d'une reine. Et vraiment elle efface en beauté et en toilette toutes les autres dames. Elle a ôté le deuil aujourd'hui et est vêtue de soie rouge foncé. Des bijoux précieux ornent son cou et ses bras.

Dans ses cheveux d'un noir d'ébène étincèle un diadème de brillants, dont les facettes brillent de mille feux sous la lumière électrique.

Ainsi elle ressemble à une déesse de la beauté, à une sirène, dont les regards brûlent les cœurs. Les hommes sont charmés à son apparition, les dames pâlisent de jalousie.

Bientôt Olga est entourée d'un cercle de messieurs, un d'eux, un bel officier, a la chance d'être son voisin de table. Olga s'étonne en silence pourquoi l'amphitryon lui-même ne lui fait pas cet honneur, mais elle ne soupçonne pas pourquoi le prince se tient éloigné d'elle.

Le jeune officier lui est maintenant aussi plus agréable, car il lui fait ardemment la cour. A table elle regarde attentivement de tous côtés elle ne voit pas le neveu du prince, qu'elle n'a pas encore vu jusqu'ici.

Elle fait une question au prince, qui est assis en face d'elle. Il sourit.

— Mon neveu va bientôt venir, madame! répondit-il poliment. A son grand regret, il est empêché en ce moment!

FAITES CECI CONTRE LA

BRONCHITE

LA TOUX · L'IRRITATION · LA CONGESTION

Soulagez les souffrances que cause la bronchite, par ce moyen à double action — par cette médication qui a fait ses preuves, et qui

AGIT IMMÉDIATEMENT POUR SOULAGER

PÉNÈTRE

profondément dans les bronches, grâce à ses vapeurs médicamenteuses adoucissantes.



STIMULE

la surface de la poitrine et du dos, comme un cataplasme réchauffant bienfaisant.

ET AGIT PENDANT DES HEURES — AU SIÈGE MÊME DU MAL!

Pour retirer tous les avantages de cette double action **PÉNÉTRANTE-STIMULANTE**, frictionnez simplement, au cou, la gorge, la poitrine et le dos, avec du Vicks VapoRub. **Instantanément**, le VapoRub se met à l'œuvre — de 2 façons à la fois, comme indiqué ci-dessus — pour apaiser la toux bronchique, dissiper la congestion, soulager l'irritation des muscles, et hâter la venue d'un sommeil reposant et réparateur. Souvent, au réveil, le pire des souffrances a disparu. Aussi, ne

prenez pas de risques avec des remèdes inconnus — soulagez les souffrances que cause la bronchite, ce soir, avec du VapoRub, le remède à double action, qui a fait ses preuves.

POUR VOUS SOULAGER PLUS COMPLÈTEMENT — Faites fondre une cuillerée de VapoRub dans un bol d'eau bouillante. Respirez les vapeurs médicamenteuses qui se dégagent. Sentez comme elles apaisent l'irritation énervante des bronches!



S'ABONNER A

LA REVUE POPULAIRE

... c'est s'assurer pour la durée d'une année une lecture mensuelle variée, instructive, informative et distrayante, le tout présenté dans une mise en page et une tenue typographique comparables à celle des plus

chic magazines américains. Il est opportun de retenir qu'en librairie, le prix d'un seul roman, comme en publie tous les mois LA REVUE POPULAIRE, excède même le coût d'un abonnement annuel à ce magazine. Et puis, il faut dire aussi que LA REVUE POPULAIRE voit augmenter le nombre de ses lecteurs depuis trente-cinq ans.

Roman complet pour janvier :

LES AMOURS DE CLAUDE

par LEO DARTEY

OFFRE SPECIALE : \$2 POUR DEUX ANS

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Je désire profiter de l'offre d'abonnement (pour le Canada seulement) à La Revue Populaire au prix exceptionnel de \$2 pour deux ans. Important. — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement d'abonnement.

Nom

Adresse

Localité Province

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES Solution du Problème No 630

Problème No 629

Mlle Marie-Paule Gagnon, 37, rue Murray, Québec, P. Q.; M. Benoit Lepinay, rue de la Cour, Arthabaska, P. Q.; Mlle Fleurette Guay, 423, rue Brock, Drummondville, P. Q.; Mlle Louise Berthiaume, 603a, rue Notre-Dame, Cap de la Madeleine, P. Q.; Mme P. Cholette, Apt. 31 — 1230, rue Beaubien, Montréal, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

| | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Q | U | I | N | Q | U | A | G | E | S | I | M | E |
| R | R | O | U | T | O | T | A | G | E | M | | |
| U | N | I | E | M | E | C | A | N | N | U | L | E |
| B | I | E | N | S | Y | O | L | S | E | L | O | N |
| A | N | N | E | M | U | N | I | R | S | E | T | I |
| N | U | S | G | E | V | E | F | S | O | N | | |
| E | S | G | O | A | E | A | R | C | S | E | | |
| R | G | E | R | M | I | N | A | T | E | U | R | S |
| L | A | N | G | E | T | H | I | B | O | V | | |
| D | I | R | E | P | U | S | N | E | T | P | | |
| O | H | E | C | L | A | I | R | S | D | O | | |
| R | A | Z | M | A | I | L | L | O | N | S | O | |
| V | I | E | S | R | A | I | L | S | P | E | U | T |
| A | N | N | A | L | S | T | E | R | A | M | E | R |
| L | E | O | N | I | N | E | D | E | L | I | R | E |

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 631

| | | | | | | | | | | | | | | | |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|
| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 |
| 1 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 2 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 3 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 4 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 5 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 6 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 7 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 8 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 9 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 10 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 11 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 12 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 13 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 14 | | | | | | | | | | | | | | | |
| 15 | | | | | | | | | | | | | | | |

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom

Adressé

Ville ou Village Province

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Prêtre chargé de surveiller le festin chez les Romains. — Elargir une ouverture.
2. Lieu souterrain où l'on extrait les métaux. — Barre servant à fermer une porte. — Lettre de l'alphabet grec.
3. Bison d'Europe. — Petit garçon. — Qui marque la raison.
4. Article simple. — Polie. — Toi.
5. Terme du jeu d'échec. — Chemin bordé de maisons. — Réunion de sons correspondant à une idée.
6. Petite flûte en bois. — Bouton à fleur du caprier.
7. Dent qui sert à broyer les aliments. — Sensation d'un trouble physiologique.
8. Listes. — Piqûre que l'on fait dans l'étoffe avec une aiguille.
9. Trois fois. — Ile Portugaise. — Adjectif indéfini.
10. Lui. — Chemin de fer souterrain. — A lui.
11. Méprisable. — Période de sept jours. — Adj. dém.
12. Instrument pour serrer les objets. — Petit vase à boire, sans pied ni anse. — Amas d'eau dormante.
13. Vilain. — Fleuve d'Afrique. — Arrière rouge ou jaune.
14. Chemin de halage. — Petite pomme rouge. — Rivière de Suisse. — Article espagnol.
15. Raisonner à perte de vue.

VERTICALEMENT

1. Personne qui cherche à en égaler une autre. — Amaryllidacée.
2. Plus mauvais. — Juridiction. — Mesure de capacité.
3. Unité. — Chiffon pour la fabrication du papier. — Garçon d'écurie de course.
4. Art. — Coups de vent violent. — Interjection.
5. Choisir. — Disposition de cheveux en sens contraire.
6. Élément gazeux qui se trouve dans l'air. — Légumineuse. — Préfixe. — Lui.
7. Sentir mauvais. — Diable.
8. Bruit du pas du cheval. — Qui habite une ville.
9. Viscère situé dans l'hypocondre gauche. — Ange dont le nom signifie en hébreu "Lumière de Dieu."
10. Exister. — Avant du vaisseau. — Possèdent. — Se suivent dans apprendre.
11. Homme politique belge (1810-1886). — Interjection.
12. Possède. — Camarades. — Terminaison.
13. Partie de la charrue servant à ouvrir le sol. — Divisée en trois. — Événement fortuit.
14. Manière d'être. — Point cardinal. — Suite ininterrompue.
15. Clairsemés. — Mollusque comestible.

Durant sa conversation avec son voisin, elle oublie tout à fait le vicomte, dont elle ne sait pas même le nom. Elle ne pense plus à lui. Cet officier jeune et élégant lui fait si sérieusement la cour qu'elle réfléchit si cette assiduité ne pourrait pas mener à une relation plus intime.

Si le comte Henri revient pas. Peut-être qu'il est mort. En tout cas, elle ne peut pas l'attendre éternellement. Cet officier, dont le grand nom lui impose, serait aussi un très bon parti pour elle.

Elle l'encourage donc avec de gentils sourires et des regards brûlants, et l'officier qui est très amoureux rayonne de bonheur.

Quand la table est levée, on se disperse dans les salles attenantes. Les laquais offrent du café et des liqueurs. Olga s'est assise avec son cavalier dans la grande salle et elle est entourée de quelques autres messieurs.

Il est singulier que le neveu du prince ne vient toujours pas, pense Olga, quand elle se souvient de lui en l'entendant nommer par une autre personne.

Mais elle l'oublie de nouveau de suite, car on l'aborde de tous les côtés et lui fait force compliments.

Mais pendant tout cela elle pense souvent à son fidèle allié qui commence maintenant bientôt à l'exécution de son projet diabolique. Elle jette des regards scrutateurs sur le prince et la princesse et une joie infernale s'empare d'elle.

Comme tous deux sont assis calmement au milieu de leurs invités.

Ils ne savent pas que cette heure anéantira leur bonheur.

Il se fait déjà tard mais les hôtes ne pensent pas encore à s'en aller.

On fait de la musique et une dame, possédant une voix extraordinairement pure et harmonieuse, chante quelques chansons.

L'officier fait en attendant toujours plus ardemment la cour à Olga. Elle le trouve amusant et le rend toujours plus amoureux par sa coquetterie bien calculée.

A la fin il essaye de l'entraîner vers une chambre solitaire où on peut parler sans être dérangé. Mais Olga se lève soudain et après avoir prononcé quelques mots d'excuse elle le quitte tout à coup.

Elle va dans une autre chambre bre. Ici Alfred devait se trouver, pour lui apprendre si le projet devait réussir.

Tout est tranquille dans la chambre. Olga s'assied et attend. Elle consulte sa montre... il est environ onze heures. Maintenant Alfred peut venir à chaque instant.

Dans les salles où a lieu la fête on a fait peu attention à l'absence d'Olga. Personne ne pense à la suivre. Le prince seul regarde avec inquiétude autour de lui. Il interroge le jeune officier et celui-ci montre la porte par laquelle Olga a disparu tout à coup.

Le prince est satisfait. Voilà que Kurt entre soudain et s'approche du groupe qui s'est formé autour du piano et de la chanteuse.

Il regarde attentivement autour de lui. Tout à coup le prince est devant lui.

— Tu t'es fait attendre longtemps, Kurt! dit-il agité.

— La comtesse est-elle déjà partie? demande vivement le vicomte.

— Oh non! Mais ici dans la salle tu ne la trouveras pas. Et cela est bien, car cela nous évitera une scène pénible si... tu sais bien! achève le prince, comme quelques invités deviennent attentifs.

— Oui, oui! dit Kurt. Où est-elle?

— Elle vient de disparaître par cette porte!

— Bien!

En disant cela le vicomte veut s'éloigner rapidement. Mais le prince lui prend le bras et en marchant à côté de lui, il force le jeune homme excité à ralentir ses pas.

— Nous devons éviter d'éveiller la curiosité! chuchote-t-il. Les invités n'osent rien soupçonner... quoi qu'il arrive! Pense à cela, cher Kurt!

— Soyez sans crainte, cher oncle! Restez ici. On remarquerait de suite votre absence!

Le prince Saratov dit encore quelques paroles avertissantes à son neveu et le laisse partir. Kurt disparaît par la porte par où la comtesse Olga a aussi quitté la salle cinq minutes auparavant.

Extérieurement calme le vicomte traverse à pas de loup la pièce mal éclairée alors devant la porte.

Il entend des voix chuchotantes. Doucement il tire la lourde draperie un peu de côté et jette alors un regard dans la chambre.

La comtesse Olga est assise dans un fauteuil. Elle lui tourne le dos, devant elle se trouve un homme à la barbe noire, vêtu en laquais.

Tous deux parlent à voix basse. C'est en vain que le vicomte tâche de comprendre un mot. Il est extrêmement étonné. Que signifie cet entretien intime entre la comtesse et un de ses laquais.

Le vicomte regarde attentivement cet homme en écoutant la tête. Il regarde Olga aussi avec des regards scrutateurs. Mais il ne voit que son cou blanc et ses cheveux noirs et brillants au-dessus de la chaise.

Maintenant le domestique se retire et s'en va par une autre porte. Olga se lève.

Le vicomte ouvre la portière et entre dans la chambre.

Seulement en entendant un pas derrière elle, Olga tourne la tête. Ils sont en face l'un de l'autre en se regardant dans le blanc des yeux.

XLIV

DANS LA PUISSANCE DU DIABLE-ROUGE

LES CONTREBANDIERS se trouvent en grand danger, car de tous les côtés arrivent les ennemis. Déjà un des hommes farouches est à terre, percé de balles.

Barbe-Rouge est le premier de tous. Il porte Margot dans ses bras, mais ce fardeau n'est pas le moindre obstacle pour le vigoureux compagnon. Comme un cerf il traverse à grands sauts les broussailles.

Ses camarades le suivent. Joseph aussi est entraîné. Il profiterait volontiers de cette occasion pour se sauver, mais deux contrebandiers le tiennent aux bras et l'entraînent.

De nouveau les balles sifflent dans l'air et un cri prouve que de nouveau un contrebandier est atteint. Mais les autres ne se laissent pas retenir par cela. Il faut maintenant s'enfuir aussi vite que possible.

Quand les chasseurs ont enfin traversé les broussailles et sont arrivés au pied de la colline, les contrebandiers disparaissent dans la sombre forêt.

Ils ont laissé un mort et un blessé, mais le chef de la bande, ce Barbe-Rouge tant craint, s'est de nouveau sauvé.

La poursuite est inutile. Les chasseurs espèrent qu'un de ces jours Barbe-Rouge et les autres contrebandiers leur tomberont entre les mains.

Les contrebandiers continuent leur fuite. C'est une marche longue et difficile jusqu'à un autre refuge. Souvent ils doivent se reposer un moment.

Après peu de temps déjà, Margot est revenue à elle, quand elle se voit entre les bras de Barbe-Rouge, elle pousse un cri d'effroi.

De toutes ses forces elle tâche de lui échapper en criant au secours d'une voix perçante.

En jurant, Barbe-Rouge laisse glisser à terre la jeune fille qui lutte avec lui. Mais il la tient et lui dit :

— Cesse de crier, ici on ne t'entend pourtant pas ! Sois raisonnable, sans cela je dois user de violence.

— Où me conduisez-vous ? Je ne veux pas retourner au "Cerf Blanc", chez mon misérable père, pleure craintivement Margot.

— Ne crains rien ! Tu ne retourneras plus là-bas.

— Et où donc alors ?

— C'est ce que tu verras. Nous devions fuir par ces maudits casques verts et nous cherchons maintenant un autre refuge.

— Laissez-moi libre. Je ne vais pas avec vous !

En disant cela, Margot veut s'en aller, mais Barbe-Rouge rit railleusement.

— Es-tu folle, ma fille ! Tu restes avec moi. Tu seras ma femme. Viens seulement, je te porterai quand tu seras fatiguée.

L'effroi la saisit. Elle repousse violemment le misérable, quand il veut entourer sa taille de son bras pour l'attirer à lui.

— Jamais ! Je me tuerai plutôt ! crie-t-elle avec dégoût.

Barbe-Rouge sent monter sa colère, son désir s'éveille.

Margot est pourtant en son pouvoir, pourquoi l'épargnerait-il encore plus longtemps.

Si elle ne veut pas, il peut pourtant la forcer, sa résistance est justement ce qui l'attire.

Il l'embrasse en riant. C'est en vain qu'elle résiste, elle sent brûler ses lèvres sur ses joues.

— Au secours, Dieu tout puissant ! crie-t-elle en proie à une folle terreur.

— Crie seulement ! dit-il avec un rire infernal. Ici il n'y a ni Dieu ni diable qui puisse t'aider. Folle, ici, personne ne t'aide. Tu seras à moi. Je t'appriivoiserai bien !

Il la soulève dans ses bras vigoureux et la porte à travers les taillis. Tout cela laisse les contrebandiers indifférents. Ils sont couchés sur la colline où il fait un peu plus clair que dans la forêt. On surveille toujours Joseph avec méfiance.

Il est indigné de la brutalité du chef, mais n'ose pas dire son opinion à haute voix, ni dire quelque chose en faveur de Margot.

Pourquoi s'occupe-t-il aussi de cette fille ?

Les cris de Margot deviennent toujours plus faibles, sa résistance semble diminuer. Barbe-Rouge la serre si étroitement qu'elle ne peut presque pas respirer. Maintenant il la laisse glisser sur la mousse.

Déjà, Margot se croit perdue.

Près de s'évanouir, elle fait ses derniers efforts pour échapper au barbare. Mais que peut-elle contre cet homme, qui possède la force d'un géant, que sa passion rend presque fou.

Voilà que quelque chose brille à ses yeux ; elle voit le manche d'argent du couteau de chasse, qui sort de la ceinture de Barbe-Rouge. Elle le saisit, tire, elle tient le couteau dans sa main et le dirige sur la poitrine du bandit.

Avec un juron, Barbe-Rouge est sur pied et l'instant d'après Margot est aussi debout.

— Ne me touche pas ! dit-elle en dirigeant le couteau sur sa propre poitrine. Car par le Dieu du Ciel...

vivante, vous ne m'aurez plus jamais en mains !

Barbe-Rouge est immobile, halestant. Il fait un mouvement pour se jeter d'un bon sur Margot. Elle lève la main avec la terrible arme.

« Cesse, Barbe-Rouge ! dit-elle d'une voix qui fait reculer un moment le misérable. Cesse, ou je m'enfonce ce couteau dans le cœur ! Un juron furieux lui échappe.

— Enfant du diable ! Sois donc raisonnable ! Tu deviendras pourtant ma femme !

— Plutôt je me tue ! dit-elle résolue. Je te déteste, misérable !

— Ah, tu me détestes ? Eh bien, bon ! Tu seras à moi ! Je triompherai bien de ta résistance. Demain tu seras dans mes bras.

On entend du bruit. Un contrebandier vient à eux.

— Qu'y a-t-il ? Que veux-tu ? lui crie Barbe-Rouge furieux.

— Nous devons continuer ! Nous ne sommes pas en sûreté ici ! N'as-tu donc rien entendu ? demande le contrebandier soucieux et il jette un regard étonné sur Margot, qui est encore toujours debout le couteau levé.

— Non, je n'ai rien entendu ! Qu'y a-t-il donc ? dit Barbe-Rouge impatient. Les douaniers sont-ils de nouveau à nos trousses ?

— Oui. La fille nous a sans doute trahis par ses cris. Tout à l'heure nous avons entendu un coup de fusil !

— En avant alors ! crie Barbe-Rouge. En avant, Margot ! Tu dois y aller !

— Non, je ne fais plus un pas de plus avec toi !

Barbe-Rouge devient furieux. Il jure, menace, et soudain, il saute sur Margot.

Avant qu'elle puisse se servir du couteau, Barbe-Rouge le lui a ôté. En riant il l'enlace de ses bras et l'emporte.

De nouveau les appels au secours de Margot retentissent dans la forêt.

Craignant d'être trahi par cela, Barbe-Rouge prend un mouchoir et le lui attache devant la bouche. Les cris cessent.

Infatigable, Barbe-Rouge porte durant des heures son beau fardeau. Quand le jour paraît, de grands rochers surgissent dans le désert et à la lumière grise de l'aurore on voit sur le sommet de ces rochers les ruines d'un vieux bâtiment.

C'est le Drachenfels et les ruines là en haut sont les derniers restes d'un ancien château-fort. C'est ici que les contrebandiers veulent se cacher maintenant.

Ils grimpent un sentier escarpé, qui se trouve entre les blocs de roc. Arrivés en haut ils ne voient plus que quelques pierres de la porte d'autrefois. Partout les pierres sont entassées. Seulement une grande tour ronde est encore debout. Les murs sont très épais et solides et peuvent bien encore restés cent ans debout.

— Entrez ici ! dit Barbe-Rouge. Je sais le chemin ici ! Suivez-moi et faites de la lumière !

Ce conseil n'est pas superflu, car à l'intérieur de la tour il fait tout noir. Les contrebandiers trébuchent sur des tas de pierres et des ruines. Grâce à une lumière qu'ont allumée les contrebandiers on voit maintenant le commencement d'un escalier de pierre qui mène en haut.

— Restons ici dans le corridor, dit Barbe-Rouge. En haut tout est pourtant croulé et on y est à la belle étoile. Faites du feu, car il fait un froid de loup !

Bien vite ils ont rassemblé un peu de bois et au milieu du couloir obscur un grand feu flambe. Les contre-



"DU BOVRIL CHAUD ranime mon énergie!"

BOVRIL est un merveilleux stimulant lorsque vous êtes fatiguée.

BOVRIL EN BOUTEILLES ET EN CUBES DANS TOUS LES BONS MAGASINS

Boutons et Vers à Tête Noire Soulagés par cet Onguent Médicinal

Que vous soyez en costume de bain ou en robe de soirée, vous serez beaucoup embarrassée par les affections de la peau et les irritations sur les épaules, le dos, ainsi que sur le visage. Pourquoi ne pas faire quelque chose pour enrayer cette condition — quelque chose qui vaut la peine. L'Onguent du Dr. Chase est un produit médicinal sur lequel vous pouvez vous fier pour clarifier les troubles de la peau de cette sorte ainsi que les démangeaisons et l'eczéma. Les mères qui sont accoutumées d'employer l'Onguent du Dr. Chase pour la peau du bébé et pour l'eczéma le trouvent plaisamment doux et calmant et bientôt elles prennent l'habitude de l'employer elles-mêmes pour les affections de leur peau. 60 cents la boîte. Bocal économique, contenant cinq fois autant, \$2.00.



**L'Onguent
Dr. Chase**

TROIS AMIS

Le Samedi — La Revue Populaire — Le Film

... trois amis qui ne vous "plaqueront" jamais, trois amis qui, infailliblement, frapperont à votre porte au moment précis où vous serez aux prises avec ce raseur effroyable qu'est l'ennui ! Ces trois amis ont noms : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Trois magazines qui résument et concentrent la substance qu'il faut retenir du temps qui, sans cesse, va et se renouvelle. Etre abonné à ces trois publications c'est non seulement s'assurer une distraction à prix modique en ces temps de guerre, c'est, de plus, se payer à frais minimes le luxe d'une information variée. Qu'il s'agisse de recettes de cuisine, de conseils pratiques, de soins de beauté, de romans et de nouvelles, on est assuré de trouver tout ça dans une merveilleuse présentation typographique.

----- COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES -----

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix (X) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975, rue de Bullion

Montréal, Canada

bandiers se couchent autour. Barbe-Rouge s'assied aussi auprès et se met à réfléchir en fixant les flammes.

Margot s'est assise sur la dernière marche de l'escalier et par hasard Joseph s'accommode aussi bien que possible dans son voisinage.

Les regards de Barbe-Rouge fixent ses camarades. Il les compte. Il n'y en a plus que cinq. Il a perdu tous les autres, ils sont morts ou prisonniers.

— Que faisons-nous maintenant, Barge-Rouge? commence le contrebandier assis à côté de lui. Je crains que nous passerons de mauvais jours. Nous ne pouvons plus risquer de nous montrer!

— Provisoirement, nous restons ici! répond Barbe-Rouge.

— Mais si on nous découvre ici? demande un autre.

— C'est du nonsens! Ici, nous sommes en sûreté! Nous restons quelques jours tranquillement ici. Alors nous nous mettons de nouveau à l'ouvrage!

Les contrebandiers font la grimace.

— Il n'y aura plus moyen de faire de la contrebande! grogne de nouveau le premier. Les casaques vertes auront déjà à trouver nos marchandises. Nous sommes aussi si peu maintenant!

— Pourquoi? Nous sommes avec ce nouveau-là — Barbe-Rouge montre Joseph — encore sept hommes. Et dans peu de temps nous pouvons de nouveau être vingt. N'ayez donc pas peur! Nos marchandises dans le couvent sont perdues, il est vrai, mais là-bas, dans la grotte, les casaques vertes peuvent chercher à loisir. Ils ne trouveront rien. Ne vous découragez pas! les console-t-il, nous nous remettrons bien!

Pendant que les contrebandiers font maintenant de nouveaux plans, Joseph s'approche plus près de Margot. Elle veut se lever et reculer, car la mine de celui qu'elle croit être un vagabond lui inspire au moins autant de dégoût que les contrebandiers.

Mais Joseph lui fait signe et chuchote vivement:

— Restez assise! Je ne vous ferai rien! Je vous aiderai à fuir!

Margot le regarde avec méfiance. Il s'assure que les contrebandiers ne prennent pas garde à lui ni à la jeune fille et il s'assied alors tout à côté d'elle.

— Je vous communiquerai un secret dit-il à voix basse. Vous me croyez un camarade de ses farouches compagnons là-bas. Mais je ne suis pas un contrebandier ni un vagabond, mais un domestique du château de Rothenburg!

A ces mots, Margot le regarde avec surprise. Mais elle se contient et se retourne avec curiosité vers le valet de chambre déguisé, qui lui raconte, comment il est venu chez les contrebandiers et ce qu'il cherche chez eux.

— Comme j'ai entendu que vous vouliez assister le comte dans sa fuite, je me fais connaître à vous! conclut-il. Vous ne me trahirez pas!

— Non, certainement pas! répond Margot, qui a écouté avec étonnement. Oui, j'ai voulu délivrer le comte, mais je n'ai pas réussi. Mon père a tout déjoué et puis ce misérable-là, le diable rouge! Y ajoute-t-elle d'un ton désespéré. Et maintenant ah! qui sait, ce que le malheureux est devenu! soupire-t-elle, des larmes pleins les yeux.

Joseph regarde, la jeune fille, d'une façon singulière. Il avait déjà compris des propos de l'aubergiste et du diable rouge que Margot s'était éprise d'amour pour le comte. Mais cet amour semble désespéré, oui, même ridicule au valet de chambre,

Car il est pourtant impossible que le comte partage l'amour d'une telle fille.

Mais Margot lui plaît énormément. Pour lui, le domestique, elle vaut aussi beaucoup mieux que pour son maître. En tout cas, il peut essayer de lui faire la cour. S'il la délivre de la puissance du diable rouge, elle le favorisera déjà par reconnaissance.

C'est ainsi qu'il espère et toute sorte de projets intrépides lui passent par la tête, pendant que Margot lui rapporte tout bas comment le comte Henri a été captif dans le « Cerf Blanc, » et ce qui s'était passé là.

— Comment le comte est-il entre les mains des contrebandiers? demande Joseph. Ne vous a-t-il pas raconté cela?

— Oh si! dit Margot. Il avait été enfermé dans le caveau, après les funérailles de son père. Il a coulé là des jours terribles jusqu'à ce qu'il réussit à quitter le caveau par un couloir souterrain. Il arriva dans une grotte, où les contrebandiers le découvrirent et le firent prisonnier. Joseph a écouté ce récit avec la plus grande surprise.

— Et qui — savez-vous aussi cela — qui était-ce qui avait enfermé le comte dans le caveau? demande-t-il vivement.

— Il ne me l'a pas dit! Peut-être ne le sait-il pas lui-même! répond Margot.

Joseph réfléchit quelque temps, alors il dit:

— Si vous aviez maintenant délivré le comte, alors tout ce que votre père et Barbe-Rouge ont fait aurait pourtant été trahi. Votre père finira mal... mais cela vous sera bien indifférent, n'est-ce pas?

— Je ne pouvais pas agir autrement que j'ai fait! murmure Margot et ses yeux brillent. Mon père était libre de faire le bien. Moi, je ne peux pas lui aider!

— Vraiment, il ne le mérite pas non plus! répond Joseph, car il vous a terriblement maltraité. Il vous a livrée à un tel bandit et assassin! Mais ne perdez pas courage, Margot! Moi, je vous sauverai. Oui, certainement. Je risquerai ma propre vie, s'il le faut!

— Ah! je crains, que la mort seule, puisse m'arracher à la puissance de ce misérable! soupire Margot. Et vous, mon ami, vous êtes dans le plus grand danger. Si on vous soupçonne, si on vous reconnaît, alors... grand Dieu! vous êtes perdu!

— C'est ce que je sais! Mais j'espère que ces fripons ne devineront pas qui je suis. Croyez-vous, Margot, que le comte ait pu se sauver pendant la lutte?

— Je l'espère!

— Ce sera bien ainsi, car les contrebandiers ne savent pas ce qu'il est devenu! dit Joseph, pensif. Ecoutez-moi maintenant, Margot! Nous devons faire un plan pour nous évader.

Il vaudrait mieux que nous essayions cette nuit de nous glisser dehors!

Il lui communique son plan et Margot écoute attentivement. Les contrebandiers sont tellement en train de causer qu'ils ne font pas du tout attention à ces deux.

On entend du bruit devant la tour, un moment après un homme apparaît sur le seuil. Surpris, tous se lèvent et saisissent leurs armes.

— Halte! Qui est là? tonne Barbe-Rouge en dirigeant son pistolet sur l'homme.

— Holà! C'est un des nôtres! crie un des contrebandiers. Diable, oui, c'est Boom!

(Lire la suite page 39)

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme Rose Lacroix

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, DU SAMEDI et du FILM

PATÉ CHAUD AU POULET

Préparer un poulet de 4 à 5 lbs, c'est-à-dire le plumer, le flamber, le vider et le laver. L'essuyer soigneusement. Le ficeler. D'autre part, faire roussir 2 c. à table de graisse dans une casserole, y faire dorer le poulet en tous sens et ajouter 2 tasses d'eau chaude, 1 petit oignon, 1 clou de girofle, sel et poivre. Couvrir et laisser mijoter environ 2 heures ou jusqu'à ce que la viande soit tendre. Retirer du feu, désosser. Prendre 2 tasses de bouillon et y ajouter $\frac{1}{2}$ tasse de crème. Remettre sur le feu et, au premier bouillon, ajouter 4 c. à table de farine délayée avec 4 c. à table d'eau froide. Faire cette addition en tournant jusqu'à épaississement. Foncer un plat en pyrex de bonne pâte brisée. Y mettre le poulet et la sauce, puis $\frac{1}{4}$ de livre de champignons frais sautés au beurre et 10 à 12 pommes de terre (petites) préalablement cuites. Couvrir de belle pâte et cuire au four de 450° F. 15 minutes. Abaisser la chaleur à 325° F. et prolonger la cuisson 1 heure.

PATTES DE PORC BRAISÉES

| | | |
|------------------|-------------------|----------------------|
| 2 pattes de porc | 1 clou de girofle | 1 gros oignon |
| 1 gousse d'ail | 1 c. à tb. de sel | 1 feuille de laurier |

Faire préparer chez le boucher des pattes de porc. Choisir de préférence les pattes de devant, parce qu'elles sont plus charnues; les faire séparer en 3 ou 4 morceaux. Faire chauffer un petit chaudron en fer si l'on en a un, y mettre les pattes et faire brunir pour que le jus ait plus belle couleur. Ajouter l'oignon émincé, le clou de girofle, la feuille de laurier et le sel. Couvrir d'eau chaude et laisser mijoter 2 $\frac{1}{2}$ à 3 heures. Si l'on a un four chauffé au bois, il est préférable de faire cuire au four. Vers la fin de la cuisson, on enlève le couvercle. Cette façon de préparer les pattes de porc est délicieuse. La desserte peut être mise dans un bol et quand elle est refroidie, on obtient une viande prise en gelée qui est très savoureuse.

ROTI DE BŒUF A L'ANGLAISE

Choisir un morceau de bœuf de 5 à 6 lbs dans la croûpe (partie ronde). L'essuyer avec un linge humide et le saupoudrer légèrement d'un mélange de moutarde et de farine en parties égales. Le mettre sur un gril dans une lèche-frite découverte et faire cuire au four de 300° F. La cuisson devra durer 2 heures environ. Au bout d'une heure de cuisson, on devra ajouter au fond de la lèche-frite 1 oignon tranché, 1 feuille de laurier, $\frac{1}{2}$ à $\frac{3}{4}$ de tasse d'eau chaude, sel et poivre et après quelques minutes, on arrosera le rôti avec le fond de cuisson, diluant ainsi la farine et la moutarde qui donneront un bon goût à la sauce. Servir sur assiettes chauffées.

POUDING AUX FRUITS

Badigeonner de 2 c. à tb. de beurre un plat à pouding rond de préférence. Y mettre $\frac{1}{2}$ tasse de sirop de maïs et couvrir tout le fond de pruneaux dénoyautés et cuits, de raisins et de cerises. Verser sur ce fond le mélange suivant: Défaire en crème $\frac{1}{4}$ de tasse de végétaline avec $\frac{3}{4}$ de tasse de sucre et battre jusqu'à ce que le mélange soit mousseux. Y ajouter 1 œuf et continuer à battre. Tamiser de la farine, en mesurer 1 $\frac{1}{2}$ tasse et tamiser de nouveau avec $\frac{1}{2}$ c. à thé de poudre à pâte, $\frac{1}{2}$ c. à thé de bicarbonate de soude, $\frac{1}{4}$ c. à thé de sel, $\frac{1}{2}$ c. à thé de gingembre. Ajouter au premier mélange alternant avec $\frac{1}{2}$ tasse de mélasse et $\frac{1}{2}$ tasse de lait sur. Verser la pâte sur les fruits et faire cuire 1 heure à 350° F. Démouler au sortir du four.

CRÈME SOUBISE

Emincer 6 oignons moyens ou 3 gros et faire cuire avec 2 tasses d'eau froide jusqu'à ce que tendres. Passer en purée. Remettre dans la casserole avec 4 tasses de lait. Monter au point d'ébullition. Faire ramollir 2 c. à tb. de beurre, bien mélanger avec 3 c. à tb. de farine, délayer avec une partie du lait chaud. Ajouter à la crème, faire jeter quelques bouillons, assaisonner et servir avec croûtons. Les croûtons pourront être préparés l'avant-midi durant la cuisson de la viande.

MOUSSE POMONA

Mettre dans un bain-marie $\frac{1}{2}$ tasse de sirop de maïs, $\frac{1}{4}$ de tasse de sucre et 1 blanc d'œuf. Battre jusqu'à consistance très ferme. Ajouter par petites quantités $\frac{3}{4}$ de tasse de purée de pommes. La purée de pommes s'obtient en faisant cuire les pommes sans eau avec leur pelure et en les passant en purée quand elles sont bien tendres.

LA VIANDE

ne doit pas être gaspillée



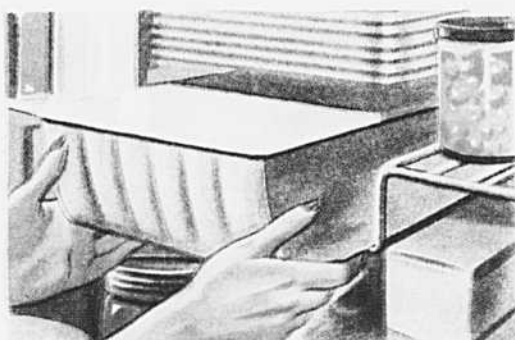
Quoique notre pays produise plus de viande que jamais auparavant, chaque once de viande est précieuse! Le Canada a fièrement entrepris de jouer un rôle important en nourrissant non seulement nos propres forces armées, mais aussi nos alliés et — au fur et à mesure de leur libération — les peuples affamés de l'Europe occupée.

C'est donc à vous, les ménagères, de tirer le plus possible de la viande que vous achetez. Pour vous aider, Martha Logan, experte en économie ménagère de Swift, a préparé cette série d'annonces, dont chacune traite d'un des cinq points principaux concernant la conservation de la viande. Cette fois-ci, nous vous montrons comment éviter le gaspillage en empêchant la viande de se gâter. Le mois prochain, nous vous donnerons des conseils sur la cuisson.

Gardez-la soigneusement. Dès que la viande arrive dans votre cuisine, développez-la. Renveloppez-la dans une feuille de papier glacé, sans la serrer pour que l'air puisse circuler autour, et gardez-la à l'endroit le plus froid du réfrigérateur.



La viande hachée, de n'importe quel genre, doit être cuite aussitôt que possible. Si vous devez la garder jusqu'au lendemain, mettez-la dans un bol ou un plat couvert préalablement refroidi que vous placez dans le réfrigérateur.



Les viandes cuites ont également besoin de réfrigération. Gardez-les dans des plats couverts. Remettez-les dans le réfrigérateur aussitôt que possible. Ne laissez jamais de la viande traîner dans une cuisine chaude.

Martha Logan dit:

"Surveillez ces cinq points pour tirer le plus possible de la viande"



Achetez-la sagement! Composez vos menus d'avance, mais n'ayez pas d'idées fixes quand vous achetez. Achetez seulement ce qu'il vous faut.

Gardez-la soigneusement! Sujet de cette annonce. Ne risquez *jamais* de laisser la viande se gâter.

Faites-la cuire correctement! Le mois prochain Martha Logan vous montrera comment épargner jusqu'à $\frac{3}{4}$ de livre sur un rôti de 4 livres.

Découpez-la convenablement! Surtout dans les grandes familles où les rôtis au four et les rôtis à l'étuvée sont économiques, la bonne façon de découper avec un couteau bien affilé peut vous faire tirer un repas de plus de votre rôti.

Utilisez tout! Voici où l'on reconnaît une bonne cuisinière. Les chefs français doivent leur renommée à leurs ragoûts et fricassées, parce que les Français ont appris à ne jamais gaspiller d'aliments.

SWIFT CANADIAN CO. LIMITED

Une organisation, bien connue dans tout le pays, qui se consacre à la conservation et à la répartition efficace des ressources alimentaires du Canada.



Faits concernant les spiritueux

On entend dire couramment qu'il y a des stocks considérables de whisky dans les entrepôts en douane du Canada. C'est possible, mais il ne s'ensuit pas que ces stocks sont disponibles et qu'ils peuvent être offerts en vente au public.

Les produits de la distillation diffèrent de la plupart des produits fabriqués sur un point très important. S'ils ont été bien fabriqués d'abord, puis bien surveillés pendant leur séjour en entrepôt, chaque année de maturation en améliore la qualité et en augmente la valeur.

Un distillateur n'a jamais trop de spiritueux bien mûris. Mieux ses produits sont mûris, meilleure sera sa réputation dans un marché où la concurrence est très âpre. C'est pourquoi les spiritueux, tels que le whisky, l'alcool et le cognac, sont distillés et entreposés plusieurs années avant d'être livrés à la consommation. La quantité de boisson distillée s'établit en tenant compte des besoins de la clientèle plusieurs années à l'avance, et des facilités d'entreposage.

En temps normal, le fabricant distille régulièrement chaque année une certaine quantité de spiritueux et, au Canada, le gouvernement appose sur chaque bouteille d'alcool, excepté le gin, une bande indiquant l'année de la fabrication.

Cette année, et depuis quelque temps d'ailleurs, on n'a pas fabriqué de boissons alcooliques destinées à la consommation. Toutes les distilleries, au Canada comme ailleurs, sont mobilisées pour la guerre. Produisant toute l'année à plein rendement, elles fabriquent l'un des produits les plus essentiels aux forces combattantes, sur tous les fronts.

Aucune nation ne pourrait poursuivre la guerre sans l'alcool. S'il venait à manquer, ce serait un désastre. L'alcool entre dans la fabrication des munitions, de divers instruments, des peintures, des couvertures, des pansements, en un mot, il serait plus facile d'énumérer les produits qui n'exigent pas d'alcool que ceux dont l'alcool est une matière première importante ou irremplaçable.

Les distillateurs accomplissent donc une œuvre nationale de la plus grande utilité. Sans doute, comme tout bon citoyen, ils sont heureux de pouvoir servir le pays. Mais, ainsi que les autres citoyens, ils doivent songer à l'avenir. Après la victoire, ils ne pourront pas, comme la plupart des autres fabricants, reconstituer immédiatement leurs stocks et reprendre leur commerce sur une base plus ou moins normale. Plusieurs années devront s'écouler avant que leurs stocks de spiritueux mûris puissent suffire à satisfaire le public.

La conservation des stocks actuels est tout à fait justifiable. Ces boissons prendront de l'âge et de la valeur, et les approvisionnements ainsi constitués préviendront le danger d'une rareté préjudiciable à la marche normale des affaires.

Le gouvernement fédéral autorise la Commission des Liqueurs de Québec à acheter une quantité déterminée de produits distillés, soit au pays, soit à l'étranger. Mais la Commission n'est pas sûre de pouvoir obtenir son contingent pour les raisons mentionnées ci-dessus et à cause des difficultés de transport et d'autres entraves résultant de la guerre. La Commission doit aussi, dans l'intérêt de ses clients, se préoccuper de l'avenir. La vente des spiritueux doit être restreinte.

Le remède est simple. On l'a déjà indiqué. Il est entre les mains du public, c'est-à-dire de chaque consommateur.

VEUILLEZ CONSOMMER MOINS

Publiée par

COMMISSION DES LIQUEURS DE QUÉBEC

L'Injuste Châtiment * Suite de la page 36

— Oui, c'est moi! est la réponse, et un homme blessé et les habits en lambeaux entre en chancelant.

L'homme se jette devant le feu, et gémît et se plaint comme s'il endurait les plus violentes douleurs.

Agité, tout le monde l'entoure. On lui donne à boire, on panse ses blessures. Enfin il peut répondre aux questions qu'on lui pose.

Il est de ceux qui furent blessés à l'assaut dans le ravin. Il s'était accroupi dans les broussailles et après le départ des chasseurs, il s'était traîné aux ruines du couvent.

— Comment viens-tu ici? demande Barbe-Rouge?

— Je trouvais le nid vide, et alors, je pouvais bien penser que vous vous étiez sauvés au Drachenfels! déclare le contrebandier. Je ne croyais pas que je réussisse à grimper sur ce maudit rocher!

Il gémît et maudit les douaniers qui l'ont arrangé ainsi.

— Sais-tu si un des nôtres est fait prisonnier? demande Barbe-Rouge.

— Les chiens verts en ont pris deux! grince le blessé. Mais je ne sais pas qui ils sont. J'ai tout vu de ma cachette. La plupart des nôtres sont morts!

— Par tous les diables!... Oui, c'est ce que nous savons! dit furieusement Barbe-Rouge. Mais nous le ferons payer cher aux casaques vertes. Nous vengerons nos camarades. Près du couvent il y en eut aussi deux de tués.

— Oui, c'était une nuit terrible! gémît le blessé. Je suis bien content d'avoir pu me sauver et de vous avoir trouvé tous ici!

— Qu'est devenu le comte? continue Barbe-Rouge dans son interrogatoire. N'as-tu rien vu ni entendu de lui. S'est-il enfui?

— Il est mort! s'écrie le contrebandier. Ils l'ont aussi tué. Je l'ai vu étendu par terre!

On entend tout à coup un grand cri.

Margot qui avait écouté dans une grande anxiété, a poussé ce cri perçant. Pâle comme une morte, l'image d'un effroi indescriptible, elle est debout et se tord les mains.

Mais Barbe Rouge dit cyniquement. Il s'approche de la jeune fille tremblante de frayeur, avec un air triomphant. Joseph se retire.

— Maintenant tu l'as entendu! lui dit-il d'un ton moqueur. Il est mort! Maintenant, tu n'as donc plus rien à espérer. Tu deviendras pourtant raisonnable!

Il lui prend les bras et se penche vers elle les yeux étincelants de désirs, lui soufflant quelques mots qui la font rougir de honte.

— Va-t-en, barbare! crie-t-elle sauvagement et elle le repousse avec une telle force, qu'il tombe en arrière. Démon infernal! Tu as sa mort sur ta conscience. Tu es la faute de sa mort. Sois maudit!... maudit jusque dans l'éternité!

Au même moment Barbe-Rouge est de nouveau devant elle, le visage tout rouge. Menaçant, il lève le poing.

— Par le diable! fille, ne me rend pas furieux! crie-t-il. Mais sa colère est de nouveau tout de suite calmée et il l'embrasse avec un sourire satirique.

XLV

UN HORRIBLE JUGEMENT

Avec effroi le comte Henri regarde les hommes, qui entrent dans sa cellule avec les chaînes.

L'inspecteur de la prison s'approche de lui, la figure sombre.

— Pendant! dit-il brièvement au

prisonnier. Pourquoi fais-tu ce bruit? Vois un peu ces chaînes. Je vais te les faire mettre et si tu ne te tiens pas tranquille, nous te traiterons encore plus sévèrement.

Sur un signe de lui, les geoliers approchent avec les chaînes.

Pâle de frayeur le comte Henri recule.

— Je vous en prie! dit-il, ne me faites pas cette honte! Je n'ai rien fait de mal! Je ne suis pas un bandit ou contrebandier. Si vous ne voulez pas me croire, allez alors vous informer dans ma ville natale, au château de Rothenburg!

— Ah! bah! Ne commence pas de nouveau à débiter ces sottises! rit l'inspecteur. Mais il est pourtant un peu ému. Le maintien du prisonnier, son ton lui imposent involontairement. Je veux encore le pardonner pour cette fois! dit-il. Mais reste calme maintenant, sans cela nous te mettrons sans miséricorde aux fers!

Il fait un signe aux geoliers et ceux-ci remportent les chaînes.

Le comte Henri veut encore plus parler, mais l'inspecteur ne l'écoute pas. Il quitte également la cellule et le malheureux est de nouveau seul avec son désespoir.

Bientôt après le vieux geolier revient et lui tend à travers le volet un morceau de pain et une cruche d'eau. L'homme barbare ne répond pas à ses questions.

Le lendemain matin il apporte de nouveau au prisonnier un morceau de pain et une écuelle de bouillie. Ce jour aussi s'écoule... le comte espère en vain, qu'on le conduira devant le juge.

Le laissera-t-il donc sans condamnation ou jugement en prison?

Enfin le troisième jour, le geolier apparaît avec deux gendarmes.

— Où me conduisez-vous? demande le comte Henri agité.

— Devant le juge! c'est la réponse brève.

— Content, le prisonnier marche entre les deux gendarmes. Il espère que maintenant l'heure de la liberté a enfin sonné pour lui, qu'il ne reverra plus sa cellule.

On le conduit à travers une cour à un autre bâtiment. Une porte s'ouvre et maintenant il est dans une salle, partagée en deux parties par une barrière. Derrière cette barrière sont assis à une longue table trois hommes à l'air grave, et vêtus en juges.

Deux greffiers ont pris place à leurs pupitres et au bout de la table des juges un commissaire de police est encore assis.

La première partie est remplie d'employés et de gendarmes. Le comte Henri voit aussi l'autre prisonnier, le contrebandier.

On l'a introduit en même temps que lui. On a attendu jusqu'aujourd'hui, espérant pouvoir encore arrêter plus de contrebandiers.

Les chasseurs ont bien encore apporté un blessé, mais celui-ci a succombé à ses blessures.

Le juge fait un signe et on conduit les deux prisonniers, chacun entre deux gendarmes, devant la barrière.

Le juge les regarde tous deux attentivement.

— Votre nom? demande-t-il brusquement au contrebandier.

— François Funéel!

— Et vous? Quel est votre nom? dit le juge en s'adressant à l'autre.

— Le comte Henri de Rothenburg! est la réponse altière.

Le juge sursaute, ainsi que ses deux confrères.

La surprise est si forte, que les graves juristes sont confondus. Mais le commissaire de police leur chuchote quelques mots.

De suite ils reprennent leur siège et sourient d'un air moqueur.

Le premier juge reprend la parole et dit sévèrement au prisonnier:

— Voulez-vous vous moquer de nous? Vous vous êtes aussi déjà fait passer pour un comte devant l'officier des douaniers, à ce que nous venons d'apprendre. Il me semble que vous voulez jouer la folie. Mais cela ne vous réussira pas. Nommez votre vrai nom!

— C'est ce que j'ai fait! s'écrie le comte Henri agité. Je ne suis pas un contrebandier, mais le comte de Rothenburg. Si vous en doutez, alors j'exige, qu'on me donne l'occasion de le prouver. Avertissez de ces choses la comtesse Olga de Rothenburg et alors cette dame viendra ici et elle vous prouvera que je suis en vérité celui que je dis!

Il règne un profond silence. Cette déclaration du prisonnier a fait une grande impression.

Tous le regardent d'un air de doute et de surprise. Les juges hochent la tête. Une telle chose ne leur est encore jamais arrivée.

Un contrebandier, un criminel... et le comte de Rothenburg en une et même personne? C'est une impossibilité.

Aucun d'eux ne sait qu'en dire. Le premier juge feuillette quelque temps les dossiers.

Alors il dit sérieusement: — Votre prétention d'être le comte de Rothenburg est une invention ridicule. Nous n'en croyons rien. Il serait superflu de prendre des informations.

Ses collègues secouent affirmativement la tête. Ce serait de la folie que de croire les contes d'un contrebandier à moitié fou.

— Nommez donc votre vrai nom! continue le juge. Qui êtes-vous?

— J'ai dit mon nom! dit le prisonnier tremblant de fureur.

— Je le répète: je ne suis pas un malfaiteur, un contrebandier! Vous devez m'écouter. J'expliquerai comment je me suis trouvé parmi les contrebandiers.

La voix du comte Henri résonne jusqu'au fond de la salle et chacun entend ses paroles.

De nouveau, il fait extraordinairement silence. Tous le regardent avec étonnement, comme il est là, fièrement redressé devant ses juges.

Mais il ne peut pas commencer son explication, car rouge de colère, la main levée, le premier juge se lève de nouveau, en lui criant:

— Silence! Comment osez-vous être si brutal ici! Nous ne voulons pas entendre vos folies. Compris? Vous faites partie de la si fameuse bande de contrebandiers, qui depuis des années ont rendu les frontières dangereuses. On vous a arrêté les armes à la main. Vous avez donc pris part à la lutte contre les douaniers, vous avez tiré là-à votre camarade sur les fonctionnaires.

— Non! C'est ce que je n'ai pas fait! interrompt à haute voix le comte Henri.

— Silence! lui crie le juge. Effronté brigand, vous pouvez vous taire jusqu'à ce qu'on vous interroge! Vous n'êtes pas seulement des contrebandiers, vous êtes tous des bandits et des assassins. Vous avez tué deux douaniers dans le dernier combat et blessé plusieurs autres. Mais maintenant on vous fera tous deux inoffensifs pour toujours. Pour de tels criminels on prend les mesures les plus sévères!

Le comte Henri tremble d'agitation.

PROTÉGEZ LA PLOMBERIE



DÉGAGEZ LES RENVOIS ET ÉVITEZ LA CORROSION AVEC LA LESSIVE GILLETT

Il n'est pas facile de trouver des plombiers et des pièces de plomberie par le temps qui court. Il vaut mieux prendre soin des renvois d'eau. Voyez à ce qu'ils coulent librement en y versant de la Lessive Gillett.

La Gillett détache les bols de cabinets, les garde inodores — facilite les gros nettoyages — dégraisse et récuré les ustensiles de cuisine. Ayez-en toujours à la maison.

Fabrication canadienne

BROCHURE GRATUITE: Écrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour obtenir la brochure gratuite de la Lessive Gillett suggérant maintes manières de faciliter les travaux de ménage.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.



LE BOUCHON DE CONTRÔLE Empêche DE RÉPANDRE LA SAUCE, D'EN TROP VERSER

Rehausse la saveur des VIANDES POISSON SOUPES SAUCES

18F

SAUCE WORCESTERSHIRE CROSSE & BLACKWELL

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois (États-Unis: \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

Rayonnez de Santé et Beauté



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagrèments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale 2134, (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____

Ses yeux étincèlent, la colère se rend maître de lui. Comment, lui, le comte de Rothenburg, le gentilhomme distingué, on ose lui jeter de telles accusations à la face et on n'ose l'offenser, comme s'il appartenait vraiment à la plus basse classe de la société?

— Monsieur! — sa voix retentit dans la salle comme le bruit du tonnerre. — Vous ne m'aurez pas impunément offensé de la sorte! Votre conduite envers moi est une injustice, qui crie vengeance. Je ne suis pas un criminel, entendez-vous? C'est votre devoir d'écouter ma défense. Vous devez faire une enquête pour voir si je suis celui pour qui je veux me faire passer!

Jamais encore on n'a entendu ici un tel langage de la bouche d'un accusé. Tout le monde est immobile d'effroi.

— Cete homme doit être fou! retentit une voix.

— Oui, il devrait être mis dans une maison de fou! crie un second.

— Silence! crie le juge à travers le bruit et il s'adresse de nouveau au prisonnier.

— Encore un mot et je vous fais de suite emmener! dit-il d'un ton menaçant.

Mais le comte Henri n'est plus maître de lui. Ses mains serrent la barrière.

Il est là, la poitrine haletante et son extérieur est vraiment propre à exciter la peur. Le juge s'effraye et recule involontairement.

« Je suis ici et j'exige mon droit! tonne-t-il. Je ne me laisse pas traiter comme un malfaiteur, car je suis innocent!... Je suis innocent! crie-t-il de façon que les murs le répètent. Si vous voulez me condamner sans m'écouter, cela ne restera pas secret. Ma parente, la comtesse Olga de Rothenburg, mes amis et mes connaissances dans ma ville natale l'apprendront et ne prendront pas de repos avant que mon innocence soit prouvée!

Le juge veut de nouveau répondre brusquement et faire taire le hardi accusé, mais l'impression de ces paroles est si grande que ni lui ni les autres ne peuvent s'y soutenir.

Tandis que tous se taisent, le comte se tourne vers le contrebandier.

— Avancez! lui dit-il d'un ton de commandement. Vous savez comment je suis venu chez vous. Vous pouvez et devez témoigner que je ne dis pas la vérité.

— Oui, dit le juge. Écoutons ce que ce fripon dit! qu'il vienne ici!

Les gendarmes poussent le contrebandier jusque devant la barrière. Le comte Henri est maintenant en face de lui. Il regarde les yeux brûlants, tremblant d'agitation, la figure affreuse du farouche compagnon.

Des paroles de celui-ci — il le sent — dépend sa destinée. Mais cet homme doit pourtant dire la vérité. Donc il doit témoigner, que lui, le comte, n'a pas fait partie de la bande, mais qu'il était leur prisonnier.

C'est ainsi que pense le comte, et il peut à peine attendre les mots que cet homme va prononcer.

Eh bien, que dites-vous des prétentions de cet homme? commence le juge dans un profond silence. Dit-il la vérité?

Le contrebandier ricane d'un air faux. Les yeux brillent de méchanceté et de haine.

— Ah, du nonsens! rit-il d'un air railleur. Il veut se sauver en mentant!

Un rire moqueur retentit dans la salle. Le juge lance un coup d'œil furieux au comte.

— Il a donc tout inventé? demande-t-il encore. Cet homme a fait partie de la bande, n'est-ce pas?

— Oui, naturellement! dit le contrebandier.

Voilà que le comte Henri se jette sur le misérable en poussant un cri terrible.

Avant que quelqu'un puisse l'empêcher, il l'a saisi et le secoua comme un enfant.

— Bandit! imposteur! grince-t-il dans une fureur indescriptible. Veux-tu dire la vérité! Hein? Étais-tu membre de la bande des assassins? Oses-tu prétendre cela, misérable fripon? Avoue, parle, chien! Ou je te brise comme verre!

Il saisit le cou du contrebandier et le serre comme dans un étau.

En gémissant l'homme se tord sous ses poings. Le comte Henri ressemble maintenant vraiment à un homme qui a perdu la raison.

Cette méchanceté infernale lui a ôté le dernier reste de son sang-froid.

— Séparez-les! crient plusieurs voix. Retirez l'enragé!

Les gendarmes se jettent sur les deux hommes. Une douzaine de poings saisissent le comte et le tirent en arrière. Il y a un grand tumulte.

Bientôt le comte est terrassé et séparé du contrebandier, qui respire avec peine.

— Mettez-lui les fers! dit avec colère le juge. C'est un malfaiteur très dangereux!

En un moment cet ordre est exécuté.

Les mains du comte Henri sont liées par des chaînes d'acier et deux gendarmes le tiennent aux bras.

Il est calme, mais sa poitrine est haletante, et ses yeux étincèlent de colère.

Il s'est laissé entraîné par sa colère et voit maintenant que cela peut seulement lui nuire, mais s'il était maintenant encore libre, il se serait pourtant de nouveau jeté sur le bandit menteur. Il l'eût étranglé si le misérable n'eût pas voulu avouer la vérité.

Mais maintenant il est impuissant, il doit tout écouter.

Quand le calme est rétabli, le juge fait un signe et le contrebandier tremblant encore de frayeur et de fureur est de nouveau poussé en avant.

Il regarde le comte avec des yeux remplis de haine et le maudit d'une façon terrible.

— Silence! ordonne brièvement le juge. Je continue mes questions, comment se nomme cet homme là?

— Il s'appelle Comte! déclare le contrebandier. Tout simplement Comte!

— Tiens, tiens! dit significativement le juge. C'est pour cela qu'il a sans doute eu l'idée de se faire passer pour un comte!

« Non... le misérable ment! crie le comte Henri.

— Veux-tu te taire? menace le juge furieux. Si tu dis encore un mot, on te fera taire... compris?

Il s'adresse de nouveau au contrebandier. Mais alors le commissaire de police intervient de nouveau.

— Cet homme s'appelle Comte? s'écrie-t-il. Peut-être est-il ce criminel que nous cherchons depuis si longtemps déjà! Cet assassin qui s'est évadé de prison il y a quelques années.

Tous deviennent très agités. Des yeux pleins de terreur se fixent sur le comte Henri, qui regarde le commissaire comme pétrifié.

— Oui! dit le contrebandier. C'est lui! C'est Comte, le voleur et l'assassin. Je le sais sûrement, car je le connais depuis longtemps!

« Cela suffit! dit le juge satisfait. Donc c'est ce dangereux criminel? Eh bien, alors nous avons fait une bonne capture. Maintenant

nous savons aussi pourquoi le brigand nous a joué une telle comédie! Il ne voulait pas être reconnu!

Le comte Henri cherche des mots. L'effroi, la colère et l'émotion menacent de l'étouffer. Il veut tuer ce mauvais menteur, il tire ses chaînes de sorte que les deux gendarmes peuvent à peine le retenir.

— Fripon!... démon! crie-t-il. Dis que tu mens! Dieu tout puissant! Veut-on donc me marquer comme assassin. N'y a-t-il donc personne ici qui me croie — qui pénètre la méchanceté de cette canaille? Est-ce que tout le monde est devenu fou ici ou est-ce que je le suis?

— Tu es démasqué! lui dit le juge triomphalement. Cesse ton jeu! Cela ne te sert à rien. Avoue que tu es l'assassin Comte, qui a été condamné à la prison à perpétuité!

— Vous êtes fou! Vous êtes tous fous! s'écrie le comte Henri désespéré. Et je vois que ce serait une folie de vouloir encore me défendre envers vous. Prenez-moi donc pour qui vous voulez. La vérité se fera bien jour et alors je demanderai satisfaction pour l'offense qu'on ose même faire à moi, le comte de Rothenburg.

Un rire moqueur retentit de tous côtés.

— Qu'on emmène cet homme! dit le juge. Il est déjà condamné. Nous ne pouvons pas lui donner une plus grande peine! On vous reconduira donc en prison, Comte! se tourne-t-il vers le comte Henri. Et là on prendra soin, que vous ne puissiez plus vous évader!

Le comte Henri veut encore répondre quelque chose, il veut encore se défendre; il pousse un cri terrible et rejette de côté ses gardiens, ayant en ce moment la force d'un géant. Mais tout est en vain. Les gendarmes le saisissent et le traînent dehors.

— Quel terrible sort l'attend. Le mensonge et la méchanceté l'ont fait fait assassin. S'il n'arrive pas un miracle, il est perdu. Alors il doit finir sa vie derrière les murs noirs d'une prison et jamais le monde n'apprendra ce qu'il est devenu.

XLVI

UNE RENCONTRE

OLGA a à peine passé une minute dans la chambre solitaire, lorsqu'on frappe doucement à la porte donnant sur le corridor « Alfred entre dans son costume de serviteur. Il jette un regard examinateur, presque craintif autour de lui.

— Es-tu seule? chuchote-t-il soucieux. Est-ce que personne ne peut nous écouter?

— Non, ici nous ne serons pas dérangés! Viens un peu plus près, mon ami, et parlons bas! répond Olga, sans se lever de sa chaise. Tu es à temps. Comment va l'affaire?

— Très mal!

— Comment cela? dit-elle brièvement.

— Je me suis un peu informé auprès des domestiques et j'ai déjà reconnu le terrain. C'est dix contre un que notre plan échoue.

— Il doit réussir! dit Olga avec emportement. Il me faut l'enfant... aujourd'hui encore! Entends-tu?

En ce moment on entend un bruit de pas étouffés dans la chambre voisine. Mais ils n'entendent rien. Derrière la portière de l'entrée se trouve Kurt de Marwitz. L'étoffe de la draperie le cache, même Alfred, qui est placé en face de la porte, ne peut pas voir celui qui écoute.

Et Kurt reste immobile et écoute. Il regarde entre les rideaux et il voit comment le laquis se penche très intimement vers la comtesse.

Que signifie cela? De quel secret s'entretient-on là? Kurt devient attentif. Il écoute avec curiosité.

— Donc tu l'entends, répond Olga un peu plus haut et d'un ton sévère. Tu dois faire l'impossible! Il est indifférent quels que soit les obstacles qui s'y opposent. Tu sais qu'il en dépend beaucoup. Cet enfant doit tomber entre nos mains!

Alfred hausse les épaules.

— On le garde trop bien! murmure-t-il si bas que celui qui écoute ne comprend pas ces mots.

— Bah! Sans doute par cette vieille nourrice! répliqua Olga impatiente.

— Non, j'ai entendu, qu'il s'y trouve encore une autre. Une demoiselle ou quelque chose comme cela!

Une ombre glisse sur les traits d'Olga. Elle prononce tout bas une malédiction.

— N'importe! dit-elle décidée. Nous devons profiter de cette occasion. Une telle ne se présentera plus facilement. Tu dois seulement l'arranger de façon, à ce que — et elle se penche si près de lui que ses lèvres touchent l'oreille de l'acteur et elle lui souffle quelques mots.

Pâlissant, une expression effrayée sur le visage, celui-ci fait un pas en arrière et tend les bras comme pour repousser quelque chose.

Olga rit avec colère.

— Lâche! siffle-t-elle. Pense de quoi il s'agit pour toi! Ou tu me procures l'enfant... aujourd'hui encore, ou tout est fini entre nous!

L'acteur lutte visiblement, mais il est trop sous la puissance de cette femme diabolique, pour pouvoir continuer de résister.

— Allons, vite! dit Olga dans une agitation fébrile. Prends une résolution! Oui ou non?

— Je l'essayerai! dit-il enfin.

— Bien! Va alors de suite! Il est temps!

Et obéissant comme un véritable esclave, le vaurien salue et quitte la chambre.

Celui qui écoutait reste encore un moment immobile, quel plan a-t-on fait ici devant ses yeux? Il n'en comprenait pas grand-chose.

L'instant d'après Kurt rejette la portière et entre dans la chambre. Olga se lève. Elle regarde celui qui entre et reste interdite et immobile comme une statue de pierre tandis qu'un sentiment de crainte s'empare d'elle.

— Qui êtes-vous? Que désirez-vous? s'écrie-t-elle.

Un sourire ironique erre sur les lèvres de Kurt.

« Oui, c'est elle! » murmure-t-il. Et s'approchant tout près d'elle il lui demande à haute voix :

— Me reconnaissez-vous, Olga Radoksa?

Terriblement effrayée, Olga chancelle, son visage est livide.

— Le vicomte de Marwitz! balbutie-t-elle tremblante et reculant jusqu'au mur.

— Oui, madame la comtesse, répond Kurt sombrement. Le vicomte de Marwitz qui est très heureux de vous revoir! N'est-ce pas? Vous êtes surprise? Vous ne pensiez sans doute pas que vous auriez, dans cette maison, le plaisir de voir revivre de vieux souvenirs en ma personne!

Maîtrisée par une crainte indescriptible, Olga regarde l'homme debout devant elle, elle est impuissante à prononcer un seul mot.

— Vous avez vraiment fait une carrière extraordinaire, madame! continue Kurt d'un ton satirique. De la bassesse et de la honte d'une existence aventurière vous êtes montée jusqu'à devenir comtesse de Rothenburg. Vous aviez beaucoup de chance, il faut l'avouer, lorsque vous avez

quitté une certaine ville, chargée d'un infanticide, je vous aurais prédit plutôt la prison ou encore quelque chose de pire, qu'un si brillant avenir!

A ces mots qui lui rappelle les plus terribles souvenirs, un gémissement sourd sort de la poitrine d'Olga. Elle se redresse, ses yeux brillent.

— Comment venez-vous ici? dit-elle entre ses dents. Et que me voulez-vous?

— Causer avec vous! dit le vicomte, railleur. Asseyons-nous donc et causons!

Et en disant cela il s'assied calmement dans un fauteuil. D'un mouvement rapide Olga se tourne vers la porte par où Kurt est entré.

— Je ne sens pas le besoin d'un entretien avec vous! dit-elle avec hauteur.

— Madame, vous resterez pourtant aussi longtemps que je le désirerai dans cette chambre, et vous écouterai, ce que j'ai encore à vous dire! dit Kurt avec une politesse ironique, en se levant pour lui barrer le passage.

— Laissez-moi m'en aller! dit Olga, tremblante de colère.

— Je ne vous retiendrai pas de force ici, dit Kurt avec un calme glacial, mais je vous donne à réfléchir que je vous suivrai dans la salle et que notre entretien continuera là où tous les hôtes peuvent l'entendre. Si cela ne vous gêne pas... moi, j'y consens!

En proie à une fureur impuissante Olga reste là. Le chemin est libre, mais elle reste.

— Soyez bref! dit-elle sourdement. Que me voulez-vous, répétez-elle encore une fois sa question de tantôt.

— Je veux vous éloigner de cette maison, car une créature comme vous, n'a pas le droit de fréquenter une société honnête.

Mortellement offensée, Olga baisse la tête, mais ses yeux brillent d'un éclat sombre.

— Vous! Ah! Voulez-vous me mettre à la porte? dit-elle en riant. De quel droit donc si je puis demander?

— Du droit d'un parent! Eh bien, madame, ne saviez-vous donc pas que vous deviez me rencontrer ici? Ne saviez-vous pas que le prince est mon oncle?

— Non!... oh Dieu! gémit Olga touchée. Si j'avais soupçonné cela...

— Alors vous ne seriez pas venue, je le crois! raille Kurt. Et je dois vous dire, que j'avais bien de la peine à vous faire inviter par le prince!

Olga se lève, furieuse.

— Avez-vous raconté au prince que...

— Que vous étiez une fois une femme... oui! Et le reste aussi. Mon oncle connaît tous les détails de votre intéressant passé!

— Cela est infâme... cela est indigne! grince Olga écumant de rage. Vous m'avez donc attirée dans un piège, pour m'humilier, pour m'injurier!

— Oh! peut-on vraiment encore vous offenser, madame? répond Kurt d'un ton impitoyable. Pensez donc à votre passé! Ou croyez-vous peut-être que votre mariage avec le comte de Rothenburg a lavé toute votre honte?

Pâle et effrayante comme une tigresse blessée, Olga se redresse. Sa poitrine est haletante, ses traits ont une expression, qui aurait fait peur à tout autre homme.

— Prenez garde! dit-elle à mi-voix. Prenez garde de m'offenser! je me vengerais terriblement!

Kurt de Marwitz reste tout à fait indifférent. Il croise les bras sur la poitrine et un sourire de mépris erre sur ses lèvres.

— Vous me menacez? Vous?

— Oui! Vous allez expier cette heure! dit-elle. Je n'ai rien oublié... je n'oublierai pas non plus ce moment et trouverai bien le moyen de me venger de vous!

Kurt reçoit le vertige. La vue de cette femme infernale, qui ressemble en ce moment à un serpent irrité, lui rappelle tous ses douloureux souvenirs.

Il se souvient qu'elle a déjà voulu sacrifier, son honneur. Un violent désir de laver dans son sang toute la honte qu'elle lui a faite, le saisit.

Il s'approche d'elle avec un geste qui fait reculer Olga de terreur.

— Misérable! crie-t-il plein de colère et de dégoût. Oses-tu vraiment encore me menacer de vengeance? Moi... l'homme que tu as rendu malheureux et que tu as mené au désespoir par tes manœuvres. Ne sais-tu pas, criminelle, que je puis te livrer à la justice?

— Moi... à la justice?

Olga veut rire en se moquant de son interlocuteur, mais sa langue raidie ne peut articuler qu'un son enroué qui est effrayant et ressemble à une agonie.

— N'as-tu pas assassiné ton propre enfant, démon? reprend Kurt en haussant la voix. N'as-tu pas noyé ce pauvre petit être dans la rivière? Mais nie-le donc, si tu le peux, sacrée vipère! Je ne sais ce qui me retient de te livrer au juge, qui, à cette heure, se trouve parmi les invités de mon oncle?

Pâle comme la mort, Olga recule devant lui. Appuyée contre le mur sombre, les cheveux en désordre, elle paraît la personnification de l'effroi.

Kurt se rapproche d'elle et sa main revient fortement sur son épaule décollée. Olga tremble. Elle se croit perdue. Elle croit qu'il va réaliser ses avertissements.

Elle tremble fiévreuse, ses dents claquent.

— Assassin! voilà ce qu'on lui murmure à l'oreille. Ce n'est pas par pitié que je t'épargne, car tu n'en mérites pas. Tu as commis des meurtres également comme comtesse de Rothenburg, bientôt on s'en apercevra, assurément. Non, je t'épargne, parce que je ne veux pas voir souillé mon nom sans taches jusqu'à présent. Le monde n'apprendra pas que tu as, une fois, été ma femme. Mais que cela t'avertisse! Prends garde, misérable! Si jamais je découvre un nouveau crime commis par toi, alors je t'anéantirai sans miséricorde!

Olga se sent revivre en entendant que rien ne la menace à l'instant.

Elle fait quelques pas de côté et secoue la main de son épaule. Elle a retrouvé son courage.

— Votre générosité est remarquable! dit-elle. Mais je ne crains rien, rien! Mais denonce-moi donc? Prouve donc que j'ai tué mon enfant! Tu ne le peux pas! dit-elle en triomphant.

— Crois-tu réellement, que ce serait si difficile? demande-t-il tranquillement.

— Oui, car personne ne peut porter une plainte contre moi, le cadavre trouvé dans la rivière n'était pas celui de mon enfant! Mon enfant est mort plus tard, d'une mort naturelle.

— Mentreuse! dit Kurt avec mépris. Pourquoi ne soutiens-tu pas que ton enfant est encore en vie à présent?

— En effet... c'est ce que je puis faire, car qui est-ce qui me prouvera le contraire? fut la réponse d'Olga avec son petit rire infernal.

— Ah! s'écrie vivement Kurt, c'est ce que tu soutiendras en cas de danger. Tu as déjà un enfant de prêt



Frictionnez-vous à l'Absorbine Jr.

... quelques gouttes suffisent

Le froid vous cause-t-il des douleurs aux articulations?

L'Absorbine Jr. peut vous soulager. Appliquez-en quelques gouttes et frictionnez-vous! A mesure que la circulation s'active, la nature semble dégager des liquides qui lubrifient et assouplissent les articulations. Ayez toujours de l'Absorbine Jr. à portée. \$1.25 la bouteille aux pharmacies. W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal.

ABSORBINE Jr.

Pour...

- ... connaître la vie intime des grandes vedettes de cinéma.
- ... voir un magnifique choix de photos de vos artistes préférés.
- ... lire des articles intéressants, souvent écrits par de grandes vedettes.
- ... un magazine de cinéma qui donne, avant tous les autres journaux, les scènes des plus beaux films américains.
- ... lire les beaux romans d'amour qui sont l'oeuvre d'excellents écrivains.

Achetez LE FILM régulièrement

Notre roman d'amour complet pour janvier :

LEONE ET SES PETITS LOUPS par Pierre Mariel

Coupon d'abonnement
LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine LE FILM, \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans. IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

pour cette occasion. Oh! Je te comprends à présent. Avoue donc, misérable, crie-t-il en lui serrant le bras à le rompre. Avoue-le, de quel enfant s'agissait-il entre toi et ton vaurien de domestique? Quel est l'enfant que ton outil doit te procurer?

Un effroi indescriptible se rend maître d'Olga. Le vicomte a écouté sa conversation avec Alfred... c'est ce qu'elle comprend clairement.

Elle tremble comme la feuille sur l'arbre, sa fierté, son entêtement ont disparu.

— Comment... quoi? Etes-vous fou?

— Réponds! crie Kurt, furieux. Réponds immédiatement ou j'appelle la justice, je le jure devant Dieu, j'appelle la justice et de mes propres mains je te trainerai devant les juges!

Dans les yeux d'Olga, on peut distinctement lire la frayeur, l'effroi; elle voit la figure décidée du vicomte et elle sait que cette fois ses menaces sont sérieuses.

— Mon Dieu! s'écrie-t-elle avec un étonnement hypocrite. Je ne sais pas ce que vous voulez dire!

— Tu avoueras la vérité! dit-il d'un ton ferme. Eh bien? Parleras-tu, oui ou non?

— Il faut que vous vous trompiez joliment! répond Olga résolue à tout nier jusqu'à la fin. Je n'ai rien ordonné de pareil à mon domestique. Si vous avez écouté, c'est que vos oreilles vous ont trompé.

Mais Kurt est sûr de son affaire. La colère le prend, un entêtement pareil le rend furieux.

— Non! crie-t-il d'un ton tranchant. Tu ne veux pas me le dire. C'est bien, tu le diras aux juges! En avant!

Il la saisit plus fermement encore et l'attire vers l'entrée de la salle.

Olga crie. La crainte lui fait perdre son sang-froid. Elle se défend avec une force surhumaine.

Tout à coup la portière s'ouvre. Un des hôtes se trouve devant eux... ce même officier, qu'Olga a comblé de faveurs aujourd'hui et qu'elle a charmé.

— Qu'arrive-t-il ici? s'écrie-t-il effrayé. « Madame! Monsieur, que voulez-vous de cette dame? »

La face menaçante, il s'approche du vicomte, qu'il ne connaît pas.

Olga reprend courage. Maintenant elle a un protecteur à ses côtés. Par une vive secousse, elle se défait des mains de Kurt et se tournant vers le jeune officier avec l'air d'une jeune fille outragée.

— Oh! protégez-moi! Ne me quittez pas! dit-elle. Ce monsieur doit être fou! Il m'a poursuivie jusqu'ici, il me menace, il... il me... il me veut du mal!

— Ah! misérable! crie le vicomte. Mens, tant que tu voudras, ça ne te servira à rien!

Maintenant l'officier se place devant lui en protégeant Olga.

— Ne touchez pas à cette dame! dit-il en colère. Je crois que vous n'êtes pas à votre place ici! Car je ne puis croire qu'un hôte de cette maison soit en état de faire quelque chose de pareil.

— Assez, monsieur! dit Kurt d'un ton et d'un geste commandant le silence. Votre indignation n'est pas bien placée. Je suis le neveu du prince, cette dame a été ma femme avec laquelle il faut que je règle encore un petit compte!

— Que... dites-vous?... dit l'officier en reculant de frayeur, comme si l'éclair l'avait frappé.

— Vous n'avez pas le droit d'en demander plus long, continue tranquillement le vicomte. Vous comprendrez qu'il vaut mieux pour vous

de me laisser seule avec cette dame et de ne pas interrompre notre entretien!

L'officier est tout défilé et jette des regards étonnés sur Olga.

Voilà que subitement un cri strident retentit, un cri qui vous secoue jusqu'à la moelle... un cri de femme d'une femme. Ce cri, qui fait arrêter le sang dans les veines de tout le monde, vient de l'étage supérieur où se trouvent Liane et l'enfant.

Que se passe-t-il? Liane serait-elle en danger?

XLVII

UN NOUVEAU COMPAGNON

NOTRE vieux commerce ne vaut plus rien! Ces maudits douaniers ont découvert tous nos chemins. Nos refuges, eux aussi, ont été découverts et pillés. Il faut que nous fassions autre chose à présent. Mais quoi? Ce sont les mots de Barbe-Rouge à ses compagnons. Ils sont assis sur la vieille tour de la ruine de Drachenfels. Sombres, abattus, les contrebandiers regardent devant eux.

Voilà deux jours qu'ils se trouvent dans leur nouvel asile. Ils sont en sûreté, il est vrai, mais quoi commencer? Les nourritures sont épuisées, ils ne peuvent pas se montrer dans les villages voisins pour en chercher d'autre, car les contrebandiers ont peur qu'on les reconnaisse.

Ils ne peuvent pas non plus aller au « Cerf blanc » trouver leur compagnon Zwart, car le chemin des montagnes n'est pas sûr, les douaniers redoutés s'y promènent.

Barbe-Rouge, téméraire, a entrepris une excursion et a à peine pu échapper aux douaniers! Les nouvelles sont tout à fait accablantes.

— Non, recommencent-ils après un court silence. Nous ne pouvons rien entreprendre avant le printemps. Il faut que nous restions un peu tranquilles. Les douaniers doivent croire que nous avons quitté ces parages.

— C'est bien beau, tout ça, mais que ferons-nous en attendant, grogne Barbe-Noire? Nous avons amassé de belles sommes, mais nous ne pouvons pas manger tout ça. Pourquoi avons-nous traîné ces lourds fardeaux pendant des années.

— C'est bien mon avis aussi! approuva Ignace, qui était à jeun aujourd'hui. Il faut en tout cas que nous fassions quelque chose. Nous sommes pourtant huit. Au diable! Nous saurons bien nous défendre contre les douaniers.

— Mais ne blague pas, répond Barbe-Rouge. Faut-il donc qu'on nous tue comme des lapins? Tous les chemins fourmillent des douaniers. Le « Cerf blanc », lui aussi en est entouré, comme une ruche l'est par les abeilles. Pas une souris ne pourrait passer.

— As-tu donc été chez Zwart? demanda un autre.

« Que Dieu me préserve, je n'ai pas pu me risquer de si près. Mais je suppose que le vieux renard se repose tout tranquillement dans son trou.

Peut-être qu'on ne le soupçonne pas bien fort d'être des nôtres.

— Et moi je crois qu'au contraire ils pensent pouvoir nous attraper au « Cerf blanc », dit Barbe-Noire. Mais que diable, quoi commencer à présent?

Personne ne trouve une réponse. Avant tout il nous faut de la nourriture, dit Barbe-Rouge, pour le reste on verra. Deux ou trois d'entre nous doivent aller au village acheter le nécessaire.

— Hum, l'affaire n'est pas sans danger, grogne Ignace. Le jour, nous ne pouvons pas y aller.

Non, c'est clair. Il est midi maintenant, dit Barbe-Rouge en regardant sur sa montre. Nous avons le temps pendant deux heures. Alors il fera noir quand nous arriverons au village. J'irai avec vous.

Deux contrebandiers dirent volontairement qu'ils l'accompagneraient. l'affaire fut ainsi réglée.

— Que fait Margot? demande Barbe-Rouge à Ignace, assis à côté de lui.

— Oh! Elle est toujours en haut dans la tour!

Barbe-Rouge est rassuré. Margot s'est enfuie, en montant l'escalier de la tour, en se glissant en haut dans une chambre épargnée par le temps. Là elle a mis le verrou, et comme Barbe-Rouge avait à s'occuper d'autre chose, elle avait été laissée en repos.

A présent le chef regarde le nouveau compagnon, le valet Joseph, déguisé. Celui-ci, silencieux est assis contre le mur.

— Hé! Mathieu! lui crie Barbe-Rouge, tu peux venir avec nous au village tantôt!

— Bien! fut la réponse réjouie. Joseph espère trouver l'occasion de se séparer de ses camarades nouveaux. Jusqu'à présent cela lui avait été impossible, car les contrebandiers le contrôlaient de près.

Barbe-Rouge se lève tout à coup. Sa figure brutale porte une expression sensuelle.

— Je vais un peu voir ce que fait Margot! dit-il en montant l'escalier. Sur la première marche il s'arrête. On entend de dehors le sifflet d'alarme.

Les contrebandiers sursautent vivement.

— Qu'arrive-t-il là! grogne Barbe-Rouge en courant vers la sortie.

Le contrebandier placé en sentinelle dehors apparaît au même instant, il fait vivement signe à ses compagnons. Un homme monte la montagne! s'écrie-t-il, bien sûr, un de ces satanés douaniers!

Tout se meut. On n'entend que des jurons et des malédictions.

— On nous a découverts! Que diable! hurle Ignace.

Soyez tranquilles! dit Barbe-Rouge calmement. S'il n'y a qu'un homme, aucun danger ne nous menace. Je vais un peu voir ce gaillard!

Il sort, accompagné de la sentinelle, d'Ignace et de Barbe-Noire.

Il fait un froid rigoureux dehors. Le soleil brille sur la neige étincelante. Le ciel d'hiver est bleu et clair.

Les contrebandiers courent vers la grande porte caduque et regardent ardemment, cachés derrière des tas de pierres, vers le chemin. Le chemin va serpentant à travers les rochers.

— Le voilà! dit tout à coup la sentinelle en le désignant en bas.

Barbe-Rouge se baisse. Il voit un homme qui disparaît au même instant derrière un rocher.

— N'as-tu vu qu'un homme? demande-t-il au garde.

— Oui, mais il est possible que d'autres le suivent!

— C'est possible! dit Barbe-Rouge sombre en tirant son pistolet de sa ceinture. Tenez ferme! dit-il bas aux autres.

Les contrebandiers apprennent leurs fusils, en les dirigeant au soleil vers le sentier. Barbe-Rouge regarde fixement en bas.

— Ah! le voilà qui apparaît de nouveau! s'écrie à voix basse la sentinelle.

L'homme s'est avancé, il est à peu près au milieu de la route. Barbe-Rouge l'examine encore toujours. Le voilà qui se met à rire! Mais ce n'est pas un chasseur, dit-il.

A présent l'homme est tout près de la grande porte. Il s'arrête pour s'appuyer, fatigué, sur un gros bâton. Il se retourne vers le paysage situé au pied de la montagne.

Et tout à coup, ôtant son bonnet de fourrure, le jetant en l'air, il hurle d'une voix de basse rude et enrouée sur la mélodie de: *Je sors de l'auberge*, ces paroles:

*Je viens de quitter la prison
Comme je vous admire, mes monts,
Holla-ri-ho! Holla-ra...
Holla-ri-ho! Hourra...!*

Tous étonnés les contrebandiers écoutent ce chant violent.

— Voilà un gai compagnon! dit Ignace. S'il sort de prison? Eh bien, il nous est le bienvenu!

— Patience, attendons d'abord! dit Barbe-Rouge. Il faut d'abord que nous l'examinions de près et qu'il nous raconte ce qu'il vient faire au Drachenfels.

L'homme continue son chemin, et bientôt il se trouve sur le seuil de la grande porte délabrée. Il soupire bien fort et regarde prudemment de tous côtés comme quelqu'un qui craint le danger dans la pièce couverte de pierres et de neige.

Toute l'apparition de cet homme a quelque chose qui inspire la confiance. Il a l'air d'un brigand, non seulement dans sa mise, mais dans toute sa personne. Il a cinquante ans environ, mais a l'air plus âgé. Sa figure couverte d'une barbe non taillée, toute grise, est toute bleue, de froid probablement. Ces traits sont durs, les petits yeux noirs ont une expression maligne. Le tout ensemble: une vraie physionomie de malfaiteur.

— Holla-ri-ho... Holla-Hourra... chante encore une fois le brigand de sa voix enrouée d'eau-de-vie en glissant à l'intérieur par la porte d'entrée. Mes monts que je vous... voilà que tout à coup, comme sortis de terre quatre hommes armés jusqu'aux dents, se trouvent devant lui, il voit les canons de quatre fusils portés contre lui.

— Que diable... qu'y a-t-il? Effrayé, il saute en arrière. Il regarde l'un après l'autre, mais ne peut articuler aucun son.

— Approchez un peu, ami, dit Barbe-Rouge aimablement. Racontez-nous qui tu es et ce que tu viens chercher ici dans ces débris de pierres.

Le brigand le regarde et tous deux avancent d'un pas.

— Que diable! jure Barbe-Rouge en le regardant mieux encore. Tu m'as l'air connu!

— Mais que le diable t'emporte! s'écrie le brigand avec un étonnement comique, Barbe-Rouge! cher ami! C'est bien toi ou est-ce ton esprit?

— Toit de Ciseau! Hallo! D'où sors-tu? fut la réponse tout aussi surprise. Ils se donnèrent une ferme poignée de mains, tous contents. Les contrebandiers s'approchent curieux.

— Je sors de prison, je quitte le nommé Toit de Ciseau. Il y a huit jours qu'on m'a laissé partir. Enfin, mon temps était passé. Oui, oui, Barbe-Rouge! Tu as eu plus de chance que moi, car toi tu as réussi à t'enfuir après quelques années. Alors j'ai dit en moi-même, quand une fois je sortirai c'est toi que je chercherai d'abord, mon vieil ami. Et maintenant, je suis content de t'avoir retrouvé par hasard dans ce vieux nid de chouettes!

Barbe-Rouge lui aussi se montre très content. Il avait fait la connaissance de Toit de Ciseau en prison, ensemble ils avaient formé des projets de fuite, qui ne réussirent qu'à Barbe-Rouge.

(La suite au prochain numéro)

Rions, c'est l'heure...

— Je me suis sentie le cœur tendre ce matin et j'ai donné cinq piastres à un "bum".

— Et qu'est-ce que ton mari a dit de ça ?

— Il m'a dit merci.

Madame — J'ai rêvé cette nuit que tu me donnais un beau billet de cent dollars pour m'acheter des nouvelles robes ; je suppose que tu seras assez gentil pour ne pas gâter un aussi beau rêve ?

Monsieur — Je ne voudrais te le gâter pour rien au monde, aussi tu peux garder le billet de cent dollars que je t'ai donné en rêve.

Deux amis se racontent les rêves de leur femme.

— La mienne, dit l'un, rêve souvent qu'elle est mariée à un millionnaire.

— Pour moi, dit l'autre, c'est quand elle est éveillée, et tous les jours, que ma femme fait ce rêve-là.

— Joues-tu d'un instrument quelconque ?

— Oui, le second violon, et seulement à la maison.

— Pourquoi appelles-tu cette fille-là "mon petit poulet" ? puisque tu ne l'aimes pas...

— Je n'aime pas le poulet non plus.

— Monsieur, achetez-moi un bouquet pour donner à la femme que vous aimez.

— Non, ce ne serait pas gentil de ma part, je suis un homme marié.

Madame raconte à son mari qu'elle a été très brave pendant qu'il était en voyage.

— Une nuit, dit-elle, j'entends un voleur ; j'aurais voulu alors que tu me voies descendre en bas en vitesse ! je descendais deux marches à la fois !

— Ah !... le voleur était donc sur le toit ?

— Est-ce que tu permets à ta femme de faire toutes ses volontés ?

— Certainement non ; cela me donnerait l'air d'un imbécile, puisqu'elle se passe très bien de ma permission.

— Maman, est-ce que les anges peuvent voler avec leurs ailes ?

— Mais oui, ma petite fille.

— Eh bien, j'ai entendu papa dire à la servante qu'elle est un ange, alors elle va pouvoir s'envoler aussi ?

— Oui, ma fille, pas plus tard que tout de suite.

La chicane bat son plein dans le ménage.

Madame — Ah, quelle bêtise ai-je faite en t'épousant ! Ma mère avait bien raison de vouloir s'opposer à ce mariage.

Monsieur — Tu ne me dis pas que ta mère ne voulait pas me donner sa fille en mariage ?

Madame — C'est pourtant aussi vrai que je te le dis.

Monsieur — Quelle brave femme, tout de même ! et moi qui croyais qu'elle n'avait jamais eu de bonnes intentions à mon égard !

— Est-ce que c'est toi le maître dans ta maison ?

— Sûr que c'est moi ! je mène tout : la tondeuse de gazon, la machine à laver, l'aspirateur électrique, le carrosse du bébé et je ne sais quoi encore !

Un mari décida un jour de faire un plaisir inattendu à sa femme, il se dit qu'il pouvait bien faire ça parce que ça ne lui arrivait pas souvent. Il arriva donc à la maison avec un bouquet de fleurs et une boîte de chocolats qu'il offrit à sa femme.

— Dépêche-toi de t'habiller, lui dit-il ensuite, je t'offre le théâtre ce soir. Là-dessus, la femme se mit à brailler.

— Oh, dit-elle, je me suis brûlée la main en faisant du repassage, le bébé a tombé en bas de sa chaise, le chat a fait des ordures sur un fauteuil, ça suffisait pourtant comme malchances pour la journée, mais te voir rentrer saoul ce soir, ça c'est le comble !

Un conférencier fait des belles phrases.

— L'homme, dit-il, qui s'incline quand il a tort est un sage, mais l'homme qui s'incline également quand il a raison, celui-là...

... est un homme marié, répond une voix dans l'assistance.

— Dans les pays non civilisés on voit quelquefois des drôles de choses, par exemple une femme attelée avec un âne pour faire les travaux de labourage.

— On voit mieux que ça encore dans les pays civilisés ; il arrive souvent qu'une femme est attelée avec une bête pas simplement pour un travail de quelques heures mais pour un mariage qui dure toute la vie.

— Dis donc, j'ai une idée, si nous sortions ensemble ce soir, avec nos femmes, pour avoir un bon temps de plaisir ?

— Bonne idée !... il n'y a plus qu'à imaginer une raison pour les lâcher au cours de la soirée.

— Mais, madame, nous n'avons aucune indemnité à vous payer, votre mari n'avait pas d'assurance sur la vie mais simplement une sur l'incendie.

— C'est justement pour ça que je réclame une indemnité ; il s'est fait incinérer. Puisqu'il a été brûlé, payez-le moi.

— Une minute, madame ; cela s'est fait d'après sa volonté, donc votre mari est un incendiaire et vous ne pouvez nullement prétendre à tirer bénéfice des opérations d'un incendiaire.

Un plombier est appelé pour faire des réparations dans une maison où ce n'est pas le mari qui porte la culotte ; la femme passe même pour avoir un caractère à faire damner un saint. Le plombier ne les connaît pas personnellement mais il en a entendu parler comme tout le monde. Il est justement reçu par le mari et la femme.

— Je suis content de vous voir, dit le mari et, avant que vous vous mettiez au travail, il faut naturellement que je vous fasse connaître la cause de tous les troubles qu'il y a dans la maison.

— Charmé de faire votre connaissance, dit le plombier en se tournant du côté de la dame et en lui tendant la main.

— Toujours fiancé à Julia ?

— Non, c'est fini les fiançailles.

— Ah, tant mieux pour toi, mon vieux !

— Hein ?

— Oui ; tu es tout de même venu à bout de la laisser tomber ?

— Quoi ?

— On dirait que tu ne comprends pas ; je veux dire que tu as enfin réussi à te dépêtrer de cette fille-là qui a le caractère aussi pointu que le nez et les manières aussi bêtes que la conversation.

— Mais, mon ami... je viens de l'épouser...

— Nous nous entendons fort bien, mon mari et moi pour l'argent en banque, nous faisons chacun notre contribution.

— C'est une excellente manière d'amasser beaucoup d'argent.

— Croyez-vous ? Je ne m'aperçois pas de ça mais enfin je trouve que ça va bien tout de même ; mon mari fait les dépôts et moi je fais les chèques.

La tireuse de cartes — Vous voulez connaître l'avenir de votre fiancé ?

La jeune fille — Je ne suis pas fiancée et ce que je veux savoir c'est le passé de mon mari présent pour un usage futur.

Monsieur — Nous allons sortir ce soir pour aller prendre un peu de plaisir.

Madame — Bonne idée ! si tu rentres avant moi, tu allumeras la lumière du perron pour que je voie clair en arrivant.

— On dit que madame Chose est extrêmement désappointée avec son mari.

— C'est vrai ; on lui avait dit que c'était un homme bien tranquille et qui se plaisait à la maison et il la suit partout où elle va le soir.

— J'accepte avec plaisir ton invitation à dîner chez toi ce soir, mais ta femme le sait-elle ?

— Si elle le sait ! je crois bien ! je me suis chicané avec elle ce matin pendant une heure à ce sujet-là.

Une fille raconte à une de ses amies qu'elle vient tout juste de se marier.

— Est-ce que ton mari, demande l'amie, est autoritaire et s' imagine-t-il que tu devras lui obéir en tout ?

— Oh non ! il n'a pas d'illusions folles comme ça ; il a déjà été marié.

Une jeune mariée n'a pas l'air d'être bien satisfaite de son sort.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? lui demande une amie.

— Mon mari est réellement trop distrait, il se croit toujours célibataire et en a conservé les habitudes ; ainsi quand il a achevé son repas il laisse un vingt-cinq cents de pourboire sur la table en se levant et il me donne un autre pourboire quand je lui tends son chapeau.

— Mais tu devrais être contente de ça ! c'est toujours autant de pris !

— Oui, mais ce n'est pas tout ; quand je l'ai aidé à mettre son paletot il me fait un beau sourire et me donne un baiser.

— Tu as encore le visage tout écorché ; tu n'as donc pas de rasoir de sûreté ?

— J'en ai bien un, mais c'est ma femme qui a les ongles pointus.



— C'est pourtant vrai qu'on ne devrait jamais rentrer sans prévenir...

LE JUSTICIER D'EL DORADO

CINQUANTE-HUITIEME EPISODE



1 — Après avoir mis le conducteur de la voiture hors d'état de nuire, Ken avait sauté sur un des chevaux. Les flammes crépitaient à ses oreilles pour lui rappeler le danger qu'il courait. Il lança au galop, en pleine campagne, les chevaux qui traînaient la voiture, remplie de dynamite.



2 — A tout instant, la charge mortelle pouvait exploser et rien ne pourrait sauver du péril le jeune shérif. Mais la seule pensée de Ken était la sécurité de tous les habitants d'Eldorado et son devoir seul importait.



3 — La voiture arriva bientôt dans la prairie. Le jeune homme se pencha et, à l'aide d'un couteau, il coupa les traits qui retenaient les chevaux à la voiture. Immédiatement, les bêtes se séparèrent du véhicule qui continuait de flamber et de crépiter.



4 — Ken conduisait les chevaux à l'abri, derrière un rocher élevé. Ils n'étaient pas sitôt rendus qu'une explosion étourdissante se fit entendre et un grand jet de flammes monta dans les airs, tandis que la voiture était réduite en miettes.



5 — Le choc de l'explosion fit vibrer plusieurs fenêtres dans Eldorado et les habitants se rendirent compte de quel terrifiant désastre leur shérif les avait sauvés. Aussi l'acclamèrent-ils frénétiquement, à son retour dans la ville.



6 — Comme il avançait dans la rue Principale avec les deux chevaux de la voiture, quelques hommes s'approchèrent de lui avec le bandit qui avait failli exécuter le complot néfaste de Spike Nolan. L'homme avait été fait prisonnier.



7 — Ken l'abandonna donc à son sort et continua sa route, afin de rejoindre Norma. Après avoir marché environ un mille, il aperçut soudain le cheval boiteux qui se dirigeait vers lui, mais il était seul, personne ne le montait.



8 — Le cœur serré d'un mauvais pressentiment, Ken s'avança rapidement vers le cheval. Un billet était attaché à sa selle et pendant qu'il le lisait le visage de Ken blêmit. Il fit tourner son cheval et reprit la direction d'où il venait.



9 — Spike Nolan avait enlevé sa fiancée et demandait une rançon ! Sur la route Ken rencontra bientôt ses hommes, il les rassembla autour de lui et leur expliqua la situation. Tous étaient prêts à le suivre dans sa chasse du misérable ravisseur.
(Suite au prochain numéro)

(Suite au prochain numéro)

LES VAUTOURS du TOUANG

SIXIEME EPISODE



1 — L'homme-vautour transportait son jeune ami vers les rochers élevés. Ils traversaient une étrange campagne. L'anxiété se lisait sur le visage de Robert. Reverrait-il sa sœur Monique ?



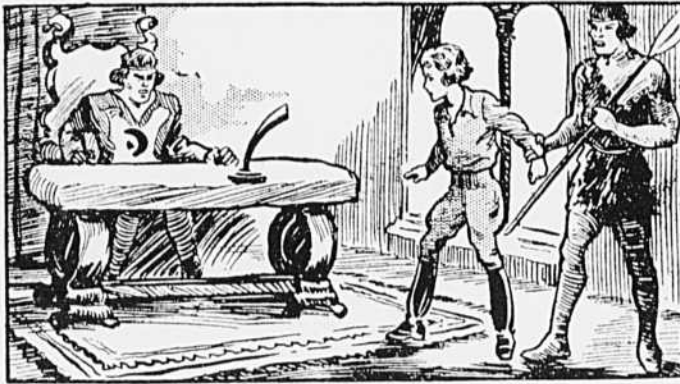
2 — Enfin un édifice de pierre, semblable à un château, apparut dans le lointain. "Regardez, ce doit être là qu'ils ont transporté Monique," dit Robert. Aloff le croyait aussi.



3 — La douleur qu'il ressentait à l'épaule l'empêchait de donner plein pouvoir à ses puissantes ailes. "Je puis voler avec vous, là-dessus !" dit-il.



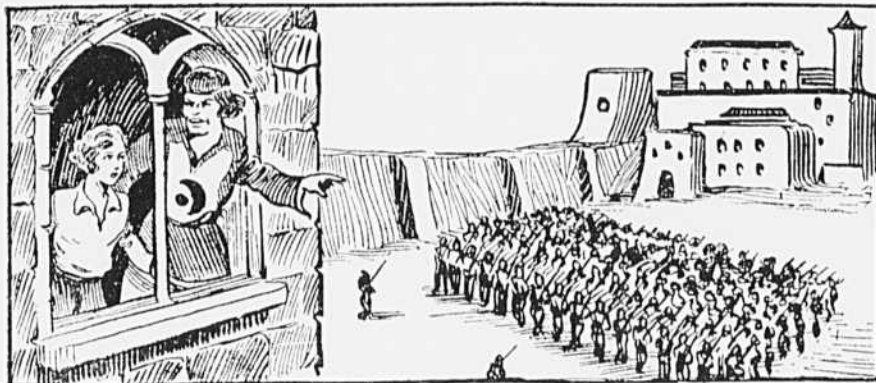
4 — Robert réalisait que c'était un effort formidable et souhaitait que son ami pût l'accomplir, la vie de Monique en dépendait. Retenant son souffle, Robert se sentit bientôt sur la haute muraille.



5 — Pendant ce temps, Monique avait été conduite brutalement devant Zendar, le bourreau qui avait juré de se venger de Robert. "Ainsi, vous voilà," dit-il âprement. "Vous êtes ma prisonnière !"



6 — Le féroce Zendar s'approcha de la fenêtre et appela la jeune fille. "Je suis puissant," dit-il. "Plus puissant que ne l'imagine le Roi du Touang. Jugez par vous-même !"



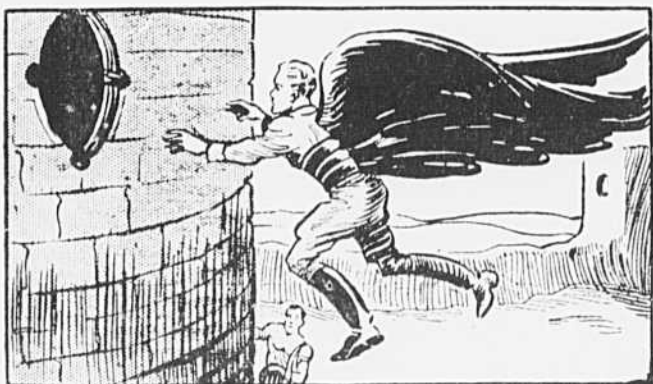
7 — Il entraîna la jeune fille à la fenêtre. Elle hésita, mais la cruauté des yeux de Zendar la força à obéir. Elle s'approcha et, dans la cour, elle aperçut des centaines d'hommes armés. "Voyez mon armée," dit-il, "elle me permettra de conquérir le royaume du Touang !" Monique trembla à ces paroles.



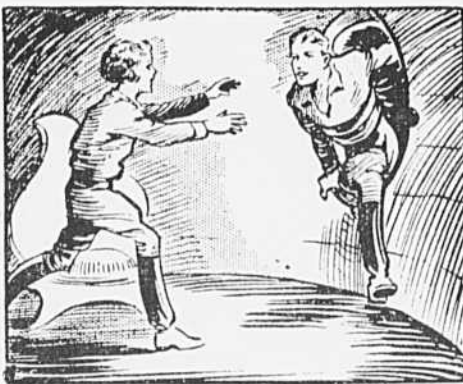
8 — La jeune fille était complètement impuissante. Elle fut laissée seule dans une tour du château de Zendar, loin de la grande ville.



9 — Monique ne se doutait pas que son frère Robert et Aloff étaient déjà près d'elle. "Je ne puis plus voler, Robert," dit l'homme-vautour. "Prenez vous-même les ailes."



10 — Robert boucla donc la ceinture, puis, ayant écouté les instructions de Aloff, il s'élança dans l'air. C'était une sensation alarmante de voler comme un oiseau. Il réussit cependant à atteindre la fenêtre.



11 — S'agrippant des deux mains à la fenêtre circulaire, il arriva bientôt à l'intérieur. "Monique !" cria-t-il. La jeune fille accourut, surprise.



12 — Mais Robert s'était arrêté, les grandes ailes ne pouvaient passer la petite fenêtre. "Oh ! Robert, quelqu'un vient," dit sa sœur, les yeux fixés sur la porte. (Suite au prochain numéro)



NOTES Encyclopédiques



Dans les hôpitaux de Paris circule, en temps normal, ce que l'on appelle le charriot de la consolation. C'est une sorte de petite bibliothèque roulante qui passe au chevet des lits et où l'hospitalisé peut choisir ce qui lui plaît le plus comme lecture. Il y a des romans, des récits de voyages, des biographies, de l'histoire, des livres de science, de sport et d'art et même de la philosophie. Il a été constaté que ce charriot joue un rôle moral et hygiénique important; ce serait donc une excellente innovation dans nos hôpitaux sans être une trop grande dépense car les dons de livres ne feraient certainement pas défaut.

A Paris et, bien entendu, avant la guerre, on pouvait acheter toutes sortes d'animaux exotiques vivants, principalement des singes de toute espèce. Le prix des serpents était proportionnel à leur longueur et les tortues se vendaient au poids. Les cours étaient variables pour certains animaux tels que l'antilope de Guinée, le chat-tigre, le chameau, le kangourou, le léopard et l'éléphant.

C'est à Cuba que l'on fume le plus et aux Indes que l'on fume le moins. A Cuba, la consommation serait de 1.050 cigarettes par tête et par an tandis qu'aux Indes elle n'atteindrait guère que 25 cigarettes, toujours par tête et par an.

Certains mots peuvent s'écrire de multiples façons tout en conservant toujours à peu près la même consonance. Le Dr. Jacques Bertillon a calculé que le nom "Daunay" est probablement celui qui peut s'orthographier de plus de manières que n'importe quel autre; il a trouvé lui-même deux mille quatre cents combinaisons de ce nom.

Au Vatican à Rome et à l'Escorial en Espagne, il y a une telle quantité de documents que leur abondance pourrait renouveler une partie de l'histoire générale du monde. On peut en juger par un fait presque entièrement ignoré, et raconté par Chateaubriand. Il est d'usage de tenir un registre secret sur lequel est inscrit, heure par heure, tout ce que dit, fait et ordonne un pape pendant la durée de son pontificat. Combien est petit le nombre des hommes qui pourraient accepter l'impression quotidienne d'un pareil journal! et cependant chacun devrait se comporter de manière à ne pas redouter une semblable publicité.

L'effort le plus considérable qu'ait à supporter la coque d'un navire a lieu pendant son lancement; quand une des extrémités plonge dans l'eau alors que l'autre est encore sur la terre ferme; le milieu de la coque se trouve sans aucun point d'appui et peut se briser; cela arriverait très probablement si la vitesse de lancement était insuffisante et que le navire doive, en conséquence, soutenir pendant quelques secondes de trop cet effort tendant à le séparer en deux.

Aux Etats-Unis, la "National Coffee Association" semble être convaincue qu'il n'y aura pas de nouvelles restrictions du café pour le restant de la guerre; elle a même engagé d'importants paris à ce sujet.

On cite les cas de plusieurs bébés qui, avant leur naissance, ont crié assez fort pour se faire entendre même de personnes relativement éloignées; l'un de ces bébés a crié ainsi pendant quarante minutes.

Les grosses bombes sont plus redoutables par le véritable ouragan qu'elles déclenchent en éclatant que par leurs éclats eux-mêmes; il a été reconnu que le vent d'une de ces bombes atteint près de deux milles à la seconde.

Le plus long parcours accompli par un pigeon voyageur, parcours qui fut dûment contrôlé, eut lieu en 1931 entre Arras, France, et Saïgon dans la Cochinchine. Ce pigeon avait été amené par bateau et cette première partie du voyage eut donc lieu autour des Indes, par la mer Rouge et la Méditerranée. Pour le retour à Saïgon, le pigeon fila directement au-dessus des continents et fit un parcours de sept milles deux cents milles en vingt-quatre jours.



S'il est un animal qui passe en général pour être tranquille et doux et qu'on ne puisse guère qualifier de féroce, c'est bien la tortue dont la lenteur proverbiale semble indiquer un caractère calme et des plus commodes. Prenez une tortue, de celles que les transactions commerciales amènent le plus habituellement dans nos villes; ce sont des êtres doux, inoffensifs, grands mangeurs de laitue pendant la belle saison, grands amis du coin du feu pendant l'hiver. Leur apparence est rassurante, leurs habitudes ne démentent en rien cette impression première. Mais qu'il en est autrement de certaines tortues des pays chauds! Voyez l'Hydroméduse maximilienne. A part la carapace, plus rien de l'aspect débonnaire de ses congénères; le cou long, d'une grande mobilité, a quelque chose dans sa longueur et dans sa souplesse de la terrifiante musculature du serpent; la tête allongée, hideuse, au regard farouche, à la pointe presque aiguë, sent son reptile d'une lieue et, de fait, cette bête est féroce et foncièrement méchante; bien mieux, le cou ne rentre pas directement sous la carapace, mais il s'y trouve replié latéralement et l'animal le projette avec une rapidité dont il est, paraît-il, impossible de se faire une idée lorsque l'on n'a pas été témoin de cette manœuvre. De même pour la Matamata, non moins carnassière que la précédente. Il faudrait, ce nous semble, avoir le sens de l'illusion bien cheviilé à l'âme pour se tromper sur le compte de cette hideuse tortue dont l'aspect repoussant se trouve encore rendu plus dégoûtant par les protubérances charnues en forme d'excroissances qui se remarquent tout autour de son cou énorme et puissant. Cette dernière espèce se rencontre dans les rivières de la Guyane. La première habite la région de Buenos-Aires.

ALEXANDRIA :: Suite de la page «C»

autre, licencié de l'armée pour raisons de santé, travaille avec son père dans une industrie de guerre de Valleyfield. Deux des fils Kemp sont mariés à des jeunes filles du nom de LaFave. Une autre famille qui fait l'honneur d'Alexandria, les Bédard, se vante de ses sept fils dans les forces armées. Mme Bédard a six autres enfants à la maison. M. Bédard est un menuisier, et la plus vieille des filles Thérèse, âgée de quinze ans, se promet bien de s'enrôler dans les C. W. A. C., dès que son âge le lui permettra.

Parlez à quiconque à Alexandria, et votre interlocuteur aura au moins un parent dans les forces armées. Evelyn Gareau, qui travaille à la « Alexandria Glove Works » a cinq frères outre-mer. Et c'est ainsi de tous les citoyens de la ville.

On est très religieux à Alexandria. Quand on fonda la ville, on marqua cette fondation par l'érection d'un moulin à farine, que dirigea longtemps le Très Révérend Alexander Macdonnell, d'Inverness, le premier prêtre catholique de l'Ontario, et le premier évêque du Haut-Canada. Le square de la ville est encore devant cet ancien moulin, et c'est encore la grand-place d'Alexandria.

Aujourd'hui avec $\frac{1}{8}$ de la population dans les forces armées, et $\frac{1}{10}$ dans les industries de guerre, Alexandria reste imbue de cet esprit colonisateur, innovateur, du colon qui dut autrefois repousser la forêt pour s'emparer de la terre et la faire fructifier; qui dut combattre, qui combat encore aujourd'hui pour la garder libre et bien à lui. Glengarry va de l'avant!

Le mauvais temps sur mer est toujours un ennemi dangereux, même en temps de paix. Les registres maritimes indiquent, qu'en dehors de la guerre, il se perd en mer, chaque année, quatre ou cinq cents navires par suite des tempêtes soudaines. C'est une perte moyenne et annuelle d'un demi-million de tonnes.

Sur les cinq millions de prisonniers de guerre actuellement détenus par les puissances de l'Axe il y a seulement 24.500 américains; six mille d'entre eux sont détenus dans dix-huit camps en Allemagne et 18.500 dans 42 camps japonais établis dans sept pays.

Les patrouilles aériennes des côtes doivent signaler aussi bien les baleines qu'elles aperçoivent que les sous-marins et en avertir les navires qui sont dans le voisinage. Cette décision a été prise parce que, dans les temps de mauvaise visibilité, des baleines ont déjà été prises pour des sous-marins et torpillées.

Les médecins n'ont encore pu déterminer le sexe de jumeaux nés dans la ville de New-York il y a un peu plus d'un an; ces jeunes bébés sont des pseudo-hermaphrodites dont les conditions physiques déjouent toute précision. Les annales de la médecine ne feraient mention que de huit autres cas semblables à celui-ci.

Parmi les centaines de langages parlés dans le monde entier, onze seulement peuvent être considérés comme ayant donné naissance aux trois-quarts des autres. Ce sont: les chinois, l'anglais, le russe, l'espagnol, la langue hindoue de l'ouest, l'allemand, le japonais, le français, le bengali, l'italien et le portugais.

Une compagnie de radio de New-York a enregistré sur disques, à l'heure actuelle, la voix de plus de cent mille personnes dont vingt mille soldats, marins ou aviateurs qui ont été entendus par le public au cours de divers programmes. Cette collection de cent mille voix date actuellement de cinq années.

Le seul parlement qui fasse radio-diffuser les discours de ses orateurs au cours des séances est celui de la Nouvelle-Zélande. Cette mesure date de 1935 et a été prise parce que les députés appartenant au parti du Travail se plaignaient que tout ce qu'ils disaient à la Chambre était ignoré ou déformé par les journaux adverses.

Le plus grand ranch, au Texas, a une superficie de plus d'un million d'arpents; il est si grand qu'il y a un mois de différence, comme saison, entre l'extrême-nord et l'extrême-sud de ce ranch.

Les coroners et les médecins légistes sont généralement d'avis que deux ou trois balles dans la tête d'un homme sont la preuve suffisante qu'il n'y a pas eu suicide. Toutefois, dans le cas de quelques morts violentes formellement reconnues comme des suicides, des hommes sont parvenus à se loger deux ou trois balles dans le crâne; on cite même le cas d'un homme qui arriva à se tirer ainsi cinq balles avant de perdre connaissance.

Le Green Giant

VOUS DEMANDE DE
SUPPORTER LE
Programme de
Conservation des
Aliments du Canada

NE PRENEZ PAS PLUS DE
NOURRITURE QUE VOUS
POUVEZ MANGER; ET,
MANGEZ TOUTE LA NOUR-
RITURE QUE VOUS PRENEZ.

La production agricole au Canada a été abondante. Mais cette abondance ne s'applique pas à toutes les sortes d'aliments, et de plus, les besoins de nos combattants et de nos alliés sont toujours de plus en plus pressants. Ceci veut dire que les approvisionnements disponibles doivent être utilisés avec une grande discrétion, et dans ce but, le Gouvernement du Canada a formulé un Programme de Conservation des Aliments.



Les règlements établis par le Comité de la Conservation des Aliments du Gouvernement sont très simples — Partagez les vivres qui ne sont pas en abondance — Mangez les vivres les plus nourrissants — Ne gaspillez aucun aliment. Voulez-vous prendre votre place sur ce Front des Aliments en vue d'amener la défaite de l'Axe par le manger? Faites de votre table un champ de batailles et pour votre communiqué quotidien adoptez le slogan du "Green Giant" — "Léchez l'Assiette Nette".

FINE FOODS OF CANADA LIMITED, Ste-Martine, Québec.

*Je suis fier de
toi, ma Fille*

cadres. Abandonnez-vous vos frères qui se battent héroïquement sur la ligne de feu? Ne méseztimez pas l'importance du rôle qui vous est offert. Dans le Service féminin de l'Armée, il vous sera confié des tâches militaires dont les femmes peuvent s'acquitter plus efficacement que les hommes.

**FEMMES CANADIENNES,
Nous avons aussi un devoir à accomplir,
Une part du fardeau à porter!**

Pour plus de renseignements, adressez-vous au Bureau de Recrutement le plus rapproché. Cette démarche ne vous engage à rien.

Paroles émouvantes que des milliers de pères et de mères canadiens disent chaque jour à leurs filles qui viennent de revêtir l'uniforme du Roi.

L'Armée canadienne est enfin à l'attaque et ses exploits en Sicile lui ont acquis l'admiration de nos Alliés ainsi que le respect craintif du Boche. Le Service féminin de l'Armée a donc besoin plus que jamais d'élargir ses



CANADIAN WOMEN'S ARMY CORPS

43144-C-1199

300 3711094H
72 BAGOT
MRE J PAUL BOUCHARD